This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

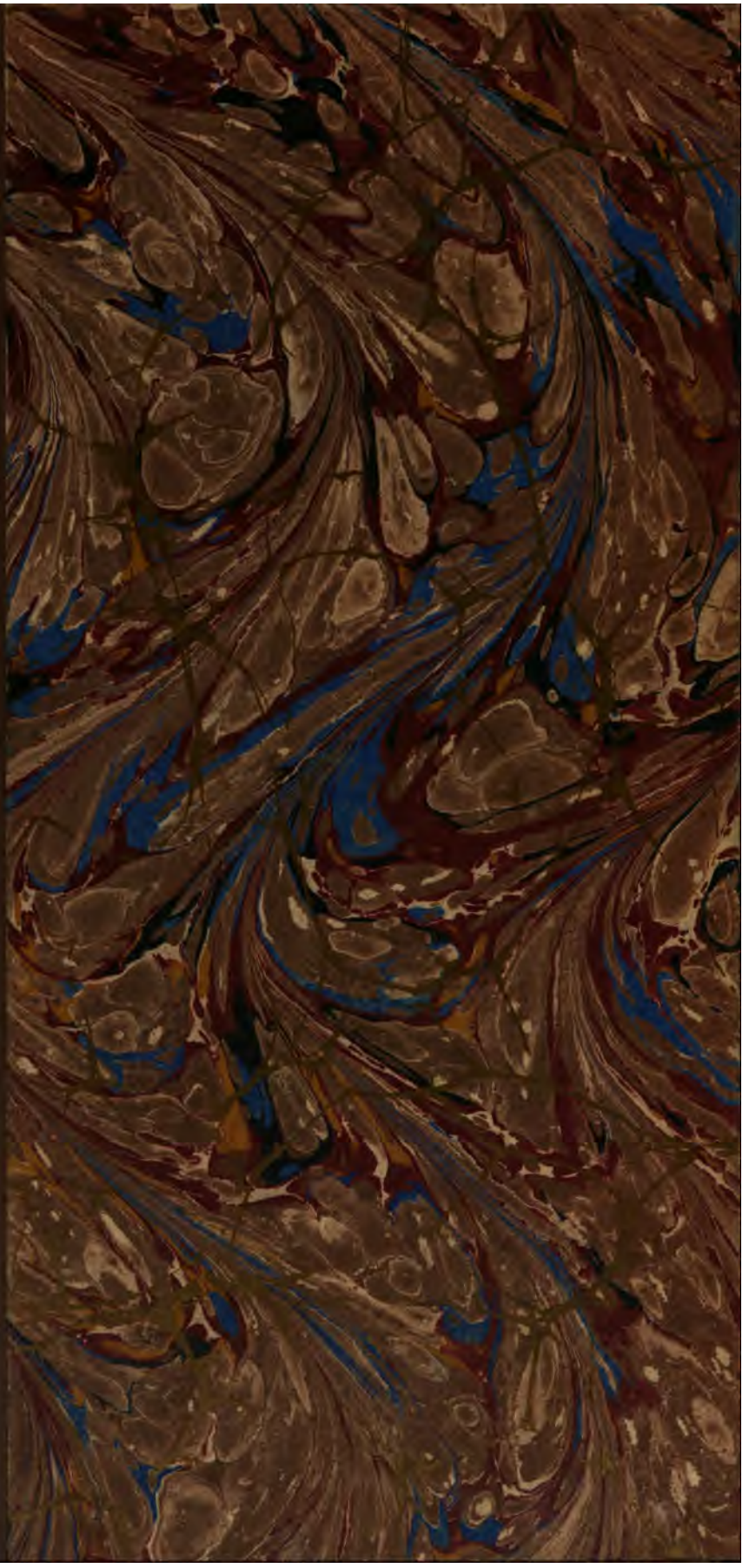
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vet. Fr. III B. 1064

CONGRÈS LINGUISTIQUE

LES RÉVOLUTIONNAIRES

DE L'A-B-C

IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,
RUE DE RIVOLI, 114.

CONGRÈS LINGUISTIQUE

LES RÉVOLUTIONNAIRES

DE

L'A—B—C

PAR

ALEXANDRE ERDAN

Sans l'Alphabet, sans ces PETITS PIEDS DE MOUCHE, dont nos littérateurs et nos publicistes à la mode ne croiraient pas pouvoir s'occuper sans compromettre leur gloire, où en serait la civilisation, où en serait l'humanité? (ANDRÉAS.)

Ne dédaignez point comme minutieux les éléments alphabétiques ;..... car si vous scrutez leurs replis mystérieux, vous en verrez sortir une foule de questions subtiles, capables non seulement d'exercer les enfants, mais d'embarrasser les esprits les plus savants et les plus profonds. (QUINTILIEN, liv. I, c. 4.)

PARIS
COULON-PINEAU, LIBRAIRE,
SUCCESSEUR DE CHARPENTIER,
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 16

1854

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

PROLOGUE

Ils marchent encore; cependant ils sont morts.

(Ariosto.)

Les questions qui font l'objet de ce petit livre ont été particulièrement mises à l'ordre du jour de l'Académie, par suite de l'institution du prix Volney. Il n'est pas sans intérêt de voir comment elles y ont été accueillies et traitées. Par ce qui s'est fait, nous pourrons juger de ce qui se fera.

Il m'est tombé entre les mains un dossier manuscrit où Destutt de Tracy, dans ses dernières années, a réuni tout ce qu'il avait eu occasion

CONGRÈS LINGUISTIQUE

LES RÉVOLUTIONNAIRES

DE L'A-B-C

IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,
RUE DE RIVOLI, 114.

CONGRÈS LINGUISTIQUE

LES RÉVOLUTIONNAIRES

DE

L'A—B—C

PAR

ALEXANDRE ERDAN

Sans l'Alphabet, sans ces PETITS PIEDS LE MOUCHE, dont nos littérateurs et nos publicistes à la mode ne croiraient pas pouvoir s'occuper sans compromettre leur gloire, où en serait la civilisation, où en serait l'humanité? (ANDRÉAS.)

Ne dédaignez point comme minutieux les éléments alphabétiques ;..... car si vous scrutez leurs replis mystérieux, vous en verrez sortir une foule de questions subtiles, capables non seulement d'exercer les enfants, mais d'embarrasser les esprits les plus savants et les plus profonds. (QUINTILIEN, liv. I, c. 4.)

PARIS
COULON-PINEAU, LIBRAIRE,
SUCCESSEUR DE CHARPENTIER,
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 16

1854

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

PROLOGUE

Ils marchent encore ; cependant ils sont morts.

(Arioste.)

« de l'Allemagne, parmi lesquels il y en a de
« très bien disposés, et qui ne partagent pas les
« préjugés de notre Académie. Cette nouvelle m'a
« fait un très grand plaisir, et j'espère beaucoup
« d'une telle entreprise faite par un tel homme.
« *Il est fâcheux seulement que l'entêtement de*
« *quelques hommes fasse qu'on soit obligé de*
« *fuir la France pour échapper à l'esclavage*
« *des préjugés.* »

Voyant que tous ses efforts étaient inutiles, Tracy comprit enfin que les Académies ne se convertissent pas : il écrivit à M. Andrieux une lettre par laquelle il annonçait qu'il ne faisait plus partie de la Commission du prix Volney.

Le dossier de Tracy confirme une fois de plus une vérité désormais hors de discussion : c'est qu'il ne faut rien attendre de nos Académies dans le sens du mouvement et du progrès.

Cela s'est dit si souvent que nous ne nous sentons pas le courage de revenir sur ce lieu commun.

L'Institut est tellement jugé qu'il y a vraiment de la barbarie à lui faire un procès nouveau. Que voulez-vous que l'on essaie de critiquer encore des gens dont toute la France sait, et convient, que ce sont moins que des invalides, que ce sont des morts !

Il a beau se poser dans le monde des questions importantes, importantes en elles-mêmes et importantes au point de vue de l'intérêt patriotique : rien ne saurait émouvoir la phalange des Immortels.

Ne voilà-t-il pas quinze ans, par exemple, Messieurs, que vous *devriez* avoir trouvé le moyen de simplifier l'étude de la langue française aux Arabes de notre colonie algérienne ? Chose étrange ! c'est le général Daumas (*), ce sont des hommes de guerre qui sont obligés de s'occuper des questions d'alphabet et de grammaire, pour leur application à une mesure d'administration et de gouvernement, et nos académiciens restent tranquilles !

On me dira peut-être que ce ne sont pas là les affaires de l'Académie. Je demanderai alors quelles sont ses affaires, et à quoi elle sert.

Me parlera-t-on de ses fonctions par rapport à la *fixation* et à la *conservation* de la langue fran-

(*) Dans son ouvrage sur le *Sahara algérien*.

çaise? Quant à moi, je déclare que je trouve son rôle, à cet égard, d'un grotesque achevé.

Ne voilà-t-il pas des gens qui sont chargés de *fixer* une langue vivante! Mon Dieu, oui! Corneille n'était pas encore venu, et ils se sont mis à *fixer* la langue. Racine, Pascal, Bossuet, n'étaient pas venus, et ils *fixaient* quand même. A mesure qu'ils *fixaient*, le monde parlait, et il inventait de nouvelles locutions, de nouveaux tours de phrase, une nouvelle grammaire. D'abord, les *fixeurs* s'opposaient de toute leur énergie aux innovations. On verra plus bas un de ces gendarmes du discours, l'abbé Régnier, dénoncer comme un attentat l'orthographe qui change le nom du « maistre de ce royaulme, » et qui écrit *roi* au lieu de *roy*.

Mais bientôt l'innovation prenait; elle devenait si générale qu'un beau matin les Immortels étaient tout surpris de se trouver obligés de s'en servir eux-mêmes. Alors, voici ce qui arrivait : la fameuse *Commission du Dictionnaire* se réunissait en quelque coin, et là, avec une noble condescendance, elle écrivait « l'attentat » au nombre des choses saintes. A l'Académie comme partout, en effet, c'est la puissance qui fait l'orthodoxie.

Eh bien! je vous prie, comment trouvez-vous ces bonshommes, consentant à admettre ce qui triomphe universellement, daignant donner ses

entrées en leur trou, à un mot, à une idée, à une réforme, qui a ses entrées dans la France ? Pourquoi donc faire, Messieurs, lui donnez-vous votre sanction, à ce mot, à cette idée, à cette réforme ? Est-ce que vous croyez, par hasard, qu'on ne s'en passerait pas ?

On avouera que c'est là un rôle ridicule. L'Académie, qui est censée s'occuper du dictionnaire, devrait s'occuper beaucoup plus de la grammaire proprement dite. Elle devrait examiner les méthodes, elle devrait simplifier les règles, elle devrait détruire de vaines exceptions. Au lieu de se borner à être un écho passif de l'usage, il conviendrait qu'elle éclairât réellement l'opinion. Dans la position qu'elle s'est faite, elle est d'une inutilité flagrante.

Nous la présentera-t-on comme une institution destinée à récompenser le mérite ?

Cette thèse est insoutenable. L'Académie française a trop de fauteuils si l'on n'y doit recevoir et couronner que les vrais génies ; elle en a trop peu si l'on veut l'offrir comme perspective au talent. Les critiques qui en ont été faites précisément à ce point de vue ont toujours été triomphantes.

L'Académie, d'ailleurs, s'est chargée elle-même, depuis bien longtemps déjà, de détruire le prestige

qu'elle pouvait avoir comme grande institution nationale.

En effet, si elle a été futile et impuissante au travail, on peut ajouter qu'elle a été toujours très aveugle et très passionnée dans la composition de son personnel. De notre temps, il y a eu sous ce rapport des erreurs, des oublis, des calculs détestables. La politique a joué là un rôle que nous ne saurions blâmer, quant à nous, trop énergiquement. On dirait que, toute vie étant éteinte dans ce vieux corps, il ne lui reste plus qu'un sentiment, celui qui le pousse aux manifestations révolutionnaires.

Quand la République était le gouvernement établi, ils s'empressaient de nommer des candidats *monarchistes*, qui devaient venir ensuite d'une voix pateline, d'un air béat, d'un style dévotement enfiellé, insulter la raison et la liberté modernes, jeter de la boue à la France de 89 !

Depuis, ce sont les passions *fusionnistes* qui ont été à l'ordre du jour. On nomme celui-ci pour jouer pièce à celui-là. On va chercher à grand'peine des noms qui soient désagréables à cette chose, que des hommes de cette trempe sembleraient devoir respecter sous toutes ses formes, l'autorité ! « Ce candidat-ci est bon, marmottent-ils dans leur caverne : il est fait pour déplaire à Paris.

Cet autre est bon aussi : on le félicitera sûrement par des lettres venues de Claremont ou de Froshdorf. Si nous choisissions monsieur tel? tout en faisant de la bonne vieille politique, nous ferions aussi de la bonne vieille religion ! »

Et ainsi ces institutions essentiellement pacifiques, essentiellement littéraires, deviennent des moyens d'opposition jésuitique, de manifestations très-passionnées sous leur calme apparent.

Mais que l'Institut ne s'y trompe pas : cette campagne d'éclopés en faveur des restaurations *fusionnistes*, cet embrassement général des momies de tous les régimes, n'ont réellement aucune influence sérieuse sur l'opinion. On sait trop ce que valent, en matière d'intelligence gouvernementale, ces ex-ministres en disponibilité, qui affrontaient si bien les insultes des Chambres, mais qui aujourd'hui ne sauraient dédaigner les justes flétrissures de l'histoire qui déjà les accable. On sait trop à quoi s'en tenir sur la gravité politique de ce personnage, qui ne s'est aperçu de l'absence de la liberté, que le jour où sa faconde puérilement vaniteuse n'a plus eu les facilités accoutumées, pour épancher sur tout ce qui est progressif, grand, glorieux, les flots de sa bile dévote. On connaît trop le dévoûment dont est capable, pour les droits de la pensée, ce renégat de la philosophie, qui disait

à l'un des disciples formés par lui au rationalisme, lorsque ce jeune homme eut encouru une disgrâce pour son audace métaphysique : « Vous avez raison ; mais je voterai contre vous ! »

Allez, allez, pauvres ombres décrépites ! Embrassez-vous, fusionnez-vous tant qu'il pourra vous plaire. Ce que je sais bien, c'est que la France, décollée de vous et de vos vieilleries, ne s'y recollera plus. Je vous le dis hautement, et je ne serai pas désavoué, si de vifs et immortels regrets agitent certaines âmes au sujet de ce qui n'est plus, il y a un point sur lequel il ne saurait exister d'hésitation chez les esprits indépendants : c'est qu'à aucun prix, il ne faut remonter ni aux branches *séparées*, ni aux branches *fusionnées ;* c'est qu'il faut rester sur le chemin de la révolution ; c'est que mieux vaut encore l'épée de fer qui est sortie du fourreau d'un soldat de 93, que le sceptre de plomb agité, dans le délire, par les fous de Coblentz !

Assez et trop de politique ; je reviens à la grammaire.

Pour en finir avec l'Académie française, il en est d'elle comme de tous les corps qui se renouvellent eux-mêmes, par le scrutin de leurs propres membres, et qui ne se retrempent jamais dans l'opinion et dans l'adhésion publi-

ques. Une corporation, une société de cette nature, est nécessairement hautaine, rétrograde, sans aucun respect pour les nécessités du progrès.

Qu'arrive-t-il, par exemple, de l'obligation où sont tous les hommes consacrés par la gloire de *se présenter* eux-mêmes à l'Académie, de *visiter* les anciens académiciens, etc., etc. ? Il arrive que ces hommes illustres ne se présentent pas, non par un vain amour-propre, mais parce qu'ils craindraient, avec raison, que, si des démarches de cette nature venaient à ne pas réussir, pour des raisons étrangères à la littérature, comme la politique, par exemple, la noble situation qu'ils ont devant la France ne fût compromise. C'est ainsi que beaucoup de vraies gloires nationales sont restées hors de l'Institut. C'est ainsi que Béranger n'y est pas allé. C'est ainsi que Lamennais a écrit en dehors d'eux les plus belles pages de prose française qui se soient produites en ce siècle-ci. Et puis, pour Lamennais, j'y songe : ils sont à ce point réacteurs dans les choses philosophiques, qu'ils n'eussent jamais osé donner à cet austère génie, resté toujours si religieux, quoique devenu libre des entraves dogmatiques, le fauteuil que leurs prédécesseurs d'il y a cent ans, leurs prédécesseurs du vieux régime, n'avaient pas craint de donner à Voltaire.

Un détail fort curieux des mœurs de notre Académie, c'est qu'elle n'a pas encore consenti à donner droit de cité au roman. Balzac est mort sans être académicien. Il n'y a pas à l'Institut un romancier en tant que romancier. Ainsi, au moment où ce genre littéraire est devenu tellement considérable, qu'il sert d'ingénieux organe à toute philosophie, à tout enthousiasme élevé, à toute idée neuve et féconde, les pudibondes vestales du palais Mazarin font semblant de ne pas savoir qu'il existe, et elles ne lui sacrifient qu'en secret, comme l'hypocrite vertu de métier et de commande fait à la volupté et à l'amour (*).

Ce que je dis de l'Académie française, je pourrais le dire également, et à aussi juste titre, de telle et telle autre classe de l'Institut. Par exemple, je ne puis penser sans rire à l'Académie des Sciences morales et politiques.

Cette digne Académie avait dormi tout le temps

(*) Je me rappelle ce mot connu, d'une éminente directrice de la Maternité, dont le talent théorique et pratique était si élevé, qu'il fut question de l'inscrire sur les registres de l'Académie de Médecine. La majorité des votants s'y opposa, et quand on lui en apporta la nouvelle, elle dit en riant : « Les sages-femmes de l'Académie n'ont pas voulu de moi. » Je parie que les sages-femmes de l'Académie française seraient épouvantées à l'idée d'admettre dans leur compagnie cette illustre représentante de la littérature féminine, Georges Sand!

du règne de Louis-Philippe ; elle se contentait de mettre au concours de petites questions inoffensives, qu'il fallait lui résoudre dans un sens bénin. Du reste, rien ne sortait de son sein, qui pût éclairer les masses, préparer la solution des questions relatives aux besoins du travail et aux droits de la propriété.

Pendant qu'elle ânonnait ses rapports sur le prix annuel, voilà qu'arrive Février !

Le vase des idées déborda, on s'en souvient. Les rêves impossibles s'unirent aux sublimes aspirations ; de grands, de terribles malheurs s'ensuivirent.

Ce fut ce moment que l'Académie des Sciences morales choisit pour parler. Si nous apprenions l'économie politique à la France ! disait celui-ci. Si nous nous mettions à la moraliser un peu ! ajoutait cet autre. Et dans ce grand conflit des âmes, ils jetèrent ces petits livres bleus, où l'on vit, entre autres, M. Cousin, le nuage personnifié, le vague, l'inconsistance faite chair, s'efforcer de remédier à l'anarchie intellectuelle par ce cri de révolte inconséquent : la *Profession de foi du vicaire savoyard*.

L'Académie des Sciences morales ne resta pas longtemps le nez dehors ; depuis que le danger imminent a disparu, elle s'est refourrée en son

trou, et je ne sache pas qu'elle songe ni à instruire ni à moraliser. Et vogue la galère qui porte M. Cousin, et la palinodie, ses amours !

En présence de cette abdication des Académies officielles, les sociétés scientifiques libres doivent nécessairement se multiplier.

C'est ce qui arrive. Société d'acclimatation, société pour le perfectionnement des méthodes d'enseignement élémentaire, etc., etc., etc. : tout ce qu'exigent la situation présente et le mouvement du siècle, se forme, s'organise, en dehors de l'Institut.

La même nécessité et la même pensée ont sans doute inspiré le projet dont parlent en ce moment les journaux, d'un *Congrès linguistique* où seront traitées toutes les questions relatives aux communications des sociétés par le langage. Nous nous félicitons vivement d'avoir à saluer la réalisation d'une idée aussi juste, d'un plan aussi utile, qui avait été conçu depuis longtemps, sans avoir jamais pu aboutir à l'application.

Nous faisons hommage à ce futur Congrès des

présentes études. Elles traitent de toutes les matières qui seront, sans doute, agitées dans son sein : de la réforme orthographique, de l'Alphabet universel, de la langue universelle, des méthodes sténographiques. Sans vouloir nous permettre de rien conseiller à cette Assemblée d'hommes instruits et compétents, nous formons des vœux pour qu'elle ne néglige aucun des points que nous indiquons ici. Elle ne s'imposera à l'opinion, ce nous semble, que si son horizon est large, que si ses vues sont très élevées. Toute institution de cette nature qui n'offre pas aux intelligences quelque lointain philosophique, quelque échappée d'idéal et d'infini, ne peut que végéter obscurément sans influence et sans avenir.

L'auteur de ce petit livre est loin de s'imaginer que son œuvre soit propre à éclairer les membres du Congrès. Ils seront assurément beaucoup mieux préparés sur ces questions qu'il ne l'est lui-même. Son seul mérite,—et de celui-ci, il s'en vante, — c'est d'avoir un vif sentiment de la nécessité des diverses réformes dont il expose les principes. Puisse ce mérite-là lui valoir quelque indulgence pour l'insuffisance de son érudition grammaticale, pour les négligences de sa forme, pour la multitude de ses manquements et de ses défauts !

Quant aux notes qui sont à la suite des chapitres, plusieurs lui objecteront, sans nul doute, qu'elles manquent souvent d'à-propos, qu'elles ne se lient au sujet que d'une manière très indirecte, quand elles n'y sont pas absolument étrangères.

L'auteur ne veut point éluder ce reproche; il l'accepte humblement. Seulement il demande à s'expliquer.

Dans son obscurité et sa solitude, il est un peu comme un bon vieil évêque de l'Église primitive, saint Césaire d'Arles.

Saint Césaire d'Arles *prêchait* toujours, et il en était insupportable; si bien que lorsque le vieillard, dévoré du zèle ecclésiastique, paraissait sur une place publique ou dans l'atrium d'une maison, tout le monde prenait la fuite, épouvanté d'avance de son inévitable sermon sur le Christ.

Je suis de même.

J'ai, relativement aux droits de la raison humaine, relativement à la chute prochaine des superstitions théocratiques, relativement au triomphe de l'humanisme, une conviction si calme et si sereine en tant que certitude, si ardente et si passionnée en tant qu'affection, que je sens en moi le zèle antique. Il me semble que le rationalisme (la source et la raison d'être de la civilisation moderne,

retenez-le bien !), que le rationalisme, dis-je, est susceptible de toutes les ardeurs, de tous les dévoûments de l'apostolat : *Zelus domûs tuæ comedit me !* Je prêche toujours, à temps et à contretemps, comme faisait l'Apôtre, et je ne prêche pas encore assez au gré de ma foi !

Voilà ce qui explique pourquoi j'ai *prêché* à propos d'Alphabet, pourquoi j'ai mis de la philosophie à travers ces virgules, ces iotas et ces cédilles. Le lecteur sera bien assez indulgent pour me prendre tel que je suis, car, avant tout,

Je suis son serviteur,

A. Erdan.

Montmartre, le 24 juin 1854.

I

LA RÉFORME

DE

L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE

L'écriture est la peinture de la voix : plus elle est ressemblante, meilleure elle est.

(VOLTAIRE)

Hic enim usus est litterarum ut custodiant voces, et velut depositum reddant legentibus.

(QUINTILIEN.)

Le premier chapitre de ce petit livre est une reproduction.

Il y a quelques mois, M. Emile de Girardin, avec ce grand libéralisme d'intelligence qui le distingue, voulut bien, en accueillant dans la *Presse* une étude sympathique sur la réforme de l'orthographe, rester fidèle à ses habitudes, et faire encore un de ces actes d'audace dont on lui sait

gré, mais auxquels il a tellement accoutumé l'opinion, qu'on ne s'en étonne plus.

Dans une série de feuilletons, auxquels un certain public a attaché quelque importance, la réforme de l'orthographe française fut justifiée au triple point de vue de l'histoire, de la logique et de l'utilité.

Ce sont ces feuilletons que l'on reproduit ici.

L'auteur a songé à les remanier; mais, en les relisant, il leur a trouvé tant de défauts, qu'il lui a semblé qu'il ne pouvait les retoucher sans les refaire, et, dans cette alternative, pressé par le temps, il s'est décidé à les laisser tels quels. Çà et là seulement, il a introduit dans le texte quelques exemples et quelques renseignements nouveaux, laissant intacte, d'ailleurs, la forme primitive.

Plusieurs notes importantes ont aussi été ajoutées à celles qui existaient déjà, et celles-ci ont été complétées. En somme, les personnes qui ont lu avec intérêt la première édition des *Révolutionnaires de l'A-B-C,* pourront encore parcourir la seconde, et elles ne trouveront pas, je l'espère, qu'elles ont perdu leur temps.

ÉTUDE

SUR LA RÉFORME ORTHOGRAPHIQUE

I.

Avant-Propos.

J'aborde là un sujet qui est regardé par beaucoup de gens comme très risible. Il s'agit, en effet, de ces idées de réforme orthographique dont M. Marle a été le représentant à la fin de la Restauration, et dont M. Féline est actuellement le principal apôtre. Il s'agit de cette *orthographe des cuisinières* qui faisait rire aux larmes, en 1829, les rédacteurs de la *Quotidienne*, et qui, de nos jours où l'on ne rit plus guère, n'obtient des hommes de littérature qu'une pitié méprisante.

Ainsi, en prenant la plume, je vois devant moi, grimaçant et haussant les épaules, le Rire et le Mépris.

Je n'en suis, à vrai dire, nullement intimidé. Je sais une manière de déconcerter les rieurs et les

dédaigneux : c'est de rire plus fort qu'eux et de pousser plus loin qu'eux le dédain.

Assez de préface comme cela, et entrons en matière.

II.

Etat de la question.

On sait que notre langue française découle de trois sources principales : la langue primitive des Gaulois, le celte ou le velche, comme on voudra l'appeler ; la langue des premiers vainqueurs de la Gaule, le latin ; et enfin la langue des barbares de la Germanie, le tudesque.

Veut-on quelques exemples ?

Mots venant du celte : — *Tête, jambe, sabre, pointe, aller, parler, écouter, regarder, aboyer, coutume, ensemble,* etc., etc.

Mots venant du tudesque : — *Marche, halte, maréchal, bivouac, lansquenet,* etc., etc.

Mots venant du latin : — *Donner, dire, répondre, livre, pain, vin, homme, femme,* etc., etc.

Pour opérer la fusion de ces trois idiomes dans un seul, pour donner à tous ces mots d'origines diverses une certaine identité de physionomie, il

fallut bien du temps. Ce ne fut qu'au dixième siècle que la langue française, encore tout enfantine et naïvement bégayante, commença à sourdre du milieu de ces éléments opposés.

Dans la période de son incubation, pendant le IXe, le Xe, le XIe et le XIIe siècle, le *français* s'écrivit exactement comme il se parlait. De quelque origine que fussent les mots, quelque durs qu'ils fussent à l'oreille, ils se peignaient aux yeux avec des caractères qui rendaient exactement les sons donnés par la prononciation. Ceci est un fait certain, reconnu de tout le monde. Le savant Pasquier, qui le constate, ajoute ensuite : « On réforma donc cette grossière façon de parler, et on adoucit cette âpreté. *Mais parce que l'orthographe n'offense point les oreilles, elle demeura dans le même état. Depuis, on tâcha de réduire l'écriture selon la prononciation, et cela a produit de grandes contestations.* »

Ce passage de Pasquier pose parfaitement la question en litige. Voilà une langue dont la prononciation s'améliore, tandis que son orthographe reste stationnaire. Les uns veulent que l'orthographe se modifie parallèlement à la prononciation; les autres s'y opposent : de là de *grandes contestations*. Que faut-il penser de ces contestations ?

III.

Les Patrons de l'Idée.

Quand un homme se présente dans une société où il n'est pas connu, il y a des gens qui chuchotent tout bas : Est-il de bonne famille ?

De même, lorsqu'une idée est mise sur le tapis, il est certaines natures d'esprits qui demandent avant tout : Cette idée a-t-elle des patrons ? s'appuie-t-elle sur des autorités ?

Quoique, dans mon opinion, une autorité ne consacre pas plus une idée qu'un père ne consacre son fils ; quoique une bonne raison vaille mieux que cent citations, de même qu'une seule qualité de l'esprit ou du cœur vaut mieux que mille ancêtres, je produirai l'idée de la réforme orthographique dans son histoire, dans sa généalogie, avec le cortége des hommes de mérite et même de génie qui l'ont patronnée et défendue.

IV.

Orthographe italienne et espagnole.

D'abord, nous avons avec nous deux peuples ; nous avons deux grandes et magnifiques langues,

les langues qui ont servi d'instruments au génie de Dante, et au talent de Cervantes et de Lope de Véga : l'italien et l'espagnol. Ces deux idiomes se sont débarrassés successivement de presque toutes les lettres non prononcées, inutiles, encombrantes, qui se trouvaient dans leurs mots, et depuis une centaine d'années, à quelques exceptions près, ils s'écrivent exactement comme ils se prononcent. L'Italien écrivait *Homero;* comme l'*h* ne se prononçait pas, il a retranché l'*h;* il écrit à présent *Omero,* et tout le monde sait qu'avec ou sans *h,* cela veut dire Homère.

V.

Les Réformateurs au XVIe siècle.

Un fait qu'on ne saurait méconnaître, c'est que la plupart des hommes qui se sont occupés profondément de philologie, de linguistique et de grammaire (1), depuis trois cents ans, ont été partisans de la réforme orthographique.

Le mouvement réformateur commença au seizième siècle, ce siècle éblouissant d'éclairs, de même que le dix-huitième a été resplendissant de lumières (2).

Le branle paraît avoir été donné, vers 1531,

par un célèbre médecin et professeur de médecine, Jacques du Bois, plus connu sous le nom de Sylvius. Son exemple fut suivi, à peu de temps de là, par Louis Meigret, de Lyon, et par Jacques Pelletier, du Mans. Ces trois personnages s'accordèrent à déplorer la scission qui existait entre l'orthographe et la prononciation de la langue, et proposèrent différents systèmes pour rétablir l'harmonie.

Mais celui qui, au seizième siècle, jeta le plus de lumière sur la question, ce fut ce grand homme, ce grand homme de tendances et de volonté, lecteur du roi au collége de France, Pierre de la Ramée, Ramus. Ramus traita la question de l'orthographe puissamment, en philologue et en philosophe, en homme supérieur. Dans une *Grammaire française* publiée en 1582 et dédiée à Catherine de Médicis, il critiqua avec verve et profondeur l'orthographe usitée de son temps, demandant le retranchement des lettres doubles (ex : pers*onne*); la suppression de l'*s* au milieu des mots (ex : nostre, vostre, fenestres; toutes choses obtenues depuis, quoique considérées alors comme scandaleuses), etc. Ramus organisa tout un système pour faire concorder logiquement la langue parlée et la langue écrite.

VI.

Les Réformateurs sous Louis XIV.

Au siècle de Louis XIV, les efforts de Ramus furent continués par des grammairiens dont les noms bizarres n'excluent pas les études sérieuses et la capacité : Lesclache et L'Artigault.

Un renfort inattendu vint, à cette époque, se joindre aux réformateurs. Les savants de Port-Royal n'osèrent point accepter les innovations orthographiques. Ces hommes, d'une si forte raison, ne purent jamais se résigner à dépouiller en rien le préjugé de l'usage, de l'autorité. Cependant, malgré leur timidité, ils posèrent dans leur *Grammaire générale* des principes qui contiennent en germe toute la réforme.

Ayant à disserter de l'orthographe, ils établissent que pour qu'un Alphabet fût logiquement constitué, les inventeurs auraient dû suivre les règles suivantes :

1° Que toute figure marquât quelque son, c'est-à-dire qu'on n'écrivît rien qui ne se prononçât (critique des mots tels que *eau, chaud, plomb*, etc.) ;

2° Que tout son fût marqué par une figure, c'est-

à-dire qu'on ne prononçât rien qui ne fût écrit (critique des diphthongues telles que *eu*, *ou*, qui sont de véritables sons simples et qui devraient avoir leurs caractères) ;

3° Que chaque figure ne marquât qu'un son, ou simple, ou double (critique des *ph*, *th*, philosophie, thaumaturge) ;

4° Qu'un même son ne fût point marqué par différentes figures (critique des majuscules, capitales, etc.).

« Cela n'empêche pas, continue la *Grammaire de Port-Royal*, qu'il y a plusieurs diversités entre la prononciation et l'écriture qui se sont faites sans raison, et par la seule corruption qui s'est glissée dans les langues, car c'est un abus d'avoir donné au *c* la prononciation de l'*s* devant *e* et *i*, d'avoir autrement prononcé le *g* devant ces deux voyelles que devant les autres. »

Malgré ces belles prémisses, les savants de Port-Royal, réservant toute leur hardiesse pour les discussions jansénistes, se prononcèrent pour le *statu quo*. C'est si commode de jouir, sur les hauteurs, des béatitudes de la raison et de laisser aller le monde au gré de son caprice ou de sa bêtise !

Mais la masse des écrivains du siècle ne fit pas comme Port-Royal. Acceptant les prémisses, ils

tirèrent la conséquence. Comme ils croyaient à la légitimité d'une réforme orthographique en général, chacun se mit à réformer la sienne en son particulier.

C'est là un fait intéressant et généralement peu connu.

Vers la fin du dix-septième siècle (3), les idées de réforme orthographique furent adoptées par la moitié au moins des écrivains ; non seulement elles furent adoptées, mais pratiquées. La moitié des livres imprimés à cette époque le fut sans lettres doubles. La vieille orthographe, dont tout le monde, y compris Molière, reconnaissait les abus et se moquait, que la plupart, y compris Bossuet, avaient de la peine à suivre, la vieille orthographe, dis-je, fut bannie d'une foule d'ouvrages estimés. Pour ne citer qu'un exemple, les œuvres du célèbre avocat d'Ablancourt étaient imprimées avec l'orthographe réformée. On y lisait : l'*éfet* produit, je crois *éfectivement*, chose *indiférente*, etc.

Le P. Buffier, un de ces jésuites à la raison hardie et profonde (4) comme on en trouve à cette époque (toutes les fois qu'il ne s'agit pas des constitutions de l'ordre, bien entendu), dans la *Grammaire française* qu'il publia en 1709, après avoir constaté, comme je viens de le faire, que la nouvelle orthographe est suivie par la moitié au

moins des auteurs, cite une centaine de livres notables où elle a été observée. Lui-même embrasse la réforme, non pas avec enthousiasme, mais avec la conviction calme qu'elle est « le parti le plus « commode, et conséquemment le plus sage. » Donnant à la fois la théorie et l'exemple, il écrit :

« On peut et l'on doit dire que certaines langues ont une *ortografe* beaucoup plus *embarassée* et plus *dificile* que d'autres langues. En *éfet*, si une langue avait précisément autant de caractères divers dans l'écriture que de sons *diférens* dans la prononciation, en sorte que chaque caractère particulier désignât toujours le même son particulier, ce serait l'*ortografe* la plus commode, et, ce semble, la plus naturelle qu'on puisse imaginer. Ainsi, plus une langue s'éloigne de cette pratique, plus son *ortografe* est incommode et bizarre. »

Comme on le voit, en théorie comme en pratique, la réforme allait son train. Mais, toutes les fois qu'un char roule, on est sûr de trouver une académie pour le retenir et pour l'arrêter. C'est le rôle que joua naturellement en cette circonstance l'Académie française. *Nos messieurs*, comme on disait alors, décidèrent qu'ils *chargeroient* un de leurs collègues de composer une grammaire qui *pust estre* une digue au torrent de l'innovation. Le

membre choisi pour cette délicate entreprise fut l'abbé Régnier, secrétaire perpétuel de la compagnie, l'une des gloires du temps. Cet abbé composa sa grammaire, et, dans un long chapitre, combattit les novateurs. Sa critique présente, entre autres raisonnements, celui que je vais citer (j'invite ceux qui rient de l'orthographe réformée à bien examiner de quel côté est le grotesque) :

« On ne touche icy qu'à quelques uns des inconvénients dans lesquels ceux qui veulent assujétir l'escriture à la prononciation ne peuvent s'empescher de tomber : combien d'aultres n'en pourroit-on pas marquer ? Et n'en est-ce pas desjà un trop grand que de bouleverser tout, jusqu'au nom du maistre de ce royaulme en changeant *roy* en *roi?* N'en est-ce pas un excessif que la liberté qu'ils se donnent d'oster l'*h* de la dernière syllabe du nom de *Jésus-Christ*, et l'*s* du nom de *Chrestien?* Et n'est-ce pas une espèce d'ATTENTAT *à des particuliers* (ah ! si c'était une académie ou un prince, à la bonne heure !) de défigurer ainsi les mots les plus saints et les plus sacrés, sur un principe mal entendu et tant de fois rejeté !... »

Vous qui avez tant ri des réformateurs de l'orthographe, vous qui regardez cette question comme si méprisable, voilà avec qui vous êtes, le

voyez-vous maintenant? Vous êtes avec les gens qui regardaient comme un ATTENTAT d'écrire *roi* au lieu de : *roy*, les *lois* au lieu de : les *loix*, *être* au lieu de : *estre*, *écriture* au lieu de : *escriture*, *chrétiens* au lieu de : *chrestiens* (5).

Est-ce clair? Qu'en dites-vous?

VII.

Les Réformateurs au XVIIIe siècle.

Nous sommes arrivés au dix-huitième siècle, cette ère du monde nouveau que l'Europe enfante en ce moment au milieu des douleurs.

Ici, nous avons avec nous tout ce qui pense largement, tout ce qui écrit avec honnêteté, presque tout le monde, sauf toutefois l'abbé Desfontaines et Fréron, ces deux insectes qui furent chargés en leur temps de ronger toutes les vérités naissantes (6).

J.-J. Rousseau est, avec nous, novateur dans la grammaire comme dans la musique, prophète dans l'idée de MM. Domergue, Marle, Féline et autres, comme dans l'idée de MM. Galin, Pâris et Chevé.

Voltaire est avec nous, ce grand maître expert en toutes choses, depuis la haute poésie et la philoso-

phie transcendante jusqu'à l'*iota* des grammairiens et jusqu'aux plus minces détails du ménage et de l'agriculture, cet Homme-Humanité qui porta tout un siècle dans sa vaste tête, et qui fut universel comme cette nature, que lui et ses disciples voulurent faire renaître, et qu'ils ont partiellement ressuscitée en effet, nous laissant à nous, hommes du dix-neuvième siècle, une grande idée à poursuivre et une grande œuvre à compléter (7).

Mais restons dans la grammaire ; n'oublions pas que nous ne sommes ici que des révolutionnaires d'A-B-C.

Je citerai un petit passage de Voltaire. C'est un peu plus gai que le style de l'immortel abbé Régnier :

« Pour l'orthographe française, l'habitude seule peut en supporter l'INCONGRUITÉ. *Em-ploi-e-roient, oc-troi-e-roient,* qu'on prononce *emploi-raient, octroiraient ; pa-on,* qu'on prononce *pan ; Laon,* qu'on prononce *Lan,* et autres barbaries pareilles font dire :

Hodieque manent vestigia ruris.

« Les Anglais sont bien plus inconséquents ; ils ont perverti toutes les voyelles ; ils les prononcent

autrement que toutes les autres nations. C'est en orthographe qu'on peut dire avec Virgile :

Et penitùs toto divisos orbe Britannos (8).

« Les Italiens ont supprimé leurs *h*. Ils ont fait plusieurs innovations en faveur de la douceur de la langue.

« *L'écriture est la peinture de la voix ; plus elle est ressemblante, meilleure elle est.* »

VIII.

Les Grammairiens philosophes.

Les grammairiens les plus célèbres du XVIIIe siècle adoptèrent la réforme.

Dumarsais s'en fit l'apôtre dans son remarquable *Traité des Tropes*. Duclos, l'honnête auteur des *Considérations sur les mœurs*, défendit avec habileté et pratiqua avec audace la réforme orthographique dans ses *Remarques sur la Grammaire de Port-Royal*. Le savant et judicieux Beauzée, après avoir été un des plus ardents adversaires de l'innovation, changea d'avis après des études plus approfondies, et la réforme orthographique fut mise par lui à l'ordre du jour jusque dans les colonnes de l'*Encyclopédie*, ce monument gigan-

tesque de nos Titans intellectuels du XVIIIe siècle (9).

De Wailly, un nom que ses descendants ont rendu populaire dans nos écoles, se porta l'avocat déterminé de ce qu'il appela ingénieusement l'*orthographe des dames*.

Pendant que les grammairiens discutaient la réforme, la plupart des écrivains la pratiquaient. Piron, Rivarol, Rétif de la Bretonne étaient de ceux qui écrivaient *pié* (pied), *plon* (plomb), *éfet*, *diférent*. Rivarol, dans son intéressant discours sur l'*universalité de la langue française*, couronné par l'Académie de Berlin, arborait le drapeau réformateur.

Je pourrais citer vingt autres noms, transcrire ici vingt citations triomphantes. Je suis obligé de me borner.

Dumarsais :

« La prononciation, c'est un *usage;* l'écriture, c'est un *art*. Tout art a sa fin et ses principes, et nous sommes en droit de représenter, à propos de l'écriture, qu'on ne suit pas les principes de l'art, qu'on n'en remplit pas la fin, et qu'on ne prend pas les moyens propres pour arriver à cette fin.

« Il est évident que notre Alphabet est défectueux, en ce qu'il n'a pas autant de caractères que nous avons de sons dans notre prononciation. Ainsi, ce que nos pères firent autrefois, quand ils voulurent établir l'art d'écrire, nous sommes en droit de le faire aujourd'hui pour perfectionner ce même art, et nous pouvons inventer un Alphabet qui rectifie tout ce que l'ancien a de défectueux. »

Restaut :

« Il est toujours louable, en fait d'orthographe, de quitter une mauvaise habitude pour en prendre une meilleure. »

Duclos, dont nous reproduisons non seulement la pensée, mais l'orthographe :

« Le préjugé des *étimologies* est bien fort, puisqu'il fait regarder comme un avantage ce qui est un véritable défaut ; car enfin les caractères n'ont été inventés que pour représenter les sons. C'était l'usage qu'en faisaient nos anciens : quand le *respec* pour *eus* nous fait croire que nous les imitons, nous faisons précisément le contraire de ce qu'ils faisaient. Ils peignaient leurs sons : si un mot *ût* alors été composé d'autres sons qu'il

ne l'était, ils auraient employé d'autres caractères.

« Ne conservons donc pas les mêmes caractères pour des sons qui sont devenus différents. Si l'on emploie quelquefois les mêmes sons dans la langue parlée, pour exprimer des idées *diférentes* (champ, chant), le sens et la suite des mots *sufisent* pour ôter l'équivoque des *omonimes*. L'intelligence ne ferait-*èle* pas pour la langue écrite ce qu'*èle* fait pour la langue parlée? Par exemple, si l'on écrivait champ de *campus*, comme chant de *cantus*, en confondrait-on plutôt la signification dans un écrit que dans un discours? N'avons-nous pas des *omonimes* dont l'*ortografe* est pareille? Cependant on n'en confond pas le sens. Tels sont les mots son de *sonus*, son de *furfur*, son de *suus*, et plusieurs autres. »

Nous ajouterons ici l'opinion d'un homme qui, sans être grammairien de profession, et tout en étant une lumière philosophique, s'occupa de grammaire avec cet esprit d'exactitude et de minutie, qu'il apportait dans toutes ses études; nous parlons de Volney (10). Voici ce qu'il dit sur notre sujet :

« Les peuples qui voulurent profiter de la dé-

couverte de l'Alphabet en saisirent mal l'esprit : ils adaptèrent grossièrement à leurs langues respectives l'Alphabet que l'inventeur avait créé pour la sienne, et il en résulta des écritures qui n'étaient pas toujours l'image de la parole. Les Grecs, mieux inspirés, firent concorder cet Alphabet avec les sons de leur langage. Les Romains, vainqueurs des Grecs, ne furent à cet égard que leurs imitateurs. Les Européens modernes, vainqueurs des Romains, arrivés bruts sur la scène, trouvant l'Alphabet tout organisé, l'ont endossé comme une dépouille du vaincu, sans examiner s'il allait à leur taille : *aussi notre Alphabet et celui des Anglais sont-ils de* VÉRITABLES CARICATURES. »

IX.

Les Réformateurs du XIXe siècle.

On voit que les hommes qui, en ce siècle-ci, ont parlé de réforme orthographique et alphabétique, n'ont rien dit de bien extraordinaire, et, lorsqu'à la fin de la Restauration, on anathématisa l'idée de M. Marle comme un monstre nouveau, et qu'on en rit à cœur joie comme d'un carnaval impossible, on faisait tout simplement preuve d'ignorance,

d'ignorance en fait d'histoire et d'ignorance en fait de grammaire et de philologie.

La thèse des Ramus, des Dumarsais, des Duclos, des Beauzée, des Voltaire, des Volney, fut reprise, dès les premières années de ce siècle, par un membre de l'Institut, Urbain Domergue. Domergue, philologue très instruit, écrivain chaleureux, enthousiaste de son système, imagina un Alphabet nouveau, et il imprima avec cet Alphabet un volume de près de 600 pages, qui ne ressemble pas mal à un livre allemand, avec ses caractères carrés et gothiques.

L'étrangeté de ces caractères nuisit beaucoup aux idées de Domergue. Son ouvrage passa à peu près inaperçu. L'écueil où il s'était brisé fut évité par M. Marle, qui, en 1829, dans son *Appel aux Français*, laissa de côté la réforme *alphabétique* pour ne demander que des retranchements de lettres, des emplois nouveaux de nos caractères actuels, en un mot, la réforme *orthographique*.

M. Marle trouva des sympathies fort honorables, il ne faut pas qu'on l'oublie.

Un philosophe éminent, Laromiguière, lui écrivait :

« Je pense, après Molière, Montesquieu, Du-

marsais, que rien n'est plus désirable que l'exécution de votre projet. En rapprochant l'orthographe de la prononciation, vous nous apprendrez en même temps à lire, à parler et à écrire la langue française; ce sera un service signalé rendu à tous les Français et à tous les étrangers qui aiment notre littérature. »

M. de Jouy acceptait en ces termes l'idée fondamentale de la réforme :

« J'ai moi-même exprimé plusieurs fois le désir de voir opérer, dans l'orthographe de la langue française, une foule de changements que le plus simple bon sens réclame. L'emploi des voyelles inutiles et des doubles consonnes dans les mots où la prononciation n'en fait sentir qu'une seule, est un reste de barbarie que l'étymologie n'excuse même pas toujours. »

M. Andrieux :

« Il est d'un bon esprit de désirer la réforme de l'orthographe française actuelle, de vouloir la rendre conforme, autant que possible, à la prononciation ; il est d'un bon grammairien, et même d'un bon citoyen, de s'occuper de cette réforme.... »

Charles Nodier reconnaissait en principe la nécessité de la réforme :

« Il s'en faut des deux tiers, dit-il, que la langue française ait la monnaie de sa prononciation. »

Ailleurs :

« Si les dictionnaires sont mal faits, ce n'est presque jamais la faute des *dictionnaristes*. C'est d'abord celle de la langue qui n'est pas bien faite; celle de l'Alphabet, qui est *détestable;* celle de l'orthographe, qui est *une des plus mauvaises et des plus arbitraires de l'Europe;* c'est peut-être enfin celle des institutions littéraires préposées à la conservation de la langue, et qui ont fait de cette routine un fatal monopole. »

Mais M. Marle ne reçut pas que des encouragements, il doit s'en souvenir. A côté des adhésions raisonnées que lui adressèrent les hommes instruits de l'état de la question, quel brouhaha de rires, de quolibets et même d'invectives contre ce que les plaisants appelaient la *généralisation de l'orthographe des cuisinières !*

Où l'on riait et où l'on se fâchait surtout, c'était dans les journaux légitimistes (11). A la *Quotidienne,* on traita la chose avec une certaine désin-

volture et un certain esprit. Dans les attaques que ce journal dirigea contre la réforme, on trouve, sinon de la raison et de la logique, au moins des choses comiques et divertissantes. Une fois le rédacteur faisait cette drôlatique objection :

« Le mot peau (*pellis*) s'écrira-t-il avec cet *e* qui paraît si superflu à M. Marle? ou bien s'écrira-t-il *pau?* Il y a des gens qui écriront encore plus simplement *pô :* alors, nouvelle difficulté, car on tombe dans le *pot.* »

Mais ce n'était pas sur ce ton que le prenait la *Gazette de France*. Ce bon vieux papier considérait la chose à un point de vue bien autrement fantastique. Avec la *Gazette de France*, on revenait au temps où le digne abbé Régnier se scandalisait de voir écrire *roi* au lieu de *roy, chrétiens* au lieu de *chrestiens*. La réforme orthographique, c'était.... savez-vous ce que c'était? c'était la révolution, c'était 93 et monsieur de Robespierre, c'était l'*aultel* sapé et le *throsne* démoli.

« Le désordre est partout, s'écriait la vieille feuille sur un ton jérémiaque, et la révolution, reprenant ses anciennes voies, tend même à abolir les distinctions scientifiques. Voici une société de prétendus gens de lettres qui se propose de faire

marcher les cuisinières à l'égal de membres de la Commission du dictionnaire de l'Académie... »

Quelle horreur !

X.

Où en est la Réforme.

Où en est actuellement la réforme? Voilà ce qu'il faut voir avant de clore cet exposé historique.

Aujourd'hui, la réforme orthographique est particulièrement représentée par M. Féline, qui s'en occupe, depuis cinq ou six années, avec activité. M. Féline, outre des brochures de controverse, a publié un *dictionnaire* d'après ses principes orthographiques. Ce qui distingue M. Féline de ses deux devanciers en ce siècle, Domergue et Marle, c'est qu'il est moins hardi que Domergue, n'ayant pas osé transformer complétement l'Alphabet, et plus hardi que M. Marle, car il a introduit, parmi ses caractères alphabétiques, quelques innovations, comme par exemple l'emploi de l'*epsilon* grec.

Un certain nombre d'hommes instruits, des grammairiens, des philologues, travaillent, concurremment avec M. Féline, à éclaircir la question de la réforme orthographique. Je citerai un ancien médecin, M. Leray, qui a fait de la prononciation de notre langue une étude incroyable, et

qui est parvenu à préciser les sons, les demi-sons, les quarts de sons, comme on distingue dans la musique les demi-soupirs et les quarts de soupirs.

Un autre grammairien, M. Martin Breton, tout en s'efforçant de préciser exactement les sons de la langue, s'est particulièrement occupé d'opérer la réforme sans nuire à l'euphonie.

Du reste, il s'en faut bien que la question préoccupe la littérature de nos jours comme elle préoccupait celle des deux derniers siècles. L'Académie française, je n'en parle pas. Tout le monde sait qu'elle ne s'occupe de rien, excepté de distribuer les prix Monthyon.

Il paraît toutefois qu'un académicien des plus en évidence a consenti récemment à faire partie d'une sorte de jury constitué dans le but d'examiner ce qu'il pourrait y avoir de bon dans les idées de réforme orthographique. Pour un académicien, c'est bien, c'est très-bien. Bravo !

Quant à la littérature active (l'Académie, c'est la littérature momifiée), quant à la littérature active, dis-je, la question de la réforme orthographique n'existe pas pour elle. Cette dispute grammaticale a une teinte d'utilitarisme qui ne va point à son tempérament léger et frondeur. Dernièrement, nous avions occasion d'en parler devant un des chefs le plus justement aimés de la plus nou-

velle école littéraire, et il nous dit : « Non seulement je ne suis pas favorable à cette réforme, mais je reviendrais volontiers à l'orthographe la plus étymologique possible ; j'écrirais volontiers *primtemps* au lieu de *printemps* (12). »

N'est-ce point là un mot *aventuré?*

XI.

Les deux Camps.

Le parti de la réforme orthographique vient d'être étudié dans son histoire; il faut l'étudier maintenant dans ses théories.

Dans ce parti il y a deux camps :

Le camp de Ramus ;

Le camp du grammairien Beauzée.

Ramus est un radical qui veut faire passer l'orthographe au creuset d'une logique absolue, et qui la bouleversera, si c'est nécessaire, pour la réformer. Sous son enseigne marchent Lesclache, L'Artigault, Domergue, M. Marle, M. Féline, M. Leray, etc.

Beauzée, au contraire, veut doucement modifier l'orthographe sans heurter le public. Il pose en principe que les réformateurs doivent être « circonspects dans leurs changements. » De la même

école modérée et prudente sont Dumarsais, Duclos, Voltaire, Volney, Nodier, etc.

Les premiers veulent qu'on écrive exactement ce que l'on prononce, ni plus ni moins. Autant de caractères que de sons : ils ne sortent pas de là (13). Ils sont d'une logique impitoyable. Ne leur parlez ni d'étymologie ni d'usage ; ils ne vous entendront pas. L'orthographe doit être la peinture de la parole, son écho ; que la peinture soit exacte, que l'écho soit fidèle : hors de là, disent-ils, il n'y a ni logique dans les principes ni résultats sérieux dans l'application. En conséquence de ce radicalisme absolu, ils oseront écrire :

Kelk abil om ke vou soiié.

(Quelque habile homme que vous soyez.)

Ces radicaux de la réforme, ces révolutionnaires intraitables et violents, reçoivent le nom de PHONOGRAPHES (*phônè*, voix, *graphein*, écrire), orthographistes qui se basent uniquement sur la prononciation.

Les seconds, tout en admettant le principe premier de la réforme : « L'écriture doit être la peinture de la parole, » s'arrêtent à mi-chemin pour divers motifs, par habileté, pour ne pas choquer l'usage outre mesure, par respect pour certaines étymologies et certaines analogies de mots et de langues,

et pour plusieurs autres raisons encore. Ils se contentent donc de simplifier l'orthographe le plus possible, attendant de l'avenir l'établissement de l'harmonie complète et définitive entre la parole parlée et la parole écrite. Ils ne demandent pour le moment que quelques innovations simples et faciles, comme le retranchement des lettres doubles (conso*nn*ance), des lettres qui ne se prononcent pas (pie*d*, plom*b*), des accouplements de lettres où une seule suffit (*phi*losophie, qui aurait le même son étant écrit *fi*loso*fi*e).

Ces modérés de la réforme reçoivent plus particulièrement le nom de NÉOGRAPHES (*neos*, nouveau, *graphein*, écrire), orthographistes novateurs, mais qui admettent des compromis, des demi-mesures et des atermoiements.

XII.

Les Phonographes.

Les phonographes, parfaitement d'accord sur le point de départ, « l'écriture écho de la voix, » ne diffèrent que sur les détails d'application.

Deux questions les divisent.

Première question : Combien y a-t-il de sons (voyelles) et d'articulations (consonnes) simples dans notre langue française ?

Deuxième question : Si, comme l'a dit Charles Nodier, « il s'en faut des deux tiers que notre orthographe représente la monnaie de notre prononciation, » faut-il délibérément inventer de nouveaux caractères pour exprimer les sons rendus jusqu'ici par de vicieuses combinaisons de lettres, ou bien faut-il, sous ce rapport, agir avec circonspection, et, autant que possible, ne pas trop innover dans l'Alphabet, tout en transformant l'orthographe?

Il y a de grandes disputes relativement aux sons et aux articulations simples. L'un prétend qu'il y en a trente, l'autre assure qu'il en a trouvé trente-cinq, l'autre quarante : d'où chacun tire la conséquence qu'il faut trente, trente-cinq, quarante caractères d'écriture. J'ai parlé de M. Leray. Cet honorable grammairien est occupé en ce moment à démontrer que M. Féline se trompe en n'admettant que trente-cinq sons et articulations simples ; qu'en réalité il y en a trente-huit ou trente-neuf, et, conséquemment, qu'au lieu de trente-cinq signes alphabétiques, il convient d'en créer trente-huit ou trente-neuf. M. Martin Breton prétend, à son tour, qu'il n'existe que douze voyelles et dix-neuf consonnes ou articulations (14).

M. Marle est de tous le plus modéré. Il se contente des caractères actuels de l'Alphabet pour

rendre tous les sons. Sa seule innovation matérielle, c'est de mettre un petit tiret sur *n* pour lui faire signifier *gn* (siñifier), et sous *l*, pour lui faire signifier deux *l* mouillées (gri*l*age).

M. Féline vient ensuite; il est le second pour la modération. Il emploie aussi de simples tirets sous *i, o, u,* pour rendre les sons *in, on, un, ou.* Mais, de plus, il adopte deux nouveaux caractères pour rendre les sons *e* simple et *eu* : ce sont des espèces d'*epsilons* grecs.

Ramus, qui est à peu près sur le même rang que M. Féline dans l'ordre de la modération, invente trois nouveaux caractères.

Mais le moins modéré, c'est Domergue. Son Alphabet compte sept ou huit signes complétement inconnus et très étranges, ce qui donne à son écriture un aspect gothique et repoussant.

M. Leray, qui se rapproche de Domergue, se présente avec sept ou huit caractères inédits.

Voici quelques exemples de ce que produit la logique rigoureuse des phonographes :

Ramus,

Delisieux, atension, jénie, koique, etc.

Pour Domergue, il n'est pas possible d'en rien citer, les caractères qu'il emploie n'ayant jamais

existé que dans l'imprimerie où fut composé son livre.

M. Marle:

Je m'emprèse de répondre à la sirqulère, etc.

M. Féline:

Ekritur fonetik, Tablô de lektur.

M. Leray est à peu près dans le même cas que Domergue; on ne peut rien citer de lui à cause de la nouveauté de ses signes, qui n'existent pas encore dans les imprimeries. Il en faut dire autant de M. Martin Breton.

Voilà donc en quoi consiste foncièrement la phonographie : 1° innovation matérielle dans les signes; 2° radicalisme intraitable pour la reproduction pure et simple des sons prononcés, sans égard à quelque autre principe que ce soit.

Voyons comment ces deux grandes hardiesses sont justifiées.

Et, d'abord, révolution dans l'Alphabet.

XIII.

Réforme de l'Alphabet.

Il n'est pas aussi difficile qu'on le pense, disent les phonographes, d'introduire dans l'écriture quelques caractères nouveaux.

Il n'y a pas deux siècles, on ne mettait pas d'accent sur l'*e* pour lui faire signifier *é*. Il n'y a pas deux cents ans, *v* et *u* se confondaient, *j* et *i* étaient pris l'un pour l'autre. Tout cela a changé et sans difficulté (15).

On pense que le public ne pourrait pas se mettre à apprendre deux ou trois signes, six ou sept signes tout au plus. Erreur. Il y a une chose à laquelle on ne fait pas attention. C'est que nous avons trois ou quatre Alphabets, et que presque tout le monde les connaît et les a appris facilement : l'Alphabet romain (l'imprimé ordinaire), l'Alphabet italique (*les lettres penchées*), l'Alphabet anglais, la ronde, la gothique, etc. On s'habituerait évidemment très vite à quelques signes de la plus grande simplicité, qui auraient pour avantage de rendre notre écriture parfaitement logique, et d'autant plus claire, qu'elle ne serait alors qu'un écho de la parole.

Les prudents, les ultrà-prudents de Port-Royal n'ont pas craint eux-mêmes d'admettre la possibilité de modifier un peu l'Alphabet. On lit dans la *Grammaire générale* :

« Tout ce que l'on pourrait faire de plus raisonnable serait de retrancher les lettres qui ne servent de rien à la prononciation, ni au sens, ni à

l'analogie des langues, et, en conservant celles qui sont utiles, y mettre *de petites marques* qui fissent voir qu'elles ne se prononcent pas, ou qui fissent connaître les prononciations d'une même lettre. Un point au dedans ou au dessous de la lettre pourrait servir pour le premier usage, comme dans *temps*, où l'on mettrait des points sur *p* et sur *s*. Le *c* a déjà sa cédille, dont on pourrait se servir devant l'*e* et devant l'*i*, aussi bien que devant les autres voyelles. Le *g*, *dont la queue ne serait pas toute fermée*, pourrait marquer le son doux qu'il a devant l'*e* et devant l'*i*. »

On a coutume de faire une grande objection aux phonographes. On leur rappelle les efforts inutiles que fit l'empereur Claude pour introduire dans la langue latine le digamma grec, c'est-à-dire le *v* consonne pour adoucir le son de l'*f*. Claude, en effet, échoua complétement.

A cela les phonographes répondent trois choses :

1° Nous ne demandons pas que la réforme se fasse par *autorité*, nous voulons qu'elle s'opère par *liberté*, par l'exemple des écrivains. En cette matière, Virgile eût eu plus de puissance que Claude (16).

2° Nous avons un fait contre votre fait. Le roi Chilpéric introduisit quatre signes nouveaux dans

l'Alphabet franc, et la réforme eut un plein succès.

3° Ce qui dans les temps anciens rendait ces sortes de réformes très difficiles, c'était l'absence de l'imprimerie. Allez donc, au nom de la loi et de l'empereur, forcer les gens qui écrivent dans leur cabinet à employer le digamma grec ! Au contraire, de notre temps, l'imprimerie aura vulgarisé la nouveauté en huit jours.

XIV.

Les Objections et les Réponses.

C'est ainsi que les phonographes justifient la réforme *alphabétique,* la réforme des caractères d'écriture. Comment justifient-ils maintenant la réforme *orthographique* proprement dite, la substitution de l'orthographe des sons et de la prononciation à l'orthographe de l'étymologie et de l'usage ?

L'Usage.

Voici ce qu'en dit Duclos :

« L'usage ne signifie rien en orthographe. Les caractères d'écriture sont des signes de convention. Tant qu'une convention subsiste, on doit

l'observer. L'usage doit être *conséquent* dans l'emploi d'un signe dont l'établissement est arbitraire; il est *inconséquent et en contradiction* quand il donne à des caractères assemblés une valeur différente de celle qu'il leur a donnée, et qu'il leur conserve authentiquement, dans leur dénomination. »

Voici ce qu'en pense Beauzée :

« Le véritable usage auquel on doive déférer est celui qui a autorisé d'abord les conventions encore subsistantes : celui qui, sans vouloir changer ses conventions, *en pose de contradictoires,* sans aucune modification propre à concilier les unes avec les autres, ne peut être qu'abusif : il faut ou le rejeter ou le modifier. »

Mais enfin, dit-on, vous aurez beau dire que l'usage est vicieux, qu'il est déraisonnable, qu'il est absurde, *c'est l'usage;* l'usage existe, et son existence est son suprême argument. « Je ferai observer, dit à ce sujet Rivarol, que les livres sont si fort multipliés que les langues sont autant pour les yeux que pour les oreilles : la réforme est donc presque impossible. Nous sommes accoutumés à telle orthographe, elle a servi à fixer les mots dans notre mémoire; la bizarrerie fait souvent toute la

physionomie d'une expression et prévient, dans la langue écrite, les fréquentes équivoques de la langue parlée. Aussi, dès qu'on prononce un mot nouveau pour nous, naturellement nous demandons son orthographe, afin de l'associer aussitôt à sa prononciation. On ne croit pas savoir le nom d'un homme si on ne l'a pas vu par écrit... »

Les phonographes répondent : Nous ne nions pas la force de l'usage ; nous savons que notre réforme souffrira, dans l'application, de sérieuses difficultés.

Cependant, ajoutent-ils, les sacrifices que nous demandons à l'usage, il les a déjà faits plusieurs fois. Au dernier siècle, la réforme a été presque universellement pratiquée dans quelques-uns de ses points. Si le mouvement réformateur n'a pas continué, si nous n'écrivons plus comme écrivaient Dumarsais, Voltaire et les autres, c'est que nous avons réagi contre eux, en orthographe comme en tout le reste.

La première moitié de ce siècle n'a été qu'une longue réaction contre le siècle dernier, et en effaçant du cœur des générations les immortels principes de cette grande époque, vous avez obscurci également ce petit détail, la révolution grammaticale, la question de la réforme orthographique. L'orthographe de Voltaire ! Fi donc ! Voilà tout simplement sur quoi repose votre usage d'aujour-

d'hui, qui serait tout autre, non seulement en orthographe, mais en tout, si notre génération n'avait pas choisi pour porte-drapeaux les de Maistre, les Bonald, les ennemis jurés de tout ce qui s'était fait, dit et pensé au dix-huitième siècle en faveur de la raison, du bon sens et du progrès (17).

L'usage ! Vous le trouvez donc bien commode, votre usage, que vous défendez avec tant d'ardeur ? Vous trouvez donc que c'est une chose bien agréable d'écrire suivant une orthographe qui vous oblige à tout moment à ouvrir un dictionnaire, pour voir la manière la plus consacrée d'offenser le sens commun et de souffleter la logique?

Bossuet ne pensait pas comme vous, lui qui, n'ayant pas le temps, dans la rapidité de l'inspiration, de consulter son vocabulaire, écrivait : « Ne *faite* pas ce que Dieu *condane.* » (Bibliothèque Royale, salle des Manuscrits.)

Vous ne pensez pas comme Boileau, qui écrivait : « Votre *lètre* m'a tiré d'un grand embarras. » (Ibid.)

Comme Massillon :

« Grand Dieu ! vous nous *aprenez* que vous ne rejetez pas les grands. » (Ibid.)

Comme Montesquieu :

« *Come* nous avons le plaisir de démêler ce que nous *conaissons* par ce que nous ne *conaissons* pas. » (Ibid.)

Comme Voltaire :

« Un jugement *autentique* (18) dépose contre ce rapport. » (Ibid.)

Comme Beaumarchais :

« Je vous *recomande* ma lètre ; un peu de cire, après lecture faite, lui rendra la virginité qu'un viol *inocent* lui enlève. » (Ibid.)

Vous ne pensez pas comme une foule de grands esprits qui n'ont jamais pu se faire à nos bizarreries orthographiques ; comme Mme de Sévigné, comme Louis XIV, comme Condé, comme Turenne, comme Napoléon, qui n'orthographiaient ni les uns ni les autres exactement ; comme notre cher et grand Béranger, « qui se mit à la poésie, faute d'avoir pu apprendre l'orthographe ; » comme Lamartine, qui, à chaque page de ses beaux livres, a, sous ce rapport, des distractions ravissantes, distractions du génie qui se précipite, — mieux que cela, fautes volontaires de la raison qui réclame et du bon sens qui s'insurge !

Et puis, enfin, nous le répétons, cet usage que l'on préconise tant, il a changé souvent; il s'est transformé. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on essaie de le faire changer encore et de lui faire adopter quelques progrès ?

Malgré l'abbé Régnier et la *Gazette de France,* on n'écrit plus *roy,* on n'écrit plus *chrestiens,* on n'écrit plus *royaulme,* on n'écrit plus *aage, agreement,* on n'écrit plus les *loix,* on n'écrit plus *estre,* on n'écrit plus *aveucque* (avec), on n'écrit plus *mvsée* (musée). — Ces réformes ayant été faites, pourquoi, je vous prie, n'arriverait-on pas à écrire *crétiens?*

Notre orthographe est si embarrassée, si surchargée, si souvent illogique et barbare, qu'on ne la peut apprendre que de mémoire, dans l'enfance et dans la jeunesse. Un homme d'âge mûr, qui a de la logique, n'y parvient que très difficilement; et même, chose curieuse! on trouve des gens qui, ayant parfaitement su l'orthographe à vingt ans, ne peuvent plus, à trente ans, écrire la moindre lettre sans consulter le dictionnaire. Pourquoi cela? C'est que l'orthographe de l'usage fait à tout instant murmurer leur raison.

Qu'est-ce donc qu'un usage pareil? Ce n'est pas un usage sacré, c'est un usage insupportable, un usage fatal, qu'on ne peut supporter que par

sottise, et parce que les gens qui ont mission de faire progresser la langue, les écrivains, sont des routiniers sans énergie et sans valeur.

XV.

L'Étymologie.

C'est surtout à ce point de vue que les phonographes ont eu fort à faire. Les objections ont plu par torrents. Il y a été répondu non sans quelque avantage.

Ou bien les lecteurs sont à même de juger de l'étymologie des mots, disent les réformateurs, ou bien leur peu d'instruction les en rend incapables. S'ils en sont capables, ils y remonteront aussi bien par l'écriture phonétique qu'ils y remontent par le simple énoncé des mots dans la langue parlée. S'ils n'en sont pas capables, s'ils sont de la foule qui ne sait ni le latin ni le grec, à quoi bon?

A ces derniers, donnez une orthographe facile et normale : voilà ce que la raison exige. Quant aux autres, qui vous empêche de faire des dictionnaires spéciaux où vous indiquerez l'étymologie? L'étymologie est bonne pour les savants : mettez-la dans les livres des savants.

Voilà comment peut être et doit être respectée la science étymologique. Réduite à la condition

de science spéciale, cultivée par des hommes spéciaux, elle a rendu et elle rendra d'utiles services à l'histoire et à la philosophie. « Mais, comme dit Domergue, s'il est une étymologie respectable, il en est une qui est inutile, dangereuse, déformatrice de l'esprit : c'est celle qui, nous faisant écrire dans notre langue des lettres *qu'on prononçait il y a vingt siècles* dans une autre, met en perpétuelle contradiction deux choses faites essentiellement pour être d'accord : le caractère et le son, le signe et la chose signifiée. »

Toutes ces lettres qu'on écrit et qu'on ne prononce pas sont parfaitement dénommées par Voltaire : « Ce sont, dit-il, nos anciens habits de barbares que nous avons conservés au milieu des progrès de la civilisation. »

Mais, d'ailleurs, à quoi bon tous ces raisonnements? La question étymologique n'en est réellement pas une. Les étymologistes croient défendre un principe, et, en réalité, ce qu'ils défendent, ce n'est qu'un accident dans la langue.

Si, à chaque mot de notre langue, était attachée l'étiquette de son origine, certainement celui qui proposerait d'enlever à la fois toutes ces étiquettes, toutes ces marques caractéristiques, proposerait une révolution difficile. Mais cela n'est pas.

TAYLOR INST. OXFORD

Nous avons, cela est démontré et admis par les grammairiens :

Mots dont l'étymologie est tout à fait inconnue	3,000
Mots dont l'étymologie est douteuse.	1,500
Mots qui n'ont plus leurs lettres étymologiques, qui s'en sont dépouillés successivement.	10,000
Mots dont l'orthographe est contraire à l'étymologie.	500
Total.	15,000

Ainsi, en proposant d'abandonner l'orthographe étymologique, on ne propose point, à proprement parler, une révolution de principe dans l'idiome national. On ne fait que régulariser une langue en désordre qui écrit tantôt suivant l'étymologie, tantôt selon le caprice. Les exemples abondent. On ne sait auxquels s'arrêter.

Veut-on des expressions où l'étymologie a été abandonnée? En voici :

Il faudrait écrire : j'*hai* (*habere*). Pourquoi écrit-on : il a *eu*, venant de *habuit*, et il *a*, venant de *habet*? Pourquoi un *e* ici et point là? Anomalie.

Pourquoi écrit-on *autre* et non pas *aultre* (*al-*

ter), *savants* et pas *sçavants* (*sciens*), je *crois*, et non pas je *croids* (*credere*) ? Anomalie.

Pourquoi pas *colomnes* (*columna*), pourquoi pas *orthosgraphe* (*orthos graphein*) ? Anomalie.

Pourquoi pas *amics* (*amici*), *effect* (*effectus*), *auctorité* (*auctoritas*), *poulser* (*pulsare*), *incognu* (*incognitus*) ? Anomalie, anomalie.

Veut-on des mots où l'étymologie est positivement violée ?

Pourquoi écrire *homme* avec deux *m*, puisque *homme* vient de *homo*, qui n'a qu'un *m* ?

Pourquoi *donner* avec deux *n*, quand *donare* n'en a qu'un ?

Pourquoi *honneur* venant de *honor* ?

Veut-on des inconséquences d'une autre espèce ?

Puisqu'on écrit *philosophie* par *ph*, pourquoi écrit-on *fantôme*, *frénésie*, *fantaisie*, par *f* simple ? Ces mots, dans le grec, n'ont-ils pas également la lettre caractéristique *phi* ?

Pourquoi *thaumaturge* et pas *thrésor* ?

Pourquoi *théâtre* et pas *thrône* ?

Évidemment, l'étymologie ne saurait être opposée comme une difficulté sérieuse aux novateurs. Elle a disparu d'un grand nombre de mots sans que la langue en ait été troublée. Ce qui s'est fait

sans inconvénient dans des proportions restreintes, peut sans inconvénient se généraliser.

XVI.

La Filiation des Mots.

Objection : Pour le mot *temps*, par exemple, vous écrivez *tan*, et vous n'en conservez pas moins *tanporizé*, *tanporizeur* : comment l'esprit saisira-t-il l'analogie?

Réponse : Ce *p*, qui ne se trouve pas dans *tan*, et qui reparaît dans *tanporizer*, vous paraît une difficulté énorme. Dites-nous alors pourquoi vous écrivez *priser*, commissaire-*priseur*, mots venant de *prix*, au lieu de *prixer*, commissaire-*prixeur*? Si la filiation n'est pas respectée dans un cas, pourquoi voulez-vous qu'elle le soit dans l'autre? Ne comprendra-t-on pas que *tanporizé* vient de *tan*, tout aussi bien que l'on comprend *priser* venant de *prix*?

XVII.

Les Équivoques.

L'écriture corrige quelques équivoques ; elle différencie pour les yeux des mots identiques dans

la prononciation. Par exemple, ville (*urbs*), vile (*vilis*), poids (*pondus*), poix (*pix*), pois (*cicer*). En maintenant l'équivoque dans l'écriture, vous préparez des obscurités à l'esprit.

Réponse : Confondez-vous ces mots et ces choses lorsqu'on vous les exprime dans la conversation? Non : le sens général vous en fait comprendre le sens particulier. C'est exactement ce qui arrivera dans la lecture. « L'intelligence, comme dit Duclos, ne fera-t-*èle* point pour la langue écrite ce qu'elle fait pour la langue parlée?.... N'avons-nous pas des *omonimes* dont l'orthographe est pareille? Cependant on n'en comprend pas moins le sens. Tels sont les mots : son de *sonus*, son de *furfur*, son de *suus*, et plusieurs autres. »

Notre orthographe actuelle est pleine de ces homonymes, et il n'en résulte aucun embarras pour l'esprit. Ainsi, on écrit sans confusion :

Adresse (ruse) comme *adresse* (demeure) ;

Canon (pièce d'artillerie), comme *canon* (décision des conciles) ;

Livre (volume de papier), comme *livre* (20 sous), comme *livre* (16 onces) ;

Mousse (plante rampante), comme *mousse* (écume de la bière, du vin de Champagne, etc.), comme *mousse* (marin enfant) ;

Rame (branchage planté en terre), comme *rame* (aviron), comme *rame* (20 mains de papier).

Nous avons vu une nomenclature qui compte 7,000 mots de la langue française ayant des homonymes comme ceux dont nous venons de parler. S'ensuit-il une obscurité du genre de celle que craignent les étymologistes? On sait à quoi s'en tenir là-dessus.

XVIII.

Les Patois et les Accents.

On insiste, et l'on dit : Vous prétendez écrire suivant la prononciation; mais quelle prononciation? Il y a la prononciation gasconne, il y a la prononciation marseillaise, il y a la prononciation normande, il y a la prononciation parisienne. Dans votre système, n'y aura-t-il pas autant d'orthographes diverses qu'il y a d'accents étrangers dans l'idiome national?

Les phonographes répondent :

Il est manifeste qu'il doit y avoir une prononciation modèle, un dictionnaire de la vraie prononciation, qui rappelle à l'ordre les prononciations vicieuses, engendrant des orthographes également vicieuses. Nous ne pouvons évidemment admettre

toutes les prononciations. Nous admettons la prononciation parisienne *jambe*, et non le picard *gambe;* nous admettons *heure*, et non le gascon *hure.*

Charles Nodier n'avait donc pas bien saisi le sens de la réforme, son caractère organique et exclusif de toute anarchie, lorsqu'il disait dans sa préface du *Dictionnaire d'Akermann :*

« La prononciation est de sa nature une chose arbitraire et presque individuelle qui restera toujours équivoque entre deux personnes, et surtout entre cent mille. L'orthographe exactement appropriée à la prononciation, même dans une langue à faire qui posséderait un Alphabet complet, serait le chaos de la parole. Quand chacun écrira sa prononciation au lieu d'écrire la langue orthographique, il n'y aura plus de langue. »

Il est bien évident qu'il y aura des règles; chacun n'écrira pas comme *il* prononce; chacun devra écrire comme *on* prononce. En un mot, l'orthographe phonétique suppose un dictionnaire phonétique, composé d'après la prononciation la plus autorisée.

Sur ce point particulier de la thèse, il y a, dans l'*Appel aux Français*, de M. Marle, un passage qui a de la portée, et qui mérite attention ; c'est

le passage relatif à l'*abolition des accens et des patois*.

« Pourquoi telle personne prononce-t-elle mois d'*aoûte* au lieu de mois d'*oû*? C'est parce que cet *a* et ce *t* sont écrits, parce que l'œil les voit, parce que le bon sens, d'accord avec la vérité historique, répète sans cesse que les lettres n'ont été inventées que pour être prononcées.

« Écrivez *ou*, tout le monde prononcera *ou*.

« Écrivez ard*a*ment, sol*a*nel, tab*a*, scu*l*ture, etc., et il deviendra impossible de prononcer ar-d*am*ment, sol*an*nel, taba*k*, sculp*e*ture, etc.

« Écrivez ainsi tous les livres nouveaux, toutes les feuilles publiques, tous les almanachs populaires, et les sons purs de l'atticisme français, révélés à tous les yeux, seront rendus par toutes les bouches, et retentiront enfin les mêmes sur les rives de la Garonne, de la Seine et du Rhin. »

XIX.

La Poésie.

Mais la poésie? mais les vers? Que deviendra la poésie, que deviendront les vers?

Les phonographes n'ont pas discuté, ils ont agi; ils ont imprimé des vers français suivant le

système de la réforme, et il se trouve que ces vers sont, à la lecture, aussi harmonieux que s'ils étaient imprimés suivant l'orthographe usuelle. Voici un exemple :

A M. LAISNÉ, IMPRIMEUR A PÉRONNE.

LE BONSOIR.

Sinquante ivèr on pasé sur ta tête ;
J'é de biin prè cheminé sur tè pâ :
Mè sèz ivèr ont u leur jour de fête,
Tou ne fu pâz aquilonz é frimâ.
Orion-nou mieuz anploiié la jeunèse,
Véqu moin vîte avèq un riche avoir ?
Mon vièil ami, qan pour nou le jour bèse,
Souéton-nouz un gé bonsoir.

Dans l'ar dès vèr s'è toi qi fu mon mètre,
Je t'éfasé sans te randre jalou (*)
Si lè seul frui qe pour nou Dieu fi nètre
Sont dè chanson, sè frui sont asé dou.
Dan no refrin qe le pasé renèse,
L'illuzion nou randra son miroir.
Mon vièil ami, qan pour nou le jour bèse,
Souéton-nouz un gé bonsoir.

BÉRANGER.

(*) C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage ; *n'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe*, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification et corrigea mes premiers essais. (*Note de Béranger.*)

J'ai parlé de M. Martin Breton. Dans l'exposé de ses idées sur la réforme orthographique, il s'occupe particulièrement, ainsi que je l'ai dit, de l'euphonie. La poésie attire surtout son attention. Il emploie l'*h* à la fin des mots terminés par une voyelle, pour éviter l'hiatus avec le mot suivant. « Sans cet *h* caractéristique, dit-il, comment les poètes emploieraient-ils, par exemple, le mot *berger* au milieu d'un vers? Phonétiquement, ils devraient dire : *le bergé à ces mots,* ce qui serait irrégulier; moi, j'ajouterai ici mon *h* euphonique, et je dirai : le *bergeh* à ces mots, ce qui me mettra d'accord avec la prosodie. »

XX.

L'Utilité.

Soit! dit-on aux novateurs, vous avez pour vous la logique; vous vous tirez assez convenablement des objections qui vous sont adressées. Mais à quoi bon? Pourquoi cette réforme? Qui la demande?

Nous ne sommes plus dans la question de principes, nous sommes dans la question d'utilité.

La réforme est utile sous un triple aspect.

Elle est utile aux gens instruits, auxquels elle fournit un instrument logique à la place d'un instrument barbare.

Elle est utile à la masse de la nation, à laquelle elle facilite le lecture et l'écriture, à laquelle elle ouvre, par conséquent un monde de lumières. Notre orthographe actuelle fait de la langue un instrument aristocratique à l'usage de ceux qui ont leurs quartiers de science, comme on avait autrefois ses quartiers de noblesse. La réforme rendra la langue écrite de plus en plus populaire, en la dépouillant des nombreuses difficultés dont elle est entourée.

On ne comprend jamais mieux l'importance d'une idée que lorsqu'on en fait une application particulière. Faisons l'application de l'idée de la réforme orthographique à l'Algérie.

Le gouvernement s'occupe depuis longtemps de perfectionner l'enseignement de la langue française en Algérie. Un décret en date du 14 juillet 1852 a réglé d'une manière nouvelle et dans un sens plus progressif tout ce qui concerne cet enseignement. « Considérant, dit ce décret, qu'il importe de faciliter la propagation de la langue française *dans la population musulmane* de l'Algérie, etc. »

Eh bien ! malgré les meilleures intentions, l'autorité trouvera un obstacle énorme dans la réalisation de ce projet : c'est la difficulté de notre orthographe ; ce sont les vices de notre système al-

phabétique. Ce n'est pas nous seulement qui le disons ; le *Constitutionnel* l'a dit avant nous, numéro du 28 octobre 1852, dans un article signé : *Henri Trianon.*

Le *Constitutionnel* s'exprimait en ces termes :

« Trouver une méthode qui mette les Arabes en état de nous parler et de nous comprendre le plus tôt possible, tel est le problème à résoudre. D'abord, écarter, sauf à y revenir plus tard, les rudiments ordinaires. Il ne s'agit pas de soumettre l'étude de la langue parlée à l'étude de la langue écrite ; c'est tout le contraire qui doit avoir lieu. Le rudiment nouveau n'embrassera que trois choses : *Un Alphabet étroitement en rapport avec la diversité des sons de notre idiome,* une lexicographie *qui ne soit que l'application de cet Alphabet,* et une syntaxe presque entièrement réduite aux règles les plus générales et les plus simples.

« Ce n'est pas une réforme que l'on propose ici ; c'est une méthode, ou si l'on veut, c'est un procédé transitoire pour faciliter aux Arabes la prononciation, l'écriture et la lecture de notre langue ; il s'agit de détruire, dans le plus bref délai, la *cause d'éloignement qui existe entre eux et nous.*

« Pour faire toucher du doigt notre pensée, prenons d'abord la voyelle *a* et demandons-nous comment il faut la prononcer. — Belle demande ! va-t-on nous répondre aussitôt. Il faut la pronon- *a* bref ou *â* long. — Mais lequel des deux, objectera l'Arabe. Et, en effet, la plupart du temps, l'accent circonflexe est omis. Ce n'est rien encore. Tâchez d'appliquer cette prononciation au mot *devait*, où l'*a* combiné avec l'*i* prend le son d'un *e* ouvert ; au mot *j'ai*, où l'*a* et l'*i* prennent le son d'un *e* fermé ; au mot *faisons*, où ils prennent le son d'un *e* muet ; au mot *langue*, où l'on ne sait plus ce que le son de l'*a* est devenu. »

Plus on s'élèvera dans la sphère des graves intérêts de l'humanité, plus l'utilité de la réforme paraîtra saillante.

Elle facilitera l'accès de notre langue aux étrangers, et en facilitant l'accès de la langue française aux étrangers, elle préparera peut-être l'avénement de cette chose tant souhaitée, depuis si longtemps prédite et attendue, l'avénement d'un idiome international, d'un idiome qui soit le sceau définitif de la fraternité des peuples, en un mot, de la langue universelle.

XXI.

La Langue universelle (*).

Un mot sur ce grave sujet.

Tout le monde sent combien serait avantageux un instrument unique de communication rapide et facile entre les hommes des diverses nations. Il n'est pas nécessaire d'insister là-dessus (19).

Depuis Leibnitz, qui disait que « la diversité des langues était fatale au génie et au progrès, » bien des efforts ont été faits dans le silence, par des hommes instruits et compétents, pour trouver cet instrument unique, cette langue universelle.

Jusqu'ici, rien n'a été trouvé, croyons-nous, qui soit satisfaisant.

Il y a une grande question préjudicielle sur laquelle on n'insiste généralement pas assez.

La langue universelle sera-t-elle un idiome tout à fait nouveau, rigoureusement construit selon les règles de la logique, ou bien sera-t-elle un de nos anciens idiomes simplifiés, mis à la portée de tous les peuples ?

(*) Quoique nous devions étudier dans un chapitre spécial la question de la langue universelle, nous laissons ici ce petit article, tel qu'il a été publié dans le feuilleton de la *Presse*.

L'induction historique, l'expérience des lois du progrès, tout nous porte à croire que la langue universelle ne sera autre chose qu'une de nos langues actuelles modifiée, rendue plus claire et plus facile. Et quelle langue se trouve dans les meilleures conditions pour progresser en ce sens? quelle langue est la plus propre à la perfectibilité, à cause de son génie? quelle langue est dans la position la plus favorable pour être accueillie par les peuples divers, à cause de l'influence du peuple qui la parle? C'est incontestablement le français.

Les *croyants de la langue universelle* n'ont donc point, suivant nous, à s'enquérir d'une langue mathématique façonnée par un solitaire dans le fond d'un cabinet; ils ont à chercher les moyens de faire une vérité complète de cette vérité relative énoncée depuis longtemps : « L'universalité de la langue française. »

Or, nous le demandons, pour arriver à ce but, n'est-il pas, avant tout, de nécessité absolue que notre bizarre et barbare orthographe soit modifiée, transformée?

Que l'on veuille bien peser ces considérations rapides; que le lecteur supplée à ce qu'elles ont d'incomplet, et il verra la liaison intime qui existe entre la question de la *réforme orthographique* et la question de l'*unité de langue*. Ces deux ques-

tions, à proprement parler, n'en font qu'une. Rivarol, cet homme de pauvre caractère, mais de talent, l'avait bien compris dans son discours sur l'*Universalité de la langue française,* envoyé, vers 1784, au concours de l'Académie de Berlin. Rivarol, comme condition des progrès de notre langue, posait avant tout la simplification de notre orthographe, et c'est après avoir posé cette condition qu'il faisait cette prophétie : « La philosophie, lasse de voir les hommes longtemps divisés par des maîtres qui ont tant d'intérêt à les isoler, se réjouit maintenant de les voir, d'un bout à l'autre de la terre, se former en république sous la domination d'une même langue. »

XXII.

Les Néographes.

Nous avons développé tous les arguments des phonographes.

Sommes-nous donc partisan de la phonographie absolue ?

Oui et non.

Oui, en principe. La logique est pour les phonographes : cela nous paraît incontestable.

Non, dans l'application.

Dans l'application, nous sommes et ne pouvons être que néographe modéré et libéral.

Une révolution de cette nature ne peut pas se faire tout d'un coup. Elle ne se peut faire que d'une manière progressive, par des *révolutionnaires circonspects*. S'élancer soi-même subitement vers le but proposé, c'est facile; mais on ne lance pas un peuple vers un but : on l'y conduit doucement et avec ménagement.

Il faut se servir de l'expérience acquise. Les phonographes intraitables n'ont jamais réussi à se faire accepter; les néographes prudents, au contraire, ont obtenu une application sérieuse sur une très vaste échelle. Leurs réformes ont eu, on peut le dire, la sanction du dix-huitième siècle, et elles eussent duré sans la réaction universelle dont ce grand et magnifique siècle a été l'objet.

XXIII.

Conclusion.

Il faut donc tout simplement, pour commencer, pour établir un premier jalon, revenir aux modifications prudentes, faciles, commodément vulgarisables, qu'adoptèrent et pratiquèrent les Dumarsais, les Duclos, les Beauzée, etc., etc.

Il faut retrancher les redoublements de consonnes; il faut écrire *abé, afaire, tranquile, suplice, nouriture,* etc.

Il faut accepter l'*s* pour signe du pluriel et ne plus employer l'*x* pour cet usage. Il faut écrire : ce sont *eus,* a-t-elle fait ses *veus?*

Il faut repousser l'emploi du *c* et du *t* pour signifier le son doux de l'*s*. Il faut écrire *adousie, atension,* etc.

Il faut accepter, suivant la théorie de Port-Royal, quelques petits signes très simples pour faire disparaître certaines anomalies du genre des suivantes : *fusil,* où l'*l* ne se prononce pas, et *fil* où il se prononce; *nid* où *d* ne se prononce pas, et *David* où il se prononce; *répugnance* où *gn* est doux, et *stagnation* où *gn* est très-dur, etc., etc.

Il est très facile, pour ces différents cas, et pour d'autres analogues, de convenir d'un petit signe, d'un tiret, d'un accent, tout ce qu'on voudra, qui indique la prononciation.

Je m'arrête. Il serait trop long d'entrer dans les détails. Toute la série des applications particulières ne peut être établie que dans un traité spécial (20).

Ici, je n'ai pu donner qu'un aperçu général. Puissé-je avoir gagné quelques adeptes à une cause

qui est certainement bonne ; car au point de vue de la logique elle peut se traduire par ce mot : SIMPLIFICATION, et au point de vue de l'utilité pratique par cet autre mot : PROGRÈS POPULAIRE.

NOTES

DU CHAPITRE PREMIER.

(1) *Qui se sont occupés profondément de* PHILOLOGIE, *de* LINGUISTIQUE *et de* GRAMMAIRE.

La généralité de mes lecteurs saura parfaitement la valeur de ces mots ; cependant je crois devoir les expliquer pour ceux que des études spéciales n'auraient pas mis parfaitement à même d'en distinguer le sens propre.

La *grammaire* est une science foncièrement philosophique qui enseigne les formules du langage, avec les principes et les règles qui doivent présider à l'analyse et

à l'expression des idées. Quand on considère les méthodes du langage humain considéré dans son ensemble, on fait de la *grammaire générale ;* si, au contraire, on considère les méthodes verbales, analytiques, logiques, d'une langue spéciale, on fait de la *grammaire particulière*.

La *philologie* est une science grammatico-historique qui étudie les langues au point de vue des curiosités de leurs origines, de leurs étymologies, de leurs emprunts respectifs, etc.

La *linguistique* est une science grammatico-historico-analogique dont la fonction caractéristique est la comparaison des langues entre elles.

Le *grammairien* peut ne savoir qu'une langue.

Le *philologue* a besoin d'en savoir au moins deux ou trois.

Le *linguiste* doit connaître au moins une langue de chaque famille, et il est indispensable qu'il ait une teinture de toutes les langues un peu considérables.

Spécifions davantage, en appliquant ces trois mots à trois questions, à trois objets de dispute entre les érudits.

S'occuper de l'origine du langage, philosophiquement, par l'étude physiologique et morale de l'homme, c'est faire de la grammaire.

S'occuper des synonymies, des emprunts que la langue française, par exemple, a faits au latin et au celte, c'est faire de la philologie.

S'occuper de la langue primitive, essayer de démontrer que les langues diverses sont brodées sur un fond

unique, sur une langue-mère, c'est faire de la linguistique.

Nous pourrions spécifier aussi nos distinctions par des noms propres :

Le cardinal Mesofante était un linguiste.

Nodier était un philologue.

Condillac était un grammairien.

Ajoutons que ces trois sciences ont nécessairement des rapports entre elles. Elles ont des liens communs, elles se trouvent souvent sur le même terrain. Il en est d'elles comme de la cosmogonie, de l'astronomie et de la géologie : ce sont des branches d'un même arbre. Le mot de Jacotot est bon à répéter ici : « Il y a de tout dans tout. »

---

(2) *Le* XVIIIe *siècle a été resplendissant de lumières.*

A propos de cette phrase, comme à propos de plusieurs autres de même nature, que l'on rencontre non seulement dans la suite de ces études, mais dans tout ce que peut produire l'humble plume de l'auteur, il s'est trouvé des gens qui ont dit, comme il s'en trouvera qui diront : Qu'est-ce que cet homme-là nous veut, avec son Voltaire et avec son dix-huitième siècle ?

J'ai donc besoin de m'expliquer là-dessus.

Pour moi, le XVIe siècle et surtout le XVIIIe sont régénérateurs et divins entre tous les âges historiques. Le

siècle de Voltaire est plus qu'une date, c'est une ère. Par l'histoire, j'ai vécu, avec mon esprit et avec mon cœur, au milieu des générations passées, et nulle part, avant Voltaire, je n'ai trouvé l'humanité dans sa plénitude. L'histoire, dans son ensemble, est un affreux désert où l'âme du savant et du philosophe ne rencontre véritablement qu'une seule oasis : c'est l'âge où elle voit, au déclin de la monarchie française, cette phalange d'hommes que l'injustice empêche de dormir, l'âge où les titans de la raison escaladent les antres de l'obscurantisme, l'âge où s'imprime l'*Encyclopédie*, où retentit le canon de 89, où resplendit la nuit du 4 août !

Je vous l'affirme, jeunes hommes qui allez venir, quoique la génération d'à-présent semble l'avoir oublié, c'est là la date fastique de l'humanité, le point culminant de son évolution historique ; si bien que l'avenir ne dira plus avec Châteaubriand, qui, en cela, comme en beaucoup d'autres points, n'a été qu'un phraseur agréable : « Le monde en deçà de la croix, et le monde au delà de la croix » ; mais bien : Le monde au delà de Voltaire, et le monde en deçà de Voltaire !

---

(3) *Vers la fin du* XVIIe *siècle, la réforme orthographique fut adoptée par la moitié au moins des écrivains.*

Depuis la publication de ces Études dans la *Presse*, j'ai eu occasion de lire plusieurs ouvrages du XVIe siècle,

et notamment la *Démonomanie des sorciers* de Bodin, un livre atroce, fruit d'une âme scélérate. J'ai pu acquérir ainsi la conviction que les idées de réforme alphabétique avaient été appliquées sur une assez grande échelle dès le temps de Ramus. Ainsi, Bodin n'écrit jamais les sons *an, in, on,* que par *a, i, o* avec un tiret par dessus, ainsi : Néãmoins, cõter une histoire, etc. En outre, il retranche souvent le *z* des verbes : Au lieu de : Vous donnez, il écrit : Vous donné, etc. Il écrit aussi : Faire ses *veus*, au lieu de : Faire ses *vœux*. Il me paraît que cette orthographe devait être presque générale, lorsque l'influence de l'Académie Française, à dater de Richelieu, vint tout changer. Voilà à quoi servent les Académies.

---

(4) *Le P. Buffier, un de ces jésuites à la raison hardie et profonde.*

Parmi ces jésuites à la raison hardie et profonde, auxquels je fais ici allusion, je veux parler, entre autres, du P. André, l'auteur de l'*Essai sur le beau;* du Père Guénard, l'auteur du *Discours sur l'esprit philosophique*, etc., etc. Du reste, c'est peut-être ici le lieu d'insister sur une opinion qui étonne beaucoup mes amis quand je la leur expose, et que je persiste néanmoins à croire très fondée.

C'est un vieux et dangereux préjugé historique que de réserver toute son antipathie contre les jésuites, en faisant

bon marché des autres manifestations de la secte. Les jésuites ne sont certainement pas la pire expression de l'absolutisme théologique. J'ai toujours été frappé, par exemple, de l'erreur que l'on commet en accordant sa sympathie à Pascal dans la bataille qu'il leur livra.

Dans cette lutte de la grâce, dans cette guerre janséniste, il n'y aurait pas à hésiter, si les intelligences en santé avaient à choisir un parti en de tels lieux et en de telles querelles : la raison, le bon sens relatif, sont du côté des jésuites. Le cœur même est avec eux. C'est la nature qui, par Loyola, adresse une humble réclamation à la folie austère de Pascal. C'est toujours Pélage-le-Breton, l'humanité timide et tremblante, l'humanité garrotée dans une robe de moine, qui proteste, et s'agite, et s'insurge, contre la férocité des lions d'Afrique, contre les Augustin et autres ; contre les fabricateurs du Dieu qui, par caprice, prédestine le petit nombre, et qui, par délassement, s'amuse à torturer la masse ; contre les exécrables damneurs de petits enfants !

Les jésuites, sous Louis XIV, sont les tenants du Christ qui a les bras étendus en long pour embrasser l'univers ; Pascal, au contraire, représente le Christ qui élève étroitement ses bras en haut, pour signifier qu'il ne sauve que messieurs de Port-Royal et mesdames de la Sainte-Épine.

Pour moi, je ne suis pas plus, je le déclare, pour les bras horizontaux que pour les bras verticaux : mais l'idée des seconds m'agace un peu plus que celle des premiers.

Je résume ainsi ma pensée : en frappant Escobar,

prenez garde à Pascal! *Et qui habet aures audiendi audiat.*

---

(5) *Vous êtes avec les gens qui regardaient comme un* ATTENTAT *d'écrire* CHRÉTIENS *au lieu de* CHRESTIENS.

Pour être logique, l'honnête abbé Régnier aurait dû repousser *chrestiens*, comme un attentat et un sacrilége déjà assez affreux, car l'étymologie exigerait *christiens*, venant de *Christ*.

Les épouvantements de cet abbé sont bien propres à nous montrer combien ont de rigueur dans l'esprit les *conservateurs* des manitous sacrés, tant en littérature qu'en philosophie, et en toute autre matière.

Quant à moi, si je me scandalisais de l'orthographe qui écrit *chrétiens* au lieu de *chrestiens*, je voudrais être logique jusqu'au bout. Non seulement j'écrirais *christiens*, mais j'écrirais *christians*, venant de *christianus*.

Je ferais plus.

Si j'étais un partisan des sciences, des idées, des orthographes *blanchies par le temps*, suivant le mot antique, je rétablirais le nom du chef de la religion chrétienne dans sa vraie physionomie. Je ne dirais point *Jésus-Christ*, ce qui est une manière de parler dont le « fils de Dieu » lui-même n'avait pas l'idée; si bien que, s'il revenait en son humanité sur notre terre, et qu'il entendît nommer Jésus-Christ, il ne saurait ni de qui, ni de quoi on veut parler.

Un bon chrétien, qui voudrait réellement ne commettre aucun *attentat*, devrait dire *Ieschu-Meschiah* ou, pour se faire entendre de Jésus lui-même, simplement *Ieschu*.

C'est là son nom. Etant en vie, il n'en a jamais porté d'autre. *Christus*, venant du grec Κριστός et signifiant messie, est déjà un attentat si horrible, je le répète, que la divine personne ainsi désignée ne pourrait qu'être ébahie de se voir qualifiée de la sorte dans la langue du lâche Ponce-Pilate.

Je parle ainsi en me plaçant au point de vue dévot, ce qui est un noble point de vue assurément. Cependant, comme je ne fais pas précisément profession de m'y tenir, je suis d'avis que, lorsqu'on prend de l'*attentat*, on n'en saurait trop prendre. Puisque le pieux abbé Régnier nous damne pour avoir retranché une *s*, méritons mieux encore notre damnation en retranchant deux *s* et en enlevant l'*h* muet ; écrivons : *Jesu-Crit*, *crétiens*, et même, s'il est bien démontré qu'il n'y a aucun moyen d'éviter la fourche de Belzébuth, donnons-nous encore plus de licence, et orthographions : *Jézu-Cri*, *critiens*, *critians*, *crétians*, *crétiins*; en un mot, simplifions, autant que possible, en ayant bien soin de mettre l'expression en rapport avec la nature de la chose exprimée.

---

(6) *Desfontains et Fréron, ces deux insectes qui furent chargés, en leur temps, de ronger toutes les vérités naissantes.*

Desfontaines, qui fit un dictionnaire des innovations

apportées dans les mots et la syntaxe de la langue française, pendant la première moitié du XVIIIe siècle, se montre particulièrement hostile à l'idée de la réforme orthographique.

---

(7) *Nous laissant à nous, hommes du* XIXe *siècle, une grande idée à poursuivre et une grande œuvre à compléter.*

Puisqu'il est entendu que l'auteur est un *prêcheur*, qui sermonne à temps et à contre-temps, il va saisir l'occasion que lui offre cette phrase, pour réclamer à grands cris contre la honteuse indifférence des gens de presse, des gens de lettres, qui laissent en ce moment les galvaniseurs du moyen-âge démolir pièce à pièce l'édifice élevé par le bon sens du dernier siècle.

On n'imaginerait pas tant de patience d'un côté et tant d'impudence de l'autre.

Il se publie en ce moment des livres odieux dont le but est de réhabiliter toutes les abominations dont la raison triomphante avait fait justice. Il va être de bon ton tout à l'heure de défendre l'inquisition, d'expliquer favorablement pour l'Église les supplices des sorciers, etc., etc. A la tête d'un ouvrage exécrable par ses tendances, intitulé : *Des esprits et de leurs manifestations fluidiques*, dans lequel toutes les horreurs inquisitoriales trouvent un avocat et un apologiste, nous lisons une lettre de M. Ventura, et dans cette lettre, le passage suivant :

« Il sort déjà de toutes ces choses (les tables, les diablotins des guéridons ! ! !) de merveilleuses leçons. Il en sort, en effet, la justification de l'Évangile et de la Foi, la condamnation d'un *rationalisme terrassé par ces faits,* et, par conséquent, la glorification prochaine de *tout le passé* de la véritable Église, et même de ce moyen-âge *si calomnié, si gratuitement doté de tant de ténèbres.* Les événements politiques de ces derniers temps s'étaient chargés de lui donner raison, à ce moyen-âge, *sous le rapport du bon sens en matière gouvernementale;* et voilà des faits d'une nature tout à fait étrange qui viennent *le venger des accusations de crédulité superstitieuse.....* »

Voilà ce qu'ils pensent, et disent, et veulent, et préparent. Voilà ce que pensent, disent, veulent et préparent les plus honnêtes d'entre eux, ceux qui ont été plus ou moins mis à l'index comme libéraux !

Hier encore, n'y en a-t-il pas un qui disait, avec toute l'autorité que lui donne une situation éminente, que les chemins de fer avaient été inventés en punition de nos péchés !

Et la civilisation se laisse faire ! Et le siècle se laisse faire ! Et l'esprit humain se laisse faire ! Et le virus du moyen-âge va de la sorte, s'inoculant, au grand soleil, dans toutes les parties du corps social ! Et les braves, les jeunes, les vigoureux, ne se dressent pas pour combattre ce hideux fantôme du passé ! Non ! il n'est pas possible que cette indifférence tienne plus longtemps les âmes endormies !

Jeunes hommes de France ! il y a cent années, juste dans la période du XVIIIe siècle correspondante à celle du XIXe où nous sommes maintenant, vers 1750-55, d'un bout à l'autre de l'Europe, la Raison relevait le gant jeté au monde par la Déraison. Voltaire était dans sa gloire. Diderot et d'Alembert lançaient les premiers cahiers de l'*Encyclopédie*. Montesquieu publiait l'*Esprit des Lois*. Rousseau s'annonçait par le mâle *Discours sur l'influence des sciences et des arts*. Condillac imprimait ses principales œuvres. Buffon transformait, au point de vue de la philosophie, les sciences naturelles. Hume, le puissant négateur, élevait la critique à des hauteurs inconnues. Kant se révélait au monde, en déclarant que la vieille métaphysique « n'était arrivée qu'au seuil de la science. » Que vous dirai-je enfin ? L'Ame de notre France, particulièrement, était dans un si sublime état de noble enthousiasme et dans un tel entraînement de justice, d'humanité et de bon sens, qu'il sembla que les embrassements du lit nuptial étaient plus saints dans leur fécondité : c'est à cette heure fastique que naquirent la plupart des Titans de 89 !

Nos pères en étaient là il y a cent ans !

Et nous, en 1854, nous laisserions se conclure le pacte de famine intellectuel qui se trame à côté de nous !

Non ! nous ne serons pas à ce point lâches et déserteurs de la vieille cause. J'en jure par tout ce qu'il peut y avoir de sacré en ce monde, le gant qu'ils ont jeté à la Raison, la Raison le relèvera !

---

(8) *Et penitùs toto divisos orbe Britannos.*

Tout ce que nous disons ici de l'orthographe française s'applique *à fortiori* à l'orthographe anglaise, qui est l'idéal même de la bizarrerie et du caprice, dans laquelle *o* se prononce de quatre ou cinq manières, *u* de deux ou trois façons, *e* suivant trois ou quatre systèmes, etc. Tous ceux qui ont quelque teinture de la langue de nos excellents voisins et alliés, savent qu'elle atteint, sous ces divers rapports, les proportions les plus gigantesques de l'anomalie.

Ce n'est pas nous qui le disons le premier. Le mouvement phonographique a eu beaucoup de représentants au delà du détroit. Nous nous plaisons à citer ici un nom illustre, dont l'autorité est bien propre à faire rengaîner aux plaisants leurs vieilles facéties contre les idées de réforme orthographique. Ce nom est celui d'un homme qui, par les seules ressources de son talent, est arrivé à être adopté comme orateur par l'intelligente aristocratie anglaise : c'est le nom de M. Disraëli.

Vers 1840, M. Disraëli publia une brochure fort spirituelle et même éloquente, intitulée : *Aménités littéraires, Amenities of litterature.* Dans cette brochure il étalait aux yeux du public toutes les monstruosités de l'orthographe de ses compatriotes. Sa critique désintéressée, et sans système préconçu, n'a pas peu contribué à préparer les voies aux propositions novatrices de MM. Pitman et Ellis, les deux organes les plus connus et les plus estimables de la phonotypie anglaise.

Ces questions sont d'autant plus importantes pour les Anglais, que nul peuple, plus que celui-ci, dans ses relations commerciales, n'a ressenti les inconvénients des Alphabets incomplets et vicieux.

Mais où l'on comprend la nécessité de la réforme, peut-être mieux encore qu'en Angleterre, c'est aux États-Unis.

Dans la grande République, le mouvement phonotypique est très considérable; de plus, le régime de la liberté absolue a permis, là-bas, une vaste application. Dans le seul État de Massachussetts, dont la population n'est guère que de huit cent mille âmes, il y a déjà cent treize écoles où l'on enseigne à lire l'anglais suivant le système phonétique.

Pour quiconque sait quelle est la ténacité de la race anglo-saxonne, son imperturbable audace en présence des questions d'utilité, il n'est pas douteux qu'en Amérique comme dans la Grande-Bretagne, on ne doive arriver, dans un temps plus ou moins prochain, à la phonotypie.

Oh ! qu'ils ont de puissants leviers en ces pays pour activer la marche du monde ! Et des leviers qui nous manquent, à nous, dans notre Europe livrée à l'obscurantisme universel ! dans notre Europe qui serait tout entière faite sur le modèle de la triste Espagne, si l'ennemi n'avait été contenu !

Là-bas, ils ont le sentiment du devoir, qu'a obscurci chez nous l'anarchie morale et intellectuelle, qu'a tué en partie cette éducation vicieuse, où certains enseignements, prétendus utiles, sont si manifestement stupides, que l'en-

fant de seize ans, quand il lui a poussé au menton un brin de barbe, a honte de les avouer !

Là-bas, ils ont, par la liberté individuelle, la possession d'eux-mêmes, toute la virilité de leur être, toute leur puissance d'expansion et d'action. Suivant une très juste expression du grand philosophe Fichte, « l'humanité s'y connaît », et sur le théâtre qui lui est donné à parcourir, elle sait ce qu'elle *peut*, parce qu'elle sait ce qu'elle *veut*. Nulle entrave. Le jour partout. L'égalité et le bon sens partout. Un tempérament de nation véritablement splendide. La race humaine dans sa virilité. Voilà ce que c'est qu'un peuple libre !

Nous autres, que sommes-nous ? Des gens *apeurés* par l'Inquisition, des écoliers mutins, émeutiers et révolutionnaires, qui sommes mis de temps en temps en « punition générale », des congréganistes corrompus de Saint-Acheul, qui reçoivent le fouet par-ci par-là !

Là-bas encore, il y a une forte idée, qui gagne chaque jour du terrain, et qui aura un résultat immense : c'est que, par l'éducation, on peut tout, c'est que, par l'enfant, on peut tout réédifier, tout restaurer, tout transformer. Ils le sentent admirablement, je le vois par leurs journaux, par leurs discours : l'humanité est un instrument auquel on peut faire jouer tous les airs qu'on voudra, pourvu que l'on prépare et arrange cet instrument dans la coulisse, qui est l'école. Ils ne doutent pas de la phonotypie, par exemple, parce qu'ils ne vont pas s'imaginer tout de suite, comme nous faisons, nous autres, en notre qualité d'élèves des inquisiteurs, des centrali-

sateurs, des dominateurs, des absolus, des infaillibles, des dictateurs plus ou moins sacrés, que la phonotypie sera imposée aux hommes faits par un décret gouvernemental ; ils croient à la réforme orthographique, parce qu'il leur vient l'idée de faire le prospectus d'une école phonographique, de l'envoyer aux familles, puis, quand des écoliers libres leur sont venus, de leur apprendre à lire d'après le système nouveau. C'est ainsi que les idées et les réformes s'établissent dans la grande République d'outre-mer.

O Europe ! Europe de la *centralisation* exagérée, c'est-à-dire de l'inquisition universelle ! Europe formée par la religion inquiète et vexante des Pascal et par la morale pourrie des Escobar! Europe, collége de bambins en suspens entre les velléités de la révolte et les hésitations de la couardise, terre d'avortons !

---

(9) *Nos Titans intellectuels du* XVIIIe *siècle.*

Titans est le mot. On se sent pris d'étonnement autant que d'admiration, en voyant à l'œuvre tous ces hardis démolisseurs. Ils sont inappréciés encore.

J'espère que la France, désabusée, saura un jour quels hommes ce furent que ces philosophes, ces encyclopédistes tant calomniés et tant salis par les de Maistre, les Barruel, et autres aboyeurs de sacristie. Elle saura quelles natures loyales et bienfaisantes c'étaient qu'Helvétius et d'Holbach. Elle saura quel noble cœur c'était que d'Alem-

bert-le-Bâtard; quel homme sympathique et simple en sa vie que le grand Diderot, cette tête colossale; quel érudit puissant et modeste que Fréret; quel jeune homme vaillant que Boulanger; quel honorable pauvre que le grammairien Dumarsais. Voltaire sera rejugé. On comprendra ce rire, ce rire qui pleure, et ces vieilles lèvres crispées au spectacle des abominations commises par l'intolérance!

Oui, toute cette phalange, toute cette pléiade, sera remise en honneur; et la France, mieux instruite de son passé, n'écoutera plus les imposteurs qui, depuis cinquante ans, par une tromperie sans exemple, lui font blasphémer les noms de ceux qui l'ont délivrée!

---

(10) *Nous parlons de Volney.*

Je suis heureux d'avoir à invoquer le nom de Volney à trayers ces notes philosophiques. Volney, sénateur et comte de l'empire, conserva toujours la plus grande hardiesse de sentiment et d'idées au sujet des choses religieuses. L'autorité impériale d'alors ne lui suscita aucun obstacle, pas plus qu'à Cabanis, à Biran, à Lamark, etc.

---

(11) *Où l'on riait et où l'on se fâchait surtout, c'était dans les journaux légitimistes.*

Parmi les quatre-vingts ou cent lettres d'adhésion et

de sympathie que j'ai reçues à la suite de la publication de mes feuilletons dans la *Presse*, il en est une qui expose parfaitement, et avec beaucoup d'esprit, le *côté politique* de la réforme, et aussi le *sens politique* des oppositions dont elle fut l'objet sous la Restauration. Je vais insérer ici cette lettre :

« Paris, le 25 décembre 1853.

« Monsieur,

« Historien des Révolutionnaires de l'A-B-C, il vous sera certainement donné, dans votre carrière littéraire, d'écrire encore sur la Réforme orthographique.

« Pour ce cas d'avenir, les indications suivantes ne vous seront peut-être pas toutes inutiles.

I

« Sous la Restauration, les émigrés, alors maîtres du pouvoir, voulaient rétablir l'ancien régime. L'ignorance des masses populaires leur était favorable ; ils s'efforçaient d'empêcher ces masses d'apprendre à lire, et l'immense majorité ne le savait véritablement pas. Pour préserver de toute *pestilence* les rares prolétaires qui auraient pu lire Voltaire, Rousseau, les grands philosophes du XVIIIe siècle, ils faisaient brûler en place publique les livres de ces immortels bienfaiteurs dee hommes.

II

« Par contre, l'opinion libérale, maîtresse du sentiment le plus universel, se prononçait pour tout ce qui facilitait l'apprentissage de la lecture. De là le chaleureux appui donné par les notabilités libérales à toute méthode qui paraissait abréger cet apprentissage, et particulièrement à l'enseignement mutuel, que l'on croyait capable de cette vertu à un certain degré.

« A la faveur de semblables dispositions, protégé par cette attitude énergiquement prise par tout ce qu'il y avait de plus viril en France, M. Marle proposa hautement, de concert avec

quelques amis, par son projet de réforme, de supprimer d'un seul coup toutes les difficultés de la lecture, et de trancher ainsi le nœud gordien, beaucoup mieux que par tous les modes d'enseignement inventés ou à inventer.

III

« Quoique jeune, M. Marle était connu, posé, et son idée fit une sensation extraordinaire. Elle eut naturellement contre elle tous les émigrés, tous leurs journaux, tous les nobles, tous les prêtres, tous les sacristains, tous les mauvais cœurs, tous les piètres esprits.

« Mais elle eut pour elle :

« Beaucoup d'électeurs libéraux, rois de l'époque ;

« Beaucoup de députés libéraux, autres rois, supérieurs aux précédents, bien que leurs simples délégués ou commis. Parmi eux on comptait Benjamin Constant, Labbey de Pompières, Bavoux, Bignon, Eusèbe Salverte, Destutt de Tracy, Jacques Laffitte, etc.

« Louis-Philippe lui-même, alors duc d'Orléans, et membre de l'opposition, encouragea M. Marle dans sa tentative.

« A l'Académie française, l'idée gagna les académiciens que M. Marle a cités dans l'*Appel aux Français* : Andrieux, Jouy, Laromiguière. Elle en gagna d'autres : Casimir Delavigne, Daunou, Destutt de Tracy, déjà indiqué plus haut, je m'en aperçois, comme député, etc., etc. — Châteaubriand, Lamartine, conviés à quelques réunions, ne comprirent rien à la question.

« Fourier, consulté, dit que l'orthographe réformée serait pratiquée dans le premier phalanstère.

« Cabet en dit autant pour sa future Icarie, et y consacra une page dans un de ses écrits.

« Jacotot, qui faisait tant de bruit avec son enseignement émancipateur, publia que M. Marle avait raison contre les routiniers.

« La jeunesse des Écoles, si ardente sous la Restauration, et qui comptait comme force intellectuelle et matérielle dans le parti libéral, était pour nous.

« Tous les journaux de ce parti combattaient avec nous.

« De brillants apôtres de l'idée, notamment Armand Marrast, firent des excursions dans les départements pour prêcher la Réforme dans des réunions provoquées par les feuilles départementales.

« Des sociétés de propagation se formèrent dans plusieurs villes, notamment à Lyon.

« Quarante à cinquante brochures, les unes *pour*, les autres *contre*, furent publiées.

« L'*Appel aux Français* se vendit à cent mille exemplaires.

« M. Marle reçut trente-trois mille lettres d'adhésion formelle.

« La proposition du jeune novateur avait fait événement. Partout, pendant une année, en France et à l'étranger, surtout en Italie et en Espagne, on en parla, discuta, disputa. (Laissez passer cette enfilade de verbes en a.)

« Si le ministère libéral de M. de Martignac, qui nous laissait faire, eût duré, je ne sais pas où nous nous serions arrêtés. Mais Polignac vint avec ses violences ; il mit le feu à la Charte, grande idole du temps ; tout le monde courut au feu ; la Révolution de Juillet s'accomplit ; personne ne pouvait plus penser à une révolution orthographique.

« J'étais un fervent disciple en ce temps-là, et jeune ; j'ai vieilli depuis lors.

« Mais si, de mon vivant, une autre époque opportune se présente, je jure de retourner au combat. C'est vous dire que votre serviteur est incorrigible, et qu'il mourra dans l'impénitence finale.

« A vous bien sympathiquement.

« P. Chauveau. »

---

(12) « *Je reviendrais volontiers à l'orthographe la plus étymologique possible ; ainsi j'écrirais volontiers* PRIMTEMPS *au lieu de* PRINTEMPS. »

Quoique je n'en aie pas obtenu, ni même demandé

mules et d'autres noms, l'*Art pour l'Art* et Cie, vous ne pouvez pas vous empêcher d'avoir un but philosophique et moral quelconque? Vous ne pouvez au moins vous empêcher d'avoir une *tendance* sous ce rapport? Eh! bien! je vous le demande, où allez-vous? avec qui êtes-vous? que voulez-vous?

Voilà ce que je leur ai demandé, et jamais je n'ai pu obtenir d'eux une seule réponse catégorique. Il m'a donc fallu scruter moi-même leurs nuages, par moi-même chercher, m'ingénier, supposer, trouver. Or voici maintenant ce que je hasarde, mais ce que je hasarde en tremblant, je l'avoue; car, premièrement, la brillante phalange des réalistes a bec et ongles, et puis, en second lieu, elle est personne si juvénile en son intolérance, qu'elle va me condamner sans m'avoir lu, ou cracher sur ma théorie sans en avoir compris le premier mot. Oh! ils sont crânes, ces jeunes gens! (*)

(*) Ceci, bien entendu, s'applique à ce que j'appellerai la fantaisie et le réalisme de contrebande. Il est bien évident que je ne veux pas désigner ici les hommes éminents qui semblent avoir provoqué, par la nature de leurs travaux littéraires, un mouvement que je ne critique pas, du reste, d'une manière absolue, bien s'en faut. Je serais désolé spécialement que l'on voulût voir une attaque malveillante contre M. Théophile Gautier dans une étude que je fais à propos de son nom. Je reprocherai ici publiquement à M. Théophile Gautier, ce que je lui ai reproché souvent au fond de moi-même, et ce que j'ai pris la liberté de lui indiquer de vive voix, dans les entretiens que j'ai eu le plaisir d'avoir avec lui, c'est de ne pas mettre son admirable talent au service d'une idée quelconque, d'une croyance quelconque, d'une philosophie quelconque; c'est de contribuer, sans le vouloir, par l'influence de sa manière

Je suppose que la nouvelle école littéraire a, au fond, l'intention de développer, de compléter le premier mouvement romantique. Le moins qu'elle puisse faire, l'ingrate, l'oublieuse! c'est de regarder l'auteur des *Orientales*, et de *Marion Delorme*, et d'*Angelo*, et de *Marie Tudor*, et de *Ruy-Blas*, comme un aïeul, c'est d'accepter ce grand homme, — qui a plus de juvénilité que pas un d'eux, — comme un grand-père. Hein! qu'en dites-vous?

Eh bien! je demande en quoi le premier mouvement romantique est transformé, développé, complété, par le fantaisisme?

Certes, je ne viens pas prétendre que le protestantisme littéraire, inauguré dans la théorie vers 1826 ou 27, n'eut pas besoin d'être développé, qu'il dut enchaîner la littérature dans une nouvelle poétique d'autorité, que le dernier mot de l'art fut dit dans la Préface de *Cromwell*. Non seulement je ne prétends pas cela; je prétends même tout le contraire, et, dans un instant, je m'expliquerai à cet égard. Mais, enfin, je persiste dans ma question, j'interpelle le fantaisisme et le réalisme, pour savoir comment et en quoi ils opèrent ce développement théorique et

littéraire, à généraliser ce fait déplorable d'une littérature qui n'a aucune foi. Mais, à part ces réserves, je tiens M. Théophile Gautier pour un grand esprit, et, entre autres choses cordiales que je pense de lui, et que je puis dire très à propos dans un livre de grammaire, je suis d'avis qu'il n'y a point d'homme en France qui sache notre langue aussi profondément que l'aimable feuilletoniste de la *Presse*, en sorte que ce poète charmant est en même temps, à mes yeux, le premier *grammairien* de son époque.

pratique dont le besoin se faisait généralement sentir.

Peut-on demander plus de liberté dans l'art qu'Hugo n'en a demandé ?

A-t-il restreint son domaine ?

A-t-il voulu contenir les caprices divers de sa forme ?

A-t-il opposé une barrière quelconque à une manière quelconque de sentir et d'envisager l'idéal ?

A-t-il dit que l'écrivain ne devait mettre qu'une telle quantité de lui-même, de son humour, de sa fantaisie, de son rêve, de sa passion, dans l'œuvre qu'il produit aux yeux du public ?

A-t-il laissé la corde trop longue à la critique, et est-ce à lui que doivent s'en prendre les petits jeunes gens qui émettent des idées bien niaises, dans une prose follement prétentieuse, ou dans des vers mal bâtis, si les aristarques du feuilleton prennent la liberté de ne pas les trouver de tous points délicieux ?

N'a-t-il pas été, au contraire, une expression véritablement superbe de l'indépendance, de l'émancipation absolue ? Théorisant et pratiquant tout ensemble, n'a-t-il pas été le type idéal de cette liberté, de cette fantaisie dont vous parlez, en ce qu'elle a de grand, de large, d'élevé ? Quelle est la fugue capricieuse que n'a pas faite son âme dans le domaine de la littérature ? Sur quelle corde de la lyre n'a-t-il pas su chanter ? Quel voile a-t-il laissé sur l'horizon de la poésie ?

Ainsi donc, ce n'est point par un accroissement de l'esprit de liberté que se distingue la seconde période du mouvement romantique. Cherchons ailleurs. Nous ne

trouvons rien de nouveau au point de vue de la forme, plaçons-nous au point de vue du fond. Il n'y a rien d'extraordinaire à l'extérieur du vase, goûtons la liqueur.

Au point de vue des idées, il y avait certainement à progresser sur la grande charte du romantisme, sur la Préface de *Cromwell*. L'œuvre de Victor Hugo (*), qui a eu pratiquement une influence incroyable, et dont nous, contemporains, nous ne pouvons même pas nous figurer toute la portée, sur la marche de la langue française, comme sur la tournure générale de l'esprit littéraire, cette œuvre, dis-je, était basée sur une théorie plus passionnée que logique. Comme tous les protestantismes (ces puissants leviers!) elle était systématique, exclusive, dans ses aperçus critiques, inconsciente de sa philosophie intérieure, ignorante de son résultat ultérieur et définitif.

Plus je lis cette belle Préface de *Cromwell*, une des grandes choses, un des grands *faits* de ce siècle, plus je suis frappé de cette comparaison que je viens d'indiquer entre le protestantisme littéraire et le protestantisme religieux : là, comme ici, absence de principe général, intuition

(*) Je parle ici, qu'on veuille bien s'en souvenir, des premières *tendances* du poète, et j'en parle avec d'autant plus de liberté et de sévérité, que j'admire davantage les récentes évolutions de son génie. Au moment où ce grand homme idéalise à mes yeux la poésie philosophique, progressive, humanitaire, ce serait pour moi une obligation, si ce n'était un plaisir, de proclamer bien haut que celui que je critique, non sans un certain sentiment d'antipathie intellectuelle, dans ses opinions juvéniles de 1826 et 1827, je dois le vénérer sans réserve aux jours de sa glorieuse maturité.

vague de l'avenir, caractère essentiellement critique; mais nulle conscience de la future organisation.

Le romantisme avait, d'abord, le tort essentiel de se laisser regarder comme une hérésie, une nouveauté, une secte, quand il lui était si facile de montrer ses précurseurs, et ensuite de faire voir que sa levée de boucliers était essentiellement locale, essentiellement restreinte à la France.

Car, on n'y songe pas assez : il n'y avait guère que la France qui eût besoin de la révolte, de la révolution romantique. L'action de la renaissance, bienfaisante pour tous, n'avait été réellement exagérée que chez nous, par la pédagogie tracassière des Boileau et autres eunuques de même trempe. L'Angleterre, l'Allemagne, n'avaient pas eu la tyrannie de la *centralisation*, de l'*unification* littéraire. Schiller avait été national et libre. Gœthe avait été national et libre. Byron avait été moderne et libre. Le genre Étienne n'était possible que dans un pays tellement gangrené d'absolutisme, que les feuilletonistes se croient des empereurs, et que les académiciens dénoncent des mots nouveaux et des drames inaccoutumés, absolument comme les agents de la police dénoncent les conspirations et les attentats.

C'est tout français, cela! Gœthe est mort en 1832 sans savoir de quoi il se pouvait agir dans une telle dispute : c'est qu'en effet, un *Code littéraire* est nécessairement une absurdité partout, excepté en France.

Boileau, ce crâne étroit, formula, on le sait, cette législation insensée. Mais il ne faut pas croire que la France

s'y soumit pendant le XVIIIe siècle. Parce qu'il avait semblé à M. Racine qu'il ne pouvait *célébrer* que des Grecs, des Romains ou des Juifs, cette trilogie de manitous historiques (avec une petite dose de Turcs, parce que les Turcs demeuraient fort loin), le XVIIIe siècle ne se crut pas du tout obligé de l'imiter. Racine et Boileau sont une halte, une rupture; ils l'ont faite, en quelque sorte, à eux deux tout seuls; aussitôt après eux, la chaîne se renoue à l'anneau que tient à la main le grand Corneille. Je ne sais si quelqu'un a été frappé, comme je le suis, de la préparation du romantisme au siècle de Voltaire; mais il me semble que ce fait mérite attention.

C'est une chose remarquable que le mot émancipateur de la littérature et de l'art ait été dit dans un livre aussi inférieur que le *Parallèle des anciens et des modernes*. L'indépendance, l'élection de la société moderne, aussi bien que de la société antique, devant les infinies ressources du génie artistique : voilà quel était le sens de ce livre. Et ce sens, l'ouvrage le présentait, ce mot émancipateur, il le disait, d'une manière bien entortillée, bien inconsciente. Mais c'est ainsi que se font les programmes des révolutions humaines. Une phrase jetée dans le monde des esprits, et le feu prend ! Qui eût dit à Luther qu'en réclamant la *liberté d'examiner* les décisions de l'Église, il créait le rationalisme? Et, souvent, toute une suite de faits préparent l'éclosion de ces programmes régénérateurs. Le grand moine breton Pelage, bien des siècles avant Luther, avait fait sans le savoir ce que, plus tard, Luther devait demander : il avait examiné.

De même aussi, bien avant que la théorie de la liberté artistique fût formulée, cette liberté avait porté jusqu'à des hauteurs inconnues les têtes gigantesques de Molière, de Corneille et de Shakespeare. Les théories logiques et rationnelles, faites dans la maturité des temps, ne sont souvent que la résultante d'une série d'actes spontanés et de vagues projets, dont on retrouve la trace dans les générations qui ne sont plus.

Les précurseurs du romantisme sont nombreux au dernier siècle. Les sujets nationaux sont exploités dans l'art dramatique. L'immense succès du *Siége de Calais*, de Belloy, semble être un prélude à ce grand phénomène littéraire du drame historique national dont M. Alexandre Dumas s'est fait, en ce siècle-ci, l'expression puissante. Voltaire lui-même était, d'instinct, avec les novateurs. *Mérope*, par la forme comme par le fond, c'est évidemment la tragédie humanisée. Dans *Adélaïde Duguesclin* et ailleurs, le théâtre français moderne se prépare visiblement.

Il y a une chose que l'on oublie trop, c'est que Diderot peut être considéré en quelque façon comme le père du drame nouveau, du drame de foyer et de famille, du drame réel. Le *Fils naturel* (1757) et le *Père de Famille* (1758) font du grand encyclopédiste le fondateur primitif du théâtre de la réalité, comme ses *Salons* en font le fondateur de la critique et du feuilletonisme.

Que dirai-je de Beaumarchais? Manifestement, Figaro est l'humanité retrouvée sur le théâtre. Avec lui, le Don

Juan de Molière, qui n'était qu'une intuition, se dessine nettement : le drame rit et pleure tout ensemble; de là, il n'y a qu'un pas à la rénovation définitive opérée par Hugo, Dumas, et toute la série de leurs imitateurs.

Ainsi la révolte romantique, si les fortes passions pouvaient et devaient raisonner, aurait dû commencer par restreindre le champ de sa critique. Elle ne le fit pas suffisamment.

Un second reproche que je lui adresse, et il tient intimement à celui qui précède, c'est qu'au lieu de dire : Otez-vous de mon soleil, Racine et Boileau, pédagogues étroits, que je renoue la chaîne de la tradition universelle; laissez-moi libre, que je me remette en rapport avec l'humanité, dans toutes ses manifestations indépendantes et spontanées; au lieu de dire ces choses, la révolution romantique sembla vouloir restreindre son plan d'avenir, comme elle avait élargi à l'excès sa critique du passé, car elle disait : Rendez-moi, oh! rendez-moi le moyen-âge, mon bon moyen-âge, mon divin moyen-âge!

Mon Dieu, oui! et je le constate, sans crainte pour une gloire dont le nom rayonne aujourd'hui à toutes les sommités de la pensée indépendante, cette campagne romantique fut ainsi, sans qu'on le sût, sans qu'on y songeât, l'une des plus regrettables manifestations de la réaction contemporaine contre le XVIIIe siècle et la révolution, en faveur de l'obscurantisme.

Les intronisateurs de la liberté absolue dans les formes de l'art s'étayaient (inconséquence!) sur les tyrans des

idées. Pendant un jour, M. de Montalembert dédia ses livres à M. Victor Hugo (*).

Il y a là-dessous un fait très considérable : ce n'est pas le romantisme, c'est le siècle qui était, qui est encore dévoyé.

Châteaubriand a vulgarisé un lieu commun détestable, dans lequel donna à plein collier toute la seconde génération de ce siècle : c'est qu'il y a deux mondes dans l'histoire, le monde de Dieu et le monde de l'homme, le monde au delà de la croix et le monde en deçà de la croix.

Toute cette théorie est fausse, insoutenable. Elle ne repose que sur des illusions d'optique. C'est une pieuse duperie.

Choisissons une preuve dans l'ordre moral. Quels sont les empereurs romains les plus exécrables ? Vous me direz, après les pédagogues, que ce sont : Tibère, Néron, Commode ? Vous vous trompez : ce sont les empereurs du Labarum.

On trouve des empereurs païens qui ont tué leur femme, comme Néron. Il n'y a que Constantin qui ait tué son fils.

Je vois bien que Néron avait une affreuse inclination vers le crime ; je vois qu'il réalisait, dans les appartements secrets de ses résidences impériales, tous les rêves

(*) Lettres sur l'architecture gothique dont le titre m'échappe, par M. le comte de Montalembert, alors très jeune, à l'auteur de *Notre-Dame de Paris*.

les plus effrénés de la débauche en délire ; mais franchement, lequel voulez-vous que je haïsse le plus, de Néron ou de ce Valentinien, un fils du Labarum celui-là, dont Ammien Marcelin trace le portrait à peu près en ces termes : « Valentinien avait toujours ces mots à la bouche : « Qu'on lui tranche la tête ! qu'on le brûle vif ! qu'il « expire sous le bâton ! Il trouvait une jouissance hor- « rible dans les agonies de la torture. Son favori le plus « cher était Maximien, qui, à Rome, avait répandu le « sang des plus illustres citoyens. Il avait aussi dans son « affection deux ours, l'un nommé par lui l'*Innocence,* « et l'autre *Mica aurea. Il avait fait placer leurs cages* « *dans sa chambre à coucher, et il se complaisait à les* « *voir, de son lit, déchirer et dévorer les membres des* « *gens qui leur étaient livrés.* »

Comme le Labarum avait changé le pouvoir ! Comme il y a de différence entre les hommes d'Ammien Marcelin et les hommes de Tacite !

Parlerai-je de Théodose ? Tibère, Caligula, Domitien, Commode, Caracalla, tous tant que vous êtes, passez devant ce monstre : vous n'avez pas ordonné l'épouvantable massacre de Thessalonique !

Ce que je dis du pouvoir au IVe siècle de l'ère chrétienne, je pourrais le dire de tout le reste. Je pourrais détruire d'un trait de plume toutes ces prétendues *lignes de démarcation* que l'imagination trompée a voulu voir au début de leur œuvre. Je montrerais les combats de gladiateurs cessant non pas, comme ils le disent, par suite de leur influence, mais par suite de l'influence de la philosophie

prise d'ensemble, mais aussi et surtout par le fait même du triomphe des Barbares qui avaient alimenté jusque-là les boucheries du Cirque. Je montrerais la question de l'esclavage traitée avant eux, et beaucoup mieux que par eux, par les philosophes cyniques et par Sénèque. Je montrerais leurs doctrines dépassées au point de vue des idées d'abstinence et de mortification par l'école de Plotin. Je montrerais que leurs vertus prétendues *réservées* ont appartenu à une foule d'autres sectes. Je ferais voir, en un mot, que ce qu'ils disent avoir été créé par eux, la société l'a produit spontanément, et que leur action, si bienfaisante qu'elle ait pu être sous certains rapports, participe essentiellement de ce caractère vague, indéterminé, mélangé de bien et de mal, que nous retrouvons dans toutes les grandes évolutions de la race humaine.

Et ainsi, je ferais l'unité dans la trame du progrès universel. Je remettrais l'humanité en possession d'elle-même ; je la ferais rougir des plaies qui sont à elle, comme je la ferais tressaillir en lui signalant ce filon de justice et de beauté morale, qui est à elle aussi, et qui court à travers ses vices et ses hontes, et qui la purifie, et qui la restaure, et qui la glorifie, depuis les sages de la Chine et de l'Inde, jusqu'aux philosophes du XVIIIe siècle, en passant par le glorieux sénat des penseurs gréco-latins, par le cénacle des saint Cyprien et des saint Chrysostome, et par le concile des Pélage, des Abailard, des Roger Bacon, des Wicleff, des Jean Huss, des Luther, de tous les théologiens émancipés du moyen-âge !

Oh ! qui me donnera d'accomplir cette refonte de l'histoire, de l'histoire qui a presque toujours été écrite par des aristocraties passionnées, et par des bonzes et des talapoins intéressés à la faire mentir ! Le jour où j'ouvrirais cette porte, mes contemporains seraient éblouis d'un jour inconnu, et la société, sachant d'où elle vient, ne tâtonnerait plus pour savoir où elle va !

Ainsi donc, pour être dans le vrai, philosophes, poètes, économistes, gardez-vous bien de faire poser devant vous je ne sais quel idéal factice, je ne sais quel type particulier et local ; que votre point de départ, que votre but, que votre tout, soit l'Humanité, l'Humanité entière, l'Humanité qui comptait par l'ère de Nabonassar et des Olympiades, comme cette Humanité qui a eu un si petit espace sur le globe et si peu de siècles dans le temps, et qui compte par l'ère du moine Denys-le-Petit !

Faute de ces données essentielles, toutes les philosophies, comme toutes les esthétiques de ce siècle, ont manqué de base. Avec les points de vue les plus neufs, avec les conceptions les plus hardies, avec les instincts les plus élevés, leurs auteurs ne sont arrivés qu'à des systèmes incomplets et à des à peu près de doctrine.

Me plaçant à la hauteur que je viens de découvrir, je n'ai plus aucune peine à concilier, ô poètes ! toutes vos contradictions ; je n'ai plus de peine à formuler le vague de vos intuitions, à donner un corps à l'inconsistance de vos aperçus et de vos rêves.

D'abord, tous les produits spontanés du génie prennent droit de cité devant l'idéal, où ils aspirent, devant la vo-

lupté intellectuelle, qu'ils doivent éveiller, devant le cœur, qu'ils ont pour objet de solliciter et d'émouvoir. Il n'y a ni Grecs, ni Barbares, ni Europe, ni Asie, ni antiquité, ni moyen-âge, ni âge shakespéarien, ni humanité primitive de l'ode, ni humanité païenne de l'épopée, ni humanité chrétienne du drame. Ce qu'il y a uniquement, c'est l'efflorescence diverse, c'est l'épanouissement varié,— successif ou simultané, peu importe! — de l'intelligence universelle, intelligence qui, de tout temps et en toutes régions, a ses belles notes, ses forts élans, ses manifestations ardentes. Il y a du beau ici, comme il y en a là, du sublime à droite, comme il y en a à gauche. Le concert a partout le même motif, sauf les développements spéciaux, parce que le coryphée est toujours le même : le cœur humain !

Le romantisme avait un tort immense : c'était de n'envisager que les excès de la Renaissance grecque et latine du XVIe et du XVIIe siècle, et, en se révoltant justement contre de ridicules entraves, de dire : Mais laissez-nous donc ouverte la barrière qui est derrière vous, que nous regardions le moyen-âge! Il fallait dire uniquement: Laissez-nous donc ouverte l'arène de la liberté!

Il y eut là confusion absolue. Parce que la Renaissance était exploitée par les rhéteurs, on se mit à crier contre la Renaissance. On n'en voulait pas entendre parler. C'était, aux yeux des novateurs, une époque fatale pour le génie artistique.

Erreur profonde : en elle-même, la Renaissance était précisément un fait d'humanitarisme, de fusion, de déve-

loppement dans l'art. C'était une nourrice grecque qui venait offrir son sein pour allaiter le moyen-âge. C'était comme la voix d'un génie oriental qui, dans les airs, chantait le *Pax hominibus* pour toutes les races d'esprits, pour toutes les variétés de formes. C'était comme un prêtre antique, venu pour opérer un mariage entre les efflorescences touffues de la cathédrale gothique et les correctes splendeurs du Parthénon.

Cela est si vrai, qu'en attaquant la Renaissance, le romantisme sérieux respecta toujours les chefs-d'œuvre qu'elle nous avait apportés d'Orient. Jamais les directeurs de ce grand protestantisme littéraire n'ont accepté officiellement les folles et violentes théories d'exclusivisme que leur récitaient, pour les flatter, des disciples inintelligents et maladroits.

O heureuse, heureuse inconséquence ! Je te trouve partout, dans toutes les théories exclusives, dans toutes les réactions, et je te bénis ! C'est toi qui produis lesMartignac dans les restaurations féroces ! C'est toi qui élèves les Las-Casas au milieu des inquisiteurs espagnols ! C'est toi qui, la veille, faisais écrire à ce cher grand homme, auquel j'ai tant de fois respectueusement serré la main : « Nous ! mais nous sommes la foi ! nous ! mais nous sommes l'orthodoxie ! nous ! mais nous sommes contre l'abominable Voltaire ! nous ! mais nous sommes le moyen-âge ! » et qui, le lendemain, par une inspiration subite, lui dictais ce mot définitif et suprême : « Le romantisme, c'est la liberté ! »

Comme je suis loin de la *fantaisie* et du *réalisme !* J'y reviens, et je me hâte de les expédier.

Il y avait donc à corriger le romantisme primitif, d'abord comme critique historique insuffisante, puis ensuite comme esthétique restreinte et trop peu humanitaire.

Est-ce là ce que vous avez fait, réalistes ?

Non ! non ! non !

J'ai beau chercher, beau chercher, je ne vois décidément qu'une chose neuve, — une chose neuve ! je suis bon ! — mais enfin une chose dont, certes, votre glorieux maître n'a jamais eu l'idée, et qu'il repousse, j'en suis certain, — aujourd'hui surtout, plus que jamais, — avec horreur. Cette chose, la voici :

C'est que l'art, suivant une expression que je vais fournir à votre indigence théorique, suivant une expression que j'ai trouvée dans le grand Hégel, c'est que l'art « a son but en lui-même. »

Ce mot d'Hégel, qui est vrai, sous un certain rapport, a été commenté en mille façons, sans être connu, par la jeune Ecole.

— Nous serions désolés, dit celui-là, si nous avions le malheur de mettre quelque philosophie sous notre poésie.

— Ah ! quelle théorie, dit un autre, que celle qui veut que l'on écrive pour enseigner ceci ou cela !

— Moi, ajoute un troisième, je fais de l'art comme je mange : ça m'amuse !

— Un quatrième se lève et dit : Mon âme est un instrument de musique ; je chante : voilà tout.

Et ils vont, exagérant ainsi les uns après les autres la boutade du chef, la fugue passagère d'un esprit paradoxal.

Ils acclament celui d'entre eux qui a le mieux glorifié l'abdication intellectuelle, l'annihilation des arts, le néant du cœur !

Mon Dieu, je ne sais comment dire à ces jeunes gens qu'ils se trompent : c'est si clair qu'ils se trompent ! Comment prouver ces choses-là !

Sans doute, il y a, comme je le disais, quelque chose de vrai dans le mot d'Hégel : « L'art a son but en lui-même. » L'art est une sensation, une sensation dans l'âme de l'artiste, et une sensation dans l'âme de celui qui est fait participant du rêve de l'artiste. Or une sensation ne se règle pas ; elle est : voilà sa raison d'être ! Il est certain que là où l'artiste a joie, là où le spectateur a plaisir, là est l'art. Je ne veux pas, non plus, que les prêtres de la poésie et de la plastique soient des prédicateurs sempiternels, que tous les livres soient des sermons, et toutes les statues des homélies ! Ce serait une opinion ridicule, et je la laisse à ceux qui distribuent des prix annuels d'histoire orthodoxe, d'éloquence orthodoxe, de morale orthodoxe, d'érudition orthodoxe, et d'orthodoxe vertu !

Mais que l'homme ne souffle rien à l'oreille du poète ! Que la conscience n'envoie rien au bout des doigts pour animer la lyre ! Que l'artiste soit dispensé de croyances ! Que sa plume, son pinceau ou son ciseau ne rendent pas ses opinions et ses aspirations ! Que l'art soit mis en dehors de la vie ordinaire, des affections ordinaires, des préoccupations ordinaires, et que, comme la religion de ce siècle sans foi, qui veut avoir les agréments de l'in-

crédulité et les bénéfices de la tartuferie, ce soit une affaire du dimanche et des occasions exceptionnelles : — voilà ce que je n'accepterai jamais ! Voilà ce que je regarderai toujours comme une idée anti-artistique au premier chef ! Voilà ce que, moi, profane, qui n'ai jamais mis le pied dans les écoles et les coteries où se sacrent les gens de lettres, je viens déclarer inadmissible, absurde ! Voilà ce que, au nom de l'Humanité que nous devons tous servir, tous sans exception, comme notre mère, je viens stigmatiser et flétrir, comme une ingratitude du cœur et comme une lâcheté de l'esprit !

---

(13) *Autant de caractères que de sons : ils ne sortent pas de là.*

La phonographie n'est pas seulement une question de grammaire, c'est une question de physiologie. Voici un passage de Volney à ce sujet ; il est tiré de l'*application de l'Alphabet européen aux langues asiatiques :*

« Les voyelles et les consonnes sont des êtres simples, « non divisibles à l'ouïe ; il s'ensuit que leurs signes « représentatifs, dans un système alphabétique bien or- « ganisé, doivent participer à leur nature. Par consé- « quent, il doit être de principe général et constant que « chaque voyelle, chaque consonne, ait pour signe repré- « sentatif une *seule* et *même* lettre appropriée ; qu'une « lettre ainsi appropriée ne puisse jamais servir à figurer

« un autre modèle ; il doit être également de principe « qu'une seule voyelle, une seule consonne, ne puisse « jamais être figurée par deux ou trois lettres ; qu'une « seule lettre ne doive pas représenter deux voyelles... « En un mot, la perfection de l'Alphabet consistera à « avoir pour chacun des éléments prononcés un signe « distinct, ni plus, ni moins...»

---

(14) *M. Martin Breton prétend, à son tour, qu'il n'existe que douze voyelles et dix-neuf articulations.*

On sait que notre Alphabet actuel ne compte que vingt-cinq caractères.

Je ne veux point prendre parti dans la dispute relative au nombre exact des sons de la langue, et à la nécessité d'augmenter les caractères de l'Alphabet. J'avoue que je n'ai point là-dessus d'opinion formée, et, à cet égard, je diffère entièrement de l'honorable M. Leray, par exemple, qui est dans la persuasion *absolue* que son Alphabet est bon, et qu'il est *le seul* bon. Je crois fermement, comme lui, que nos caractères sont insuffisants ; mais combien en faudrait-il ajouter de nouveaux, tout au juste ? Il me semble difficile de le décider.

Volney, qui s'y entendait, demande bien plus de lettres que M. Leray, puisqu'il veut trente-deux consonnes et vingt voyelles pour l'Alphabet universel : qui a raison, de Volney qui veut cinquante-deux caractères, ou de

M. Leray qui se contente de quarante ? A mon avis, il est tout à fait oiseux de chercher à cet égard le possible idéal ; il faut se contenter, par prudence, de caractériser les sons bien évidemment divers.

Du reste, soit qu'il s'agisse de l'Alphabet universel, soit qu'il s'agisse d'un Alphabet phonétique pour un idiome spécial, il faut toujours se souvenir que rechercher la perfection suprême, c'est perdre le temps. Voici ce que je lis à ce sujet dans l'*Encyclopédie* de M. Pierre Leroux et Jean Reynaud, ce grand monument inachevé, à l'article *Écriture :*

« S'il fallait reproduire par un signe distinct toutes les nuances de l'échelle vocale, en commençant par l'*â*, son le plus ouvert jusqu'à l'*u* français, son le plus fermé de cette échelle, ainsi que toutes les nuances des organes consonnants, il faudrait des séries infinies de signes distincts que l'on serait obligé de modifier sans cesse ; car non seulement chaque race d'hommes, chaque peuple, ont des articulations particulières, mais même chaque individu, et la prononciation des mots d'une langue change sensiblement tous les siècles. On n'arrivera jamais à fixer les articulations d'une langue parlée aussi rigoureusement que l'on fixe par la notation les sons d'un instrument, ou ceux de la voix humaine dans le chant. Une perfection exagérée dans un Alphabet est donc une chimère. »

---

(15) *V et u se confondaient, j et i étaient pris l'un pour l'autre. Tout cela a changé et sans difficulté.*

Les accents grave et aigu sont de l'invention de Sylvius. L'accent circonflexe ne date guère que de 1720 à 1730. Il dut au noble abbé de Saint-Pierre une grande partie de son crédit.

---

(16) *En cette matière, Virgile eût eu plus de puissance que Claude.*

Domergue, sous l'Empire, s'adressait à Napoléon, à grand renfort de compliments et de prosopopées, pour obtenir la réforme orthographique. C'est absurde. Cette réforme, comme toutes les réformes, d'ailleurs, est essentiellement du domaine de la liberté.

Tout ce qu'on peut faire, c'est d'essayer d'obtenir, comme le fait M. Féline, des applications partielles dans les régiments, les écoles d'enfants, etc. M. Féline, dont le zèle pour la réforme orthographique se manifeste par les efforts les plus louables, a obtenu, on le sait, des résultats remarquables dans plusieurs régiments de ligne. C'est surtout comme méthode de lecture qu'il a présenté son système en ces derniers temps.

Maintenant, en dehors des écoles, que la liberté agisse, que les personnes qui impriment des livres ou des brochures osent supprimer les lettres doubles; qu'elles écri-

vent comme écrivaient Duclos, Rivarol, Volney. Quant à moi, le jour où l'on voudra inaugurer cette croisade, je suis prêt à m'y enrôler.

---

(17) *Si notre génération n'avait pas choisi pour porte-drapeaux les de Maistre, les Bonald, les ennemis jurés de tout ce qui s'était dit, fait et pensé au dix-huitième siècle, en faveur de la raison, du bon sens et du progrès.*

On ne saurait trop insister là-dessus. Notre siècle, admirable comme siècle industriel, est un siècle réacteur au point de vue philosophique. Nous avons tant mangé de sucreries théologiques avec Châteaubriand, tant de bouillie platonicienne avec M. Cousin et ses amis, que le tempérament de notre génération est fade au delà du possible. Par là-dessus est venue une littérature sans croyances, qui a prostitué sa rhétorique à toutes les vieilleries, et qui était si inconsciente d'elle-même, qu'au moment où elle intronisait la liberté absolue dans l'art, elle s'inféodait volontairement au moyen-âge. O siècle sans boussole !

Je viens de nommer de Maistre et Bonald. A ce que je vois, la réhabilitation de ces deux coryphées de l'absolutisme théologique et théocratique marche grand train. Il y a, à cet égard, un mot d'ordre dans la confrérie.

Voilà le dernier des apologistes, un M. Nicolas (*), qui

(*) Auteur de quatre volumes où l'on prétend que toute la doc-

nous affirme que tous les écrivains de ce siècle ne sont que des polissons, et qu'il ne *restera* (il y a des gens qui *fixent* les réputations, comme d'autres *fixent* la langue) que de Maistre et Bonald.

Voilà qui est violent, en vérité.

Ah ! çà ! vous croyez donc que l'humanité est devenue bien bête, depuis huit ou dix ans, pour vous imaginer qu'elle va vous suivre dans cette croisade inepte autant qu'insolente ?

Vous croyez donc qu'on ne connaît pas de Maistre, et qu'on va prendre pour argent comptant la prose sanguinolente de ce *jacobin* théocratique, de ce pourvoyeur d'auto-da-fés, de cette *tricoteuse* de l'inquisition ?

Les insensés ! ils vont tirer de l'oubli où la postérité le laissait dormir, ce maniaque de talent ; ils nous montrent comment il barbotait dans l'auge de l'absolutisme ; et ils osent penser que la France va écrire sur le linceul de ce revenant putréfié et blafard : Voilà mon philosophe chéri ! voilà l'homme qui m'a devinée et comprise, qui a posé les bases où je construirai mon avenir !

De Maistre ! de Maistre ! Mais qu'est-ce qu'il y a donc sous sa prose épaisse et boursoufflée ? Avant d'en parler, moutons de Panurge que j'entends tous les jours, regardez donc, regardez donc !

trine est plus triomphalement *démontrée* qu'elle ne l'avait jamais été. Cela est devenu le code de la polémique nouvelle. J'ai lu attentivement ce livre, et, certes, en voyant la platitude de ce monument triomphal, je me suis réjoui.

A chaque page, à chaque ligne, l'effusion du sang humain consacrée, apothéosée, divinisée!

Qu'est-ce, en résumé, que le livre *du Pape?* La théorie du pouvoir consolidé par les supplices, par le sang!

Qu'est-ce que l'Étude sur l'*Inquisition espagnole?* La systématisation des tortures, des bûchers, de la prédication par le sang!

Que sont les *Soirées de Saint-Pétersbourg?* Le dithyrambe du bourreau; de l'homme du sang!

A quoi se résume l'*Essai sur les sacrifices?* A la doctrine qui prétend que Dieu, — Dieu! entendez-vous? — aime l'odeur du sang!

Voilà de Maistre! un vieux noble sans entrailles, une tête détraquée par l'égoïsme absolu, qui trouve que c'est agréable d'avoir l'humanité à soi pour en jouir, et que des mages bien puissants, avec un Jupiter bien scélérat, c'est un bon ourlet à la domination du seigneur châtelain!

Et c'est ça que ces journalistes enragés, dont tout le monde a peur, ces drôles de lettres, qui déshonorent la profession, veulent nous faire admirer, que dis-je, nous faire admirer? veulent *imposer* à l'admiration de la France! C'est ça, qui doit enseigner la philosophie au XIXe siècle!

C'est risible!

Le vieux Bonald, lui, n'offre même pas de prise à la sainte colère de la raison outragée. De Maistre, au moins, a du talent, il en a beaucoup. Quant à Bonald, c'est tout simplement une réputation de contrebande, une retentis-

sante médiocrité. C'est bien l'écrivain le plus pâteux, le plus filandreux, le plus entortillé, le plus vague, qu'il soit possible de concevoir. Figurez-vous un crâne vide où sonnent deux ou trois idées prises dans la *Rhétorique du P. Lami* ou ailleurs, et développées, et développées, et développées, au point que la compréhension en devient presque impossible, que des fatigues inouïes vous prennent en les sondant, et que des effets d'*embêtement* véritablement prodigieux vous font, malgré vous, jeter le livre à l'autre bout de la chambre.

Il y a quelque chose comme deux idées, tout compte fait, chez M. de Bonald :

La *fameuse théorie* du langage ;

La *fameuse théorie* de l'intermédiaire.

La *fameuse théorie du langage* se résume à des mots creux, comme nous le prouverons plus bas.

Quant à la *fameuse théorie de l'intermédiaire,* c'est quelque chose de fort drôle, quelque chose de pompeux et de nul à la fois, qui me paraît l'idéal de cette manière philosophique qu'on pourrait désigner ainsi : *Philosopher profondément sur rien !*

Qu'est-ce que c'est donc que la théorie de l'intermédiaire ?

Voici :

Il y a l'homme, n'est-ce pas ?

Il y a l'enfant, n'est-ce pas ?

Eh bien ! l'intermédiaire entre l'homme et l'enfant, c'est la femme.

Et après, me direz-vous ?

Après ? Dam ! allez-y voir. C'est là tout ce que j'ai vu, quant à moi. Pardon ! j'ai vu autre chose.

La femme est intermédiaire entre l'homme et l'enfant, dit M. de Bonald ; il en faut tirer la conséquence, n'est-il pas vrai ? Tirons donc la conséquence :

Il y a Dieu, n'est-ce pas ?

Il y a l'homme, n'est-ce pas ?

Eh bien ! l'intermédiaire entre Dieu et l'homme, c'est le Messie.

Comme c'est fort ! ! !

On ne saurait imaginer toute la fécondité de ce principe. Par exemple, on pourrait tirer encore la conclusion que voici :

Il y a la barrique, n'est-ce pas ?

Il y a le verre, n'est-ce pas ?

Eh bien ! l'intermédiaire entre la barrique et le verre, c'est la bouteille.

Ou bien encore cette autre conclusion, plus profonde encore peut-être :

Il y a la peau, n'est-ce pas ?

Il y a la culotte, n'est-ce pas ?

Eh bien ! l'intermédiaire entre la culotte et la peau, c'est la chemise.

Et le grand homme qui a trouvé cela ne *resterait* pas ! comme dit M. Nicolas. Et dans nos familles françaises du XIXe siècle, entre les parents et les enfants, l'*intermédiaire* de droit ne serait pas ce pieux philosophe !

Et la piètre législation de 89, cette législation qui n'est pas *blanchie par le temps*, ne serait pas soumise à une

révision, et cette révision ne serait pas faite par le sublime auteur de la *Législation primitive !* Oh ! si, si ; tout cela se fera, les temps sont mûrs. Allons ! allons ! baisse le cou, doux Sicambre ! courbe l'échine, brave nation de France : voici la lisière ! donne tes bras : voici les menottes ! à genoux : voici Veuillot !

---

(17) *Un jugement* AUTENTIQUE *dépose contre ce rapport* (Voltaire, Biblioth. Royale, salle des manuscrits.)

L'auteur de cet article a eu un écolier qu'il voulait instruire suivant les règles du bon sens, et auquel il avait dit souvent qu'il ne fallait jamais ni dire ni écrire une chose qui lui paraîtrait incompréhensible, déraisonnable et illogique. Un jour qu'il avait donné à son élève un devoir d'orthographe où se trouvait le mot *authentique*, l'enfant lui *soutint* qu'il n'avait pas fait de faute en écrivant *autentique*, pas plus qu'il n'avait fait de faute dans une phrase précédente où il avait écrit *auteur*. Le professeur insistait, l'enfant tenait bon. Le professeur se fâcha et ouvrit le dictionnaire ; l'enfant affirma que le dictionnaire s'était trompé. Le professeur fit les gros yeux. « C'est bon, dit l'enfant ; mais, maintenant, je ne tiendrai plus à la *logique*. » L'enfant avait raison, et le maître était stupide.

Le maître dut avoir raison pourtant. Chose triste ! ce n'est pas en orthographe seulement qu'il en va de la

sorte. C'est pour tout. Le temps de l'éducation, surtout de ce qu'on appelle l'éducation morale et religieuse, est employé à *fausser* le jugement de l'enfant, à corrompre la candeur de sa logique. J'y ai bien songé : le drame qui se passe entre la société et la nature, sur le cœur et dans le cerveau de ces jeunes êtres, est une des plus horribles choses qui se puissent imaginer.

Sur les bancs, où l'on croit que l'enfant se *forme*, il se *déforme ;* où l'on pense qu'il apprend le bien, il se *façonne* au mal ; où il est censé *communier* avec la justice, il *communie* avec tous les types de l'iniquité. Oui, l'imbécille garrulité des maîtres perd tout : c'est là qu'est la racine de tous nos maux.

---

(19) *Tout le monde sent combien serait avantageux un instrument unique de communication rapide et facile entre les hommes des diverses nations. Il n'est pas nécessaire d'insister là-dessus.*

On ne saurait trop déplorer l'absence de cette langue commune. On se prend parfois à regretter le temps où le latin régnait, et où toutes les œuvres considérables s'écrivaient dans cette langue. Maintenant, si nous voulons connaître ce qui s'écrit en Angleterre, il nous faut apprendre l'anglais ; ce qui s'écrit en Allemagne, l'allemand, etc. Quelle perte de temps! Le quart de la vie employé à apprendre des *instruments*, quand il y a tant

de *choses* à étudier ! La création d'un instrument unique de langage pour l'Europe civilisée est de nécessité absolue, et, nous l'espérons, on y arrivera bientôt. Parmi les *barbaries* de toute nature (guerre, douanes, religions d'État ou de majorité imposées, etc., etc.), qui déshonorent notre temps, et qui font regretter aux âmes justes et hardies d'avoir vécu trop tôt, voici assurément l'une des plus fâcheuses : l'impossibilité où deux hommes de génie vivant chacun sur une rive du Rhin, seraient de s'entendre, à moins d'avoir perdu auparavant plusieurs années à compulser des dictionnaires.

---

(20) *Toute la série des applications particulières ne peut être établie que dans un traité spécial.*

Voici une série d'applications actuelles que je proposerais volontiers, d'une manière formelle, à tous les amis de la réforme :

1° Retranchement de l'*h* muet (Omère) ;

2° Retranchement des lettres doubles (abé, tranquile, éfet, etc.) ;

3° Emploi d'une seule consonne où il y en a deux inutilement (alfabet, ortografe, teâtre, etc.) ;

4° Expulsion de l'*m* où l'on ne prononce que *n* (anfibie, etc.) ;

5° Expulsion de l'*x* comme marquant le pluriel (eus, veus, ceus, etc.) ;

6° Abandon de l'usage absurde et sans prétexte étymologique, qui fait écrire homme, venant de *homo ;* donner, de *donare ;* honneur, d'*honor* (ome, doner, oneur) ;

7° Expulsion du *t* ayant le son de l'*s* (atension, etc.)

Etc., etc.

Dans l'ordre de la néographie modérée, je ferai, quand on le voudra, le serment d'Annibal. Que d'autres viennent au Grutli, un de ces soleils levants : j'y serai !

II

L'ALPHABET UNIVERSEL

Il s'agit d'ajouter un petit nombre de signes indispensables à l'Alphabet romain, et par ce moyen très simple, de lui assujettir les langues de l'Asie, comme les langues de l'Europe lui sont déjà soumises. Ce projet peut déplaire à ceux qui aiment les sciences occultes; mais il plaira nécessairement à tous ceux qui aiment la civilisation..... Une idée aussi féconde en résultats utiles devait fixer l'attention des hommes d'État et des hommes de lettres du XIXe siècle.

(JOSEPH CHÉNIER, *Rapport au Conseil d'État*, 1808.)

I.

De quoi il s'agit exactement.

Les idées d'Alphabet universel, de Langue universelle, sont déjà anciennes. Leibnitz est la personnification des aspirations vagues et indécises qu'ont eues, à cet égard, les deux siècles qui ont précédé le nôtre.

Mais Leibnitz, comme, avant lui, Wilkins et Dalgarme, et comme, après lui, Condillac, surtout préoccupés des besoins des savants et des hommes de cabinet, ne me semblent pas (si je puis m'en rapporter à ma très faible érudition) avoir eu précisément pour objet un grand Alphabet, une grande langue utilitaire, servant aux rapports commerciaux, facilitant les relations de peuple à peuple, aidant les civilisations à s'introduire parmi les barbaries, étant, en un mot, un instrument pratique, quotidien, vulgaire, de rapprochement entre les nations.

Ces vastes conceptions humanitaires sont de date toute fraîche; elles étaient à peine possibles chez Rousseau, quoique Rousseau ne soit pas à quatre-vingts ans derrière nous, et que ce grand homme ait été, dans un monde que l'on oserait presque déjà appeler antique, la plus belle expression du sentiment de la fraternité universelle.

C'est la Révolution française qui a mis dans les cœurs tous ces projets grandioses, toutes ces nobles passions; c'est elle qui a fait une réalité dans les consciences de l'intuition indéterminée de Fénelon. « Plus qu'à moi, je me dois à ma famille; plus qu'à ma famille, je me dois à ma patrie; plus qu'à ma patrie, je me dois à l'humanité. » Par Anacharsis Clootz, ce maniaque sublime, qui s'ap-

pelait lui-même l'*orateur du genre humain*, il y eut, dans la salle de la grande Convention française, un embrassement de toutes les races humaines, et, de ce jour-là, la pensée, d'une manière plus ou moins inconsciente, se mit irrésistiblement à chercher les moyens d'instituer dans l'avenir la sainte, la triomphante UNITÉ !

Ce fut un ancien membre de la Convention qui installa positivement, officiellement et définitivement, dans le programme des travaux intellectuels, la question d'un Alphabet général pour les différentes langues. Comme il arrive toujours, cette belle synthèse naquit d'une expérience toute spéciale.

Le conventionnel dont je parle, Volney, étant en Syrie, voulut apprendre l'arabe. Pour cela, il s'enferma avec un homme qui savait cette langue, et se mit aux exercices divers qu'exigeait sa nouvelle éducation ; entre autres, il demandait souvent à son professeur de prononcer devant lui les noms des objets les plus usuels. Il écoutait ces mots avec une extrême attention, et, pour en bien fixer les sons dans sa mémoire, à mesure qu'il les entendait, il les écrivait avec l'Alphabet romain, qui est le nôtre, et suivant l'orthographe française, qui, hélas! est la nôtre aussi.

Cet exercice souvent répété suggéra à Volney

deux idées : la première, — idée historique, — c'est que le récit ancien, relatif à l'invention de l'écriture phonétique (ou qui peint les sons) par les Phéniciens, est très vraisemblable ; car il est très naturel que ce peuple commerçant et voyageur, rencontrant fréquemment des nations dont il n'entendait pas la langue, ait éprouvé, ainsi que Volney, le besoin de représenter d'une manière permanente les sons des mots, en apprenant leur signification.

La seconde idée, — idée pratique, celle-là, — c'est que notre Alphabet, quoiqu'il soit peut-être le meilleur des Alphabets existants, après le sanscrit toutefois (1), est très incomplet, et ne représente la parole que très imparfaitement : d'où nécessité d'une réforme spéciale à l'orthographe française, et, de plus, qu'une fois l'Alphabet français bien composé, il serait très urgent de le compléter avec des signes représentant les sons inconnus à nos nationaux, de manière à pouvoir posséder dans un Alphabet accessible les mots des langues étrangères les plus difficiles, ce qui faciliterait énormément l'étude de ces langues : d'où, nécessité d'un Alphabet commun à toutes les langues, d'un Alphabet universel.

II.

L'idée, tout en s'égarant, se fortifie par une application spéciale.

Quoique Volney, en sa qualité d'orientaliste, se soit préoccupé surtout des langues asiatiques, au point de vue pratique, il n'a cependant jamais songé à exclure les autres langues de l'Alphabet modèle dont il souhaitait la réalisation; et, si je voulais, je pourrais citer plusieurs passages de ses œuvres, où l'on verrait que la conception d'un Alphabet véritablement universel est une des idées qui honorent incontestablement ce grand esprit philosophique (2).

Volney, comme je viens de le dire, fut conduit par ses études à porter surtout son attention sur les langues de l'Asie. Des circonstances extérieures vinrent même le restreindre dans cette voie. En 1803, le gouvernement français commanda le somptueux ouvrage de la *Description de l'Égypte;* il voulait qu'une carte géographique y fût jointe, et que, sur cette carte, fût tracée la double nomenclature arabe et française littéralement correspondante. Grand émoi alors parmi les *arabistes* de Paris. La plupart trouvaient le projet impraticable à cause de la différence des prononciations; l'Alphabet fran-

çais leur paraissant une arche sacrée à laquelle il n'était pas possible de toucher, il est certain que l'impossibilité alléguée par eux devenait réelle.

« Mais élargissez l'Alphabet, disait Volney! créez des caractères nouveaux, ou combinez autrement certains de nos caractères pour rendre des sons que le gosier français ne prononce pas! » Les Commissions et Académies d'alors, « selon l'habitude des corporations et la pesanteur des masses », comme Volney lui-même dit quelque part, restaient ahuries de tant d'audace et glacées de leur propre effroi.

Alors Volney eut une idée. « Si au lieu de m'adresser, se dit-il, à des érudits, c'est-à-dire à l'espèce de gens la plus têtue qui existe, et trop souvent la moins lucide en ses conceptions, je m'adressais à des mathématiciens! »

L'idée était réellement superbe et tout à fait profonde. Pour avoir un jugement sain, et surtout un vote impartial sur la grammaire, le dernier homme auquel il faille s'adresser, c'est évidemment un grammairien.

Volney fit venir Monge, Berthollet et La Croix.

— Voici de quoi il s'agit, leur dit-il, entre moi et mes confrères. Je prétends, moi, qu'à des sons nouveaux, il faut des signes nouveaux, et ils ont peur de cette innovation.

— Bah! firent les savants, vous discutez ces choses-là, vous autres? mais la solution est dans la question même; un seul signe pour un seul son, comme un seul chiffre pour un seul nombre, et autant de signes que de sons, comme autant de chiffres positifs ou négatifs qu'il y a d'ordres d'unités; c'est clair comme le jour, et l'on ne saurait avoir une minute de différend à ce sujet entre des algébristes et des mathématiciens. Nous votons pour Volney!

Voilà quelle dut être, voilà quelle fut, sauf les détails, la campagne de Volney contre les vestales préposées par l'Institut, dans la Commission de la carte d'Egypte, à la *conservation* de la langue française. Il l'emporta sur toute la ligue, et les nomenclatures de la carte furent faites d'après son système.

Volney, enchanté de ce triomphe, poursuivit avec un zèle infini, pendant tout le reste de sa vie, son idée d'un Alphabet commun aux langues d'Europe et d'Asie. En 1818, il résuma ses opinions et le résultat de ses recherches dans un ouvrage intitulé : *L'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques, ouvrage élémentaire destiné à tout voyageur en Asie;* et lorsqu'il mourut, en 1820, on trouva dans son testament cet article très connu, par lequel il institue un capital de vingt-

quatre mille francs pour un prix annuel à distribuer au meilleur Mémoire sur l'Alphabet général.

Voici comment est conçu cet article :

« J'ai placé par l'intermédiaire de Me Boulard, « notaire, une somme de 24,000 fr. environ sur « un bien fonds de forges de fer et bois dans la « Haute-Marne. Je mets ce capital en principal « et intérêts, à partir de mon décès, à la dispo- « sition des deux Académies Française et des « Inscriptions, pour en faire l'utile emploi qu'il « suit, savoir :

« Que chacune des deux Académies nommera « trois de ses membres, et pour former le nombre « impair *sept*, nécessaire aux délibérations, ces « six membres choisiront un membre de l'Aca- « démie des Sciences.

« Cette réunion d'hommes éclairés délibérera « sur le meilleur moyen de remplir mes intentions, « *qui sont de propager et encourager tout tra-* « *vail tendant à donner suite et exécution à ma* « *méthode de transcrire les langues asiatiques* « *en lettres européennes* RÉGULIÈREMENT ORGA- « NISÉES... »

III.

Nouvelle spécialisation de l'idée.

En même temps que les savants et les philosophes, une autre classe d'hommes sentait pratiquement l'utilité d'un Alphabet universel servant aux communications des divers idiomes ; je veux parler des missionnaires chrétiens.

Le zèle missionnaire, en germe dans les saint Paul, dans les saint Boniface, dans les Augustin d'Angleterre, mais profondément altéré au moyen-âge proprement dit, et transformé alors en une intolérance aussi étroite dans ses motifs qu'exécrable dans ses moyens de domination, ce zèle, dis-je, recommença à se manifester, plus vif que jamais, dans la secte chrétienne, à dater du protestantisme. Les jésuites, dans le monde papiste, et une foule d'associations propagandistes, dans le monde réformé, donnèrent à cet égard un élan inouï. L'action missionnaire est devenue, depuis ce temps-là, un des faits considérables du mouvement moderne.

Ce fait est même pour le philosophe un curieux objet d'étude. Le cadavre du moyen-âge serait-il ressuscité pour être, sans le savoir, un pionnier de civilisation ? ou bien l'Esprit, qui, en nos contrées

occidentales, n'a évidemment plus besoin d'eux, les pousse-t-il au loin pour défricher, par le monothéisme, les nations arriérées et grossières? Je ne sais; ce que je dois dire, c'est que le zèle missionnaire est, sans doute, la seule chose par où ces sectaires d'un autre siècle, méritent quelque ménagement, et peut-être quelque sympathie de la part des philosophes.

J'ajouterai ceci : c'est qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre le mouvement missionnaire protestant et le mouvement missionnaire catholique romain. La supériorité de l'Eglise réformée sous ce rapport, tant au point de vue de la sphère d'action, qu'au point de vue du résultat obtenu, est éblouissante.

Pendant que les plus récents rapports de la *Propagation de la Foi*, dont le siége est à Lyon, constate que le zèle propagandiste catholique produit par an, pour les missions, une somme de TROIS MILLIONS de francs, les comptes authentiques des sociétés bibliques protestantes donnent un chiffre cinq fois supérieur, de QUINZE MILLIONS. Voilà pour l'efficacité du zèle, en tant qu'il peut se manifester par des sacrifices pécuniaires (3).

Que si maintenant nous prenons les missionnaires à l'œuvre, si nous examinons le résultat obtenu par eux, au point de vue des idées civilisa-

trices, nous serons également frappés de la supériorité des protestants.

« Pour apprécier le missionnaire et ses moyens d'action, dit M. Napoléon Roussel dans un livre excellent, publié il y a quelques mois à peine, sous ce titre : *Les Nations catholiques et les nations protestantes comparées sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité,* pour apprécier le missionnaire et ses moyens d'action, prenons-le au moment de son départ, faisons l'inventaire et du cortége et du bagage qui l'accompagnent.

« Un missionnaire protestant est ordinairement accompagné d'un maître d'école, d'un médecin et quelquefois d'un artisan capable de construire une maison ou d'imprimer un livre. Ce dernier compagnon nous fait déjà comprendre qu'un des premiers objets qu'emporte la caravane missionnaire, c'est une presse, ou du moins des livres. Maître d'école, médecin, artisan, on le pressent, annonceront aussi l'Evangile, tout en remplissant leur tâche spéciale.

« Arrivés à leur destination, au milieu d'un peuple neuf, *dont la langue n'est ni connue au dehors, ni écrite au dedans, ces missionnaires s'occupent de l'apprendre et de la fixer par l'écriture.* En même temps qu'ils impriment un Evan-

gile, ils composent une grammaire, un dictionnaire, *et ainsi mettent en rapport le peuple avec la civilisation.* Remarquez que cette voie n'est pas arbitrairement choisie; elle est déterminée d'avance par la nature de l'œuvre protestante, qui consiste, avant tout, à faire connaître une parole écrite, la Sainte-Écriture. C'est *par l'instruction que le missionnaire se fait son chemin.* Ouvrez un livre de missions évangéliques, et dans chaque station, vous trouverez *une école et une imprimerie* : ce sont les missionnaires protestants qui ont écrit les grammaires et les dictionnaires dont font usage les missionnaires catholiques aux Indes et en Chine. Ce sont eux qui ont écrit et fixé les langues dont se servent les missionnaires romains. Partout vous trouvez des détails tels que ceux-ci : « Le docteur « Milne (à Malacca) établit un presse, ouvrit des « écoles. Il publia un intéressant journal, le *Ma-* « *gasin Chinois,* ainsi que plusieurs traités ma- « lais, chinois et anglais. Deux ans plus tard « (1818) on fonda le fameux collége anglo-chi- « nois.... Des écoles furent fondées à Singapore. « En 1823, le docteur Morisson fonda le collége « malais. Dès 1841, on a fondé un institut pour « les jeunes Chinois à Siam, une presse, des éco- « les, des services religieux. Les habitants recher- « chent avidement les livres et les traités. Dès

« 1844, les missionnaires publièrent un journal « mensuel (*Histoire des Missionnaires évangéli-* « *ques*, t. I, p. 284, 285, 288). »

« A côté de cette œuvre intellectuelle et morale s'en accomplit une autre philanthropique : le soin des malades et *la propagation des arts de première nécessité*..... Nous pourrions nommer tel missionnaire médecin, qui a fondé en Chine un hôpital où sont traités des centaines d'aveugles; tel autre constamment en voyage au milieu de peuplades dispersées. Nous ne voulons relever ni le dévoûment, ni le mérite de ces docteurs; nous tenons seulement à faire remarquer que ce sont des médecins *sérieux*, guérissant leurs malades (allusion à ces histoires de guérisons miraculeuses ou pour rire, dont les missionnaires romains se vantent souvent dans ces lettres publiées, à grand renfort de grosse caisse, par les *Annales de la Propagation de la Foi*, et où l'on remarque, à regret, cet esprit à gros sel vinaigré, ces facéties pieusement vulgaires, dont le *cagnard* (*) des sacristies a le secret).

« Voilà donc, poursuit M. Napoléon Roussel, les moyens extérieurs d'action des missionnaires protestants: l'école, l'imprimerie, la médecine et quel-

(*) Chaufferette de fer.

ques connaissances dans les arts de première nécessité. Un livre, une presse, des instruments de chirurgie, voilà le bagage du missionnaire protestant. Quel est celui du missionnaire catholique? Un bréviaire latin à son usage particulier, un missel pour son église, une patène pour la communion, des chapelets, des crucifix, des médailles et des images....

« Ceci nous initie au genre d'action que doit exercer le missionnaire catholique au milieu des peuples païens et sauvages; il ne s'agit pas tant pour lui *d'instruire que de baptiser,* d'enrôler sous la bannière romaine. Pour lui, ce n'est plus la peine de faire une étude approfondie de la langue, pour enseigner à lire le peuple qui déjà la parle; il suffit qu'il l'étudie assez pour la parler lui-même et, par elle, entrer en rapport avec la population indigène. Cette étude sera, pour le missionnaire, *un instrument de conquête, et non pour le naturel un moyen d'instruction* (4). Quand le missionnaire sera parti, la science sera morte dans le pays; il en emporte le germe avec lui, tandis que le protestant, *laissant la langue écrite, laisse par cela même les moyens d'introduire dans la nation ignorante*, non seulement les connaissances religieuses, mais encore les autres sciences, et cela après lui, comme pendant son

séjour. La semence est déposée dans cette terre nouvelle; cela suffit pour en perpétuer les fruits dans toutes les générations. »

Si nous voulions être complet sur ce chapitre, il nous faudrait citer vingt pages au moins du livre de M. Roussel; mais l'espace nous manquerait. Nous renvoyons donc le lecteur à cet ouvrage, en l'engageant, de toutes nos forces, à le parcourir en entier, et en lui promettant qu'il ne se repentira pas d'avoir suivi notre conseil.

Par les citations qu'on vient de lire, on doit comprendre parfaitement l'application de l'idée de l'Alphabet universel aux missions des propagandistes chrétiens. C'est surtout à ce point de vue que la question est envisagée dans la protestante Angleterre, si zélée pour son culte, à ce qu'elle croit, mais, au fond, sans le savoir peut-être, attelée uniquement au char du progrès universel.

Car, nous nous plaisons à le dire ici, que ressort-il des pages que nous venons de transcrire? C'est que ces missionnaires de la Bible sont des hommes admirables, de vrais précurseurs de la civilisation, qui ont seulement deux faiblesses : d'abord, celle d'avoir besoin de je ne sais quelles croyances spéciales pour se dévouer à leur mère, l'Humanité; et, en second lieu, celle de croire que

leur presse, leur médecine, leurs outils, aidés de la grande morale européenne, fille du progrès et de la révolution, ne civiliseraient pas les Sauvages, s'ils ne leur offraient en même temps le *Cantique des Cantiques* et les *Paralipomènes*.

A part ces faiblesses, ô saints et vénérables missionnaires! je salue dans vos personnes des types merveilleux du sentiment de la fraternité humaine, et, pour employer, du fond de mon cœur, l'une de vos paroles bibliques, je baise les pieds des messagers divins qui portent la paix!

IV.

Le Congrès de Londres.

C'est particulièrement l'œuvre des missions qu'a eue en vue le Congrès qui s'est tout récemment réuni à Londres, dans l'hôtel et sous la présidence de M. le chevalier Bunsen, ministre de Prusse, ethnologue éminent autant qu'historien consciencieux. Outre M. Bunsen, on remarquait à ce Congrès plusieurs personnages considérables, entre autres sir John Heschel, sir Charles Irevelyan, le professeur Owen, le docteur Max Muller, et le docteur Pertz, de l'Académie royale de Berlin, le savant auteur des *Monumenta historiæ germaniæ*.

Le Congrès de Londres a examiné divers projets, entre autres celui de M. Max Muller, et celui de M. Leipsius. Sans entrer nous-même dans l'examen de ces systèmes, ce qui nous entraînerait buaucoup plus loin que ne le comporte une brochure faite au grand courant de la plume, pour le besoin du moment, nous allons compléter cet exposé historique en établissant maintenant d'une manière didactique l'état du problème de l'Alphabet universel.

V.

Ni la médaille, ni les Paralipomènes.

Nous devons commencer par déclarer une chose qui ressort déjà suffisamment, sans doute, de tout ce qui précède, c'est que nous sommes éloigné de tout système restreint dans son but, comme dans ses éléments.

Pour nous, il ne s'agit pas seulement des langues asiatiques, comme paraît le supposer la préoccupation un peu exclusive de Volney dans ses derniers travaux ; il s'agit de toutes les langues, de tous les peuples. On atteindra le terme désiré quand on le pourra ; mais, en attendant, il faut se proposer le terme le plus élevé possible. On en rabattra toujours assez. Il faut que notre

génération pose carrément la question de l'Alphabet universel : c'est un instrument que la civilisation doit offrir, comme un point de départ de relations futures plus intimes, à tout idiome sans exception.

Quant au but, il ne s'agit ni de missions pour les Paralipomènes, ni de missions pour la médaille; il s'agit de la civilisation universelle, il s'agit du commerce universel, il s'agit de la lumière universelle.

Oui, l'idée est mûre désormais : il faut que toute nation se réveille; il faut que, d'un bout à l'autre de la planète, l'humanité blanche, jaune, cuivrée ou noire, secoue sa torpeur. La Providence nous a donné à exploiter ce petit globe, cette petite boule grise perdue dans l'immensité. Eh bien! travailleurs de bons sens et de courage, mettons-nous enfin, après tant de guerres cruelles, après tant d'inquisitions barbares, après tant d'absolutismes étroits, après tant de disputes stériles, mettons-nous à l'œuvre pour faire de cette terre ce qu'elle doit être : un jardin! pour faire de cette humanité ce qu'elle doit être : une harmonie vivante! pour organiser, avec tous ces cœurs d'hommes, avec toutes ces intelligences, avec toutes ces volontés, un concert divin qui réjouisse les mondes, et qui fasse tressaillir l'infini!

TAYLOR INST. OXFORD

VI.

L'utilité au point de vue des nations majeures.

Tel est le but fondamental, tel sera le résultat ultérieur et définitif de l'établissement d'un Alphabet universel.

Mais, pour rester dans le cercle des choses positives et actuelles, considérons les résultats pratiques qu'aurait pour le monde civilisé l'adoption d'un Alphabet de cette nature. Nous donnerons ici la parole à M. Féline. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans l'Introduction de son *Dictionnaire phonétique* :

« La création d'un tel Alphabet intéresse au plus haut degré la politique intérieure de tous les grands États. Les sujets de la France parlent allemand, italien, breton, basque, arabe, et nombre de patois qui diffèrent beaucoup du français. Ceux de l'Empire Britannique parlent gallois, irlandais, écossais, et font usage d'une multitude d'idiomes dans de nombreuses colonies. La Russie, disent les géographes, compte plus de cent langues différentes, dont vingt-sept principales ; l'Autriche en compte également une quantité considérable dans

ses divers États, animés chacun d'une nationalité jalouse. Les États-Unis sont peuplés en partie d'émigrants venus de toutes les contrées du monde. Il n'est pas jusqu'à la Suisse où règnent trois idiomes bien distincts. Certes, si la confusion des langues a arrêté l'édification de la tour de Babel, l'administration de chacun de ces États doit terriblement souffrir par la difficulté qu'éprouve l'autorité à se faire comprendre de tous les sujets soumis à sa loi. Toutes ces nations doivent donc appliquer tous leurs efforts à se faciliter réciproquement l'étude de ces nombreux idiomes, surtout de celui qui est adopté par le gouvernement dans chaque pays. Elles atteindraient assurément ce but en apportant à l'Alphabet toutes les simplifications dont il est susceptible, et en le rendant commun à toutes les langues. »

VII.

L'utilité en vue des possessions coloniales.

Pour rendre plus sensible au lecteur français l'utilité, la nécessité d'un Alphabet universel, insistons sur une langue spéciale, sur l'arabe. Tous ceux qui ont écrit sur l'Algérie, depuis qu'elle est en notre possession, ont déploré les complications

et les difficultés qui résultent en ce pays du peu de succès qu'on obtient dans les écoles musulmanes-françaises, et tous sont d'accord pour regretter qu'une bonne combinaison alphabétique ne vienne pas en aide sous ce rapport au bon vouloir administratif. Je citerai notamment le général Daumas, qui parle assez longuement là-dessus dans son livre sur *le Sahara algérien.*

Eh bien! en présence d'un *desideratum* aussi manifeste, en présence d'un besoin aussi urgent, je me demande comment on n'avise pas. Lorsqu'il s'est agi, en 1803, de la carte d'Égypte, l'administration, le conseil d'État s'émurent de la question de l'orthographe, l'Institut tout entier fut mis en réquisition. Comment se fait-il qu'aujourd'hui, où la question est devenue cent fois plus grave, où il s'agit d'un intérêt gouvernemental de premier ordre, où le problème est posé, de savoir si l'on parviendra à familiariser une colonie des plus importantes avec la mère-patrie, en les unissant par un langage commun, comment se fait-il que l'Institut reste indifférent, comment se fait-il qu'on ne mette pas à l'ordre du jour la méthode à suivre pour faire concorder l'Alphabet arabe avec l'Alphabet français?

Voilà des questions que tout Congrès scientifique tenu en France devra sérieusement étudier.

VIII.

La phonotypie est le point de départ.

Comment procéder à la formation de cet Alphabet? sur quels principes se baser? quelles règles suivre?

D'abord il y a un point sur lequel tout le monde est d'accord : c'est que pour créer un Alphabet quelconque, il faut abandonner le vieux système orthographique usité en France et surtout en Angleterre, lequel consiste à rendre les sons d'une manière arbitraire, par des signes qui ne les représentent pas exactement. En un mot, les bases de la réforme orthographique de chaque langue en particulier doivent être aussi les bases de l'Alphabet général; c'est précisément ce qui fait de la question de la réforme de notre orthographe française, par exemple, bien autre chose qu'une question d'école et de grammaire, c'est ce qui en fait une question d'intérêt universel, une question d'humanité. Et à ce propos, j'invite de nouveau les journalistes plaisants qui ont voulu ridiculiser les efforts des phonographes, à bien se rendre compte de la situation, et à se demander encore une fois qui, dans l'espèce, est ridicule, d'eux ou de nous!

Ainsi, pour revenir, il y a un point acquis à la discussion : c'est que l'Alphabet aura le caractère phonétique. L'Alphabet universel aura pour point de départ nos langues européennes, *régulièrement organisées*, suivant l'expression du testament de Volney. S'il se trouvait quelqu'un pouvant songer à un Alphabet universel qui ne fût que l'application des caractères romains aux langues barbares, sans principes fixes en ce qui concerne la valeur réelle et matérielle de ces caractères, ce quelqu'un-là serait d'une telle inconséquence, qu'il serait à peine nécessaire de discuter son opinion.

Donc, phonotypie absolue : voilà le point de départ.

IX.

Comment procéder?

Maintenant, quelle route suivre? Faut-il demander aux linguistes, aux philologues, de nous dresser dans leur cabinet la nomenclature des sons exprimés dans les divers idiomes? Faut-il procéder tout de suite par voie d'érudition? ou bien, tout en se proposant la fusion définitive de tous les Alphabets, faut-il commencer d'abord sur une échelle restreinte?

Nous avons, pour résoudre ces diverses ques-

tions, une voix bien autrement puissante que la nôtre. Les amis du progrès dans les méthodes alphabétiques doivent à l'obligeance de M. Destutt de Tracy, le fils de l'illustre philosophe, la communication du sentiment de son père à cet égard. Ce sentiment est consigné dans le manuscrit dont il est question dans notre Prologue. Destutt de Tracy pose formellement la question de savoir quelle marche il convient d'adopter dans la confection de l'Alphabet universel. Voici littéralement l'exposé de son opinion.

« Dans son testament, dit-il, M. de Volney paraît ne s'occuper que des langues orientales, soit qu'il ait cru inspirer par là plus de zèle, parce que ces langues excitent plus de curiosité, et que leurs écritures sont très difficiles pour nous, soit qu'il ait cru moins effrayer les imaginations et paraître moins demander que s'il avait tout simplement prescrit de travailler à composer un Alphabet universel pour toutes les langues existantes ou même possibles.

« Or je crois qu'il s'est également trompé sur ces deux points, et je le lui aurais bien vivement représenté, s'il avait pu ou voulu me consulter dans ses derniers moments. Je vais exposer mes raisons.

« D'abord, les langues orientales sont, en géné-

ral, les moins connues. Peu d'hommes s'en occupent parmi nous. Les savants qui les possèdent tiennent en général peu de compte de la difficulté de lire ou d'écrire leurs caractères, et par conséquent attachent peu d'importance à un moyen qui supprimerait ce léger obstacle. Il y a plus : beaucoup de ces savants, quoique sachant très bien ces langues, ont eu rarement, et peut-être même jamais, l'occasion de les entendre bien parler par des nationaux, et, par conséquent, seraient très embarrassés de décider comment doit être employé le nouvel Alphabet, pour bien représenter leur vraie prononciation. De tout cela il résulte que ce n'est pas par ces langues qu'il faudrait commencer l'essai d'une écriture phonographique vraiment correcte, quand même on jugerait qu'il est plus aisé d'entreprendre de représenter ainsi une ou deux langues, que de prétendre à les représenter toutes tout de suite.

« Mais, et c'est là mon second point, il n'est pas vrai qu'on diminue la difficulté de l'entreprise en restreignant le nombre des langues auxquelles on prétend l'appliquer ; car, pour une langue comme pour mille, la difficulté consiste à bien saisir toutes les modifications appréciables de la voix humaine, et à les représenter chacune, toujours par un caractère convenable qui lui soit propre,

et qui ne serve jamais à une autre. Or, si le problème était bien résolu pour une seule langue, il le serait par cela même pour toutes, sauf le besoin d'ajouter un petit nombre d'autres caractères à mesure qu'il se trouverait, dans les différentes langues, quelques articulations ou quelques voix qui ne seraient pas en usage dans celle qui aurait servi de premier type. Or cela ne serait ni bien fréquent, ni bien difficile.

« Par toutes ces raisons, je pense que pour remplir les intentions du testateur, quand même, contre mon opinion, il n'aurait eu d'autre désir que celui de faciliter l'étude des langues orientales, il faudrait commencer par demander aux concurrents pour le prix, de composer un Alphabet bien complet pour une seule langue quelconque; or, comme nous sommes Français, je serais d'avis de commencer par la langue française; car il n'y a que les nationaux, et encore pas tous, qui soient de justes appréciateurs des nuances fines qui distinguent les différentes articulations de voix qui composent les sons de leur langue. On mettrait donc, pour le moment, hors de concours les étrangers, ou plutôt on pourrait les exhorter à faire pour leur propre langue le même travail que nous sur la nôtre. »

On voit que l'opinion de Tracy est très opposée

à l'érudition procédant par synthèse et en bloc, et qu'au contraire, elle est favorable à un système d'expérimentations locales et spéciales, aboutissant à un système d'agglutinations successives. Il ne sera pas sans intérêt de voir comment Destutt de Tracy conçoit la formation d'un Alphabet régulier, logique, complet, de la langue française. Je poursuis donc la citation :

« Le concurrent français, par exemple, sans s'embarrasser d'abord d'inventer des caractères additionnels, convenables pour l'écriture ou pour l'impression, prendrait les 50 ou 60 premiers numéros de l'échelle arithmétique, puis il dirait : 1 représente le son *a* dans le mot *patte ;* 2 le son *a* dans le mot *pâte ;* 3 le son *e* dans la dernière syllabe du mot *fermeté ;* 4 le son *e* dans la première syllabe de ce même mot (*fer*) ou dans la dernière de *succès ;* 5 le son *eu* faible de la seconde syllabe de ce même mot *fermeté ;* 6 le son *eu* fort du mot *feu ;* 7 le son *i ;* 8 le son *o* dans le mot *cotte ;* 9 le son *o* dans le mot *côte ;* 10 le son *an, en, tenant, quotient,* etc. Enfin, il désignerait ainsi toutes les voix et toutes les articulations qu'il jugerait devoir distinguer, en ayant soin que chacun de ces chiffres n'en désignât jamais qu'une et toujours la même, et ne fût jamais exposé, comme beaucoup de nos lettres, à avoir tantôt une valeur, tantôt une

autre, comme notre *s*, par exemple, qui vaut tantôt un *s*, tantôt un *z*, ou notre *t* qui vaut tantôt un *t*, tantôt un *s*. Il faudrait aussi qu'aucun de ces chiffres n'eût une valeur double, comme notre *x* qui représente en même temps un *c* et un *s* dans axe, et, qui pis est, un *g* et un *z* dans exil.

« Ce tableau dressé, son auteur écrirait quelques lignes de prose ou quelques vers avec nos caractères et notre orthographe ordinaires, et mettrait au dessous de chaque syllabe les chiffres de son Alphabet, qui en expriment les sons, et il serait facile de voir si ces signes les représentent.

« Sans doute on ne serait pas d'abord d'accord sur ce point; il s'élèverait des opinions diverses, tenant au plus ou moins de délicatesse de l'oreille de chacun ; de plus, il faudrait multiplier les exemples afin d'être sûr d'avoir rencontré toutes les difficultés que peut présenter la langue. Mais je suis très persuadé qu'en assez peu de temps des juges éclairés tomberaient d'accord, et qu'il se formerait une opinion commune.

« Alors seulement, il serait temps de s'occuper de la formation des caractères qui devraient prendre la place des chiffres. Ce dernier point serait plutôt encore du ressort des écrivains et des imprimeurs que des littérateurs, et je pense que la difficulté ne serait pas difficile à résoudre. »

VIII.

Conclusions pratiques.

Le système de Destutt de Tracy, consistant essentiellement, comme on vient de le voir, à n'opérer d'abord que sur une seule langue, ne nous paraît plus guère proposable aujourd'hui. La question a fait du chemin depuis 1826. Les grammairiens des différents États de notre Occident européen ont déjà fait en grande partie, sur les sons des langues particulières, des études très approfondies. Nous voyons qu'en Angleterre le principe de la phonotypie, en ce qui concerne la langue anglaise, a fait dans les esprits des progrès considérables. En Amérique, de nombreuses écoles enseignent la lecture aux enfants d'après les données phonétiques. Des travaux analogues se sont produits en Allemagne. En France, nous avons nous-même constaté les efforts de MM. Marle, Féline, Leray, etc.

Si, dans cette question, l'on veut considérer les différentes nations de notre Occident comme des Commissions séparées, où les difficultés doivent s'élaborer avant tout, nous croyons que le travail de ces Commissions spéciales est très avancé; il

ne s'agit plus que de le résumer, de le condenser, d'en formuler définitivement le résultat; après quoi, ces Commissions devront se réunir dans une discussion générale, et, suivant nous, cette discussion générale est possible dans un temps fort prochain.

L'année prochaine, par exemple, où doit avoir lieu à Paris l'Exposition universelle, on aurait une excellente occasion de réunir des représentants de tous nos idiomes d'Europe, et de hâter la constitution de l'Alphabet universel.

Une fois les assises établies, un comité permanent s'occuperait d'introduire successivement les caractères nouveaux qu'exigeraient les sons particuliers produits par les nations lointaines et étrangères, dont les langues et les Alphabets présentent des difficultés plus grandes, et sur lesquelles n'a pas été fait, comme sur les nôtres, un travail préparatoire.

NOTES

DU CHAPITRE DEUXIÈME.

(1) *Après le sanscrit toutefois,*

C'est peut-être ici le lieu de bien caractériser l'état de la question alphabétique au point de vue de la philosophie historique de l'écriture.

Toute écriture a commencé par être idéographique, c'est-à-dire représentant les idées par des figures plus ou moins exactes des objets. Telle fut l'ancienne écriture chinoise, qui, par exemple, employait un cercle avec un point central pour écrire *soleil*, une losange couchée hori-

sémitiques en ce qu'il n'a pas comme elles la direction de droite à gauche. Il s'écrit, comme nos langues japhétiques, de gauche à droite.

Le sanscrit se distingue aussi avantageusement des langues japhétiques, en ce que son Alphabet réunit toutes les conditions qu'exige la logique. Contrairement à nos idiomes européens, le sanscrit a des signes spéciaux pour représenter les voyelles et les diphthongues. Ses caractères voyelles sont au nombre de quatorze : ils ne représentent qu'un seul son et toujours le même. Les consonnes sont au nombre de trente-quatre, en tout quarante-huit signes, qui forment le système le plus complet, le plus régulier, le plus normal, de lettres alphabétiques, qui ait encore été inventé.

Les détails sont aussi parfaits que la donnée générale.

Chaque voyelle brève a sa longue correspondante, représentée par un signe différent ou modifié ; chaque diphthongue simple a sa diphthongue correspondante plus complexe. Chaque ordre de consonne a sa ténue et son aspirée, ses sourdes et ses sonores, ainsi que sa nasale propre. Bref, il y a peu d'articulations européennes qui ne soient représentées dans le sancsrit, tandis qu'il en renferme beaucoup qui nous sont inconnues, comme toute la classe des *linguales* et des *cérébrales* qui sont particulières aux gosiers des Indiens.

Pour achever cet historique, disons que l'Alphabet grec primitif fut un dérivé du phénicien. Il se simplifia successivement jusqu'à son incarnation dans l'Alphabet romain.

L'Alphabet latin qui paraît être, comme forme maté-

rielle, ce qui s'est produit de plus parfait, sera nécessairement la base du futur Alphabet universel. Il a désormais triomphé dans toute l'Europe. Sauf quelques rares exceptions, provenant (comme toujours) des gens d'Église, la langue allemande a abandonné ou abandonne le vieil Alphabet latin qu'elle avait conservé, jusqu'ici, dans la forme gothique que lui avait donnée le mauvais goût du moyen-âge. L'unité est faite en Europe au point de vue de la typographie proprement dite. Vienne maintenant l'heure des autres unifications !

---

(2) *La conception d'un Alphabet universel est une de celles qui honorent incontestablement ce grand esprit philosophique.* (Volney.)

Voici, par exemple, un passage du livre de Volney intitulé : *L'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques :*

« Il est clair que cette diversité dans les Alphabets est « un obstacle matériel à la communication des esprits, « par conséquent à la diffusion des connaissances, aux « progrès de la civilisation ; d'ailleurs elle subsiste sans « aucun motif raisonnable, car si, comme il est de fait, « le mécanisme de la parole est le même pour toutes les « nations, quelle utilité, quelle raison y a-t-il de le figu- « rer par des systèmes si différents ? Si le modèle est un, « pourquoi les copies n'auraient-elles pas la même unité ?

« Et quel immense avantage pour l'espèce humaine, si de « peuple à peuple, tous les individus pouvaient se com- « muniquer par un même langage? Or, le premier pas « vers ce but élevé est un seul et même Alphabet : la « myope ignorance peut traiter de chimère cette haute « perspective ; mais l'expérience du passé démontre « qu'un mouvement puissant et presque automatique y « pousse graduellement l'espèce humaine. Il n'y a que « deux mille ans que les historiens et les géographes « (Pline l'Ancien, Strabon et Diodore) comptaient dans « l'Ibérie, l'Italie et les Gaules, plus de huit cents peu- « ples parlant des idiomes divers : aujourd'hui trois lan- « gues seulement, et trois langues très analogues entre « elles, divisent les habitants de ces pays, et déjà une « seule lie tous les individus lettrés de l'Europe. Con- « courons par nos efforts au but de la nature ; le temps « fera le reste. »

---

(3) *Voilà pour l'efficacité du zèle missionnaire en tant qu'il peut se manifester par des sacrifices d'argent.*

La comparaison des œuvres propagandistes chez les protestants avec les œuvres correspondantes chez les nations catholiques romaines, est un puissant argument en faveur de la liberté.

Il y a une vérité dont nous étions convaincu depuis

longtemps, c'est que l'esprit de secte, la liberté des associations religieuses, le *secticisme*, en un mot, avec toutes ses conséquences, est la condition *sine quâ non* d'une véritable conviction et d'un véritable zèle religieux.

Où le christianisme conserve-t-il encore quelque vigueur? là où règne le *secticisme*, en Angleterre, aux États-Unis surtout. Dans l'Europe occidentale, où la religion procède par enregistrement, par centralisation forcée, y a-t-il véritablement de la foi, du zèle? Non, il n'y a que des semblants de zèle et de foi, il n'y a que des mots, des faits matériels. Les cœurs n'ont plus de lien qui les attache foncièrement à la vieille croyance. En l'absence de l'esprit de liberté, les consciences se sont réellement détachées de tout culte. De même qu'ils nous montrent Dieu sous les apparences du pain, je me fais fort de leur montrer l'incrédulité universelle sous les apparences de la mode religieuse qui semble nous envahir en ce moment.

Ces idées, déjà anciennes chez nous, ont été singulièrement confirmées par l'étude de ce qui se fait, dans les pays libres et initiés au *secticisme*, au point de vue de la propagande. Pendant que la Propagation de la Foi romaine, de Lyon, végète sans que personne y songe, — à part les dévots de métier, -- la Propagande biblique protestante s'offre à l'admiration du monde avec des ressources énormes (quinze millions au moins), avec un personnel très nombreux, avec une énergie d'activité qui étonne, avec des sympathies si universelles, que

l'œuvre des missions est, dans ces pays, une œuvre véritablement nationale.

Contribuer de sa bourse, ou autrement, à la diffusion de la Bible et du christianisme, est une chose commune, presque populaire, en Angleterre. Les *Annales de la Propagande* se trouvent comme l'*Évangile,* sur le comptoir du commerçant, sur la table de l'étudiant, sur la banquette où s'assied le lord ou le représentant des Communes. En France, qui s'intéresse aux lettres pleines d'exagération qui s'écrivent dans le même but ? Qui sait qu'elles existent ? Au delà du détroit ou par delà la mer, cette indifférence serait regardée comme étonnante. Tout le monde trouve simple que M. Bunsen, ambassadeur de Prusse, ouvre les salons de son hôtel aux amis des Missions.

Voilà ce que j'appelle de la foi. Voilà les conséquences de la liberté religieuse absolue.

Et dire que les bâtards de de Maistre, les brûleurs de l'*Univers* et autres lieux, prétendent restaurer leur établissement par la compression, par des décrets, par des lois d'absolutisme !

Cela n'est pas seulement détestable au point de vue du sentiment, c'est absurde au point de vue de l'esprit; il y a, chez ces gens-là, quelque chose qui l'emporte sur leur perversité, c'est leur imbécillité !

A titre de document curieux, nous allons donner ici un tableau authentique qui présente l'état actuel des missions protestantes.

Observations sur le tableau qui suit.

1° Le chiffre qui représente le personnel des Missions n'indique pas uniquement des missionnaires-ministres; il comprend aussi les aides, les ouvriers, LA FAMILLE DU MISSIONNAIRE.

Et que ce dernier mot ne soit point un sujet de risée pour les gens qui ont le malheur d'être initiés aux facéties dévotes : la famille est toujours chose belle, respectable et sainte, même au Presbytère, même à la Mission. La famille est de Dieu ; la femme chaste et aimante, qui tempère de sa douceur les âpretés de la tâche virile, est de Dieu ; l'enfant, la paternité, la joie de se reproduire et de participer à l'immense création, la volupté de consacrer ses plus rudes labeurs, de dévouer sa vie, après l'humanité, à ce petit être qui jase, et qui, par vous, peut devenir grand, fier, juste, généreux, humain, oui : tout cela est de Dieu; et, contre ces choses vraiment divines, rien ne saurait prévaloir, rien, pas même le célibat horrible d'Alexandre Borgia !

Je n'ai pas l'honneur d'être huguenot; je suis, je crois être mieux, beaucoup mieux que cela; mais je me plais à déclarer, d'après de nombreuses expériences personnelles, que l'un des plus purs tableaux que l'on puisse voir dans notre société troublée, c'est l'intérieur du pasteur protestant, et je défends à l'imbécille cagoterie de s'en moquer !

2° On remarquera dans ce tableau la preuve vivante de l'énergie religieuse qu'enfante la liberté. La société méthodiste, en Angleterre, produit, pour les Missions, une somme exactement semblable à celle que produit l'Église d'Etat, *2 millions 570 mille francs*. Quant au personnel (expression suprême du zèle), celui des méthodistes l'emporte du quadruple sur celui de l'Episcopat anglican.

DATE DE LA SOCIÉTÉ.	NOMS DES SOCIÉTÉS.	MISSIONNAIRES et
1701	Société pour la propagation de l'Évangile dans l'étranger.....	[illegible]
1701	Société écossaise pour la propagation des connaissances chrétiennes.	
1705	Société des Missions de Hall, pour l'évang. des païens (Indes O.)...	
1732	Société des Missions des Frères-Unis, à Bethelsdorff.....	[illegible]
1786	Société Methodist-Weslyenne d'Angleterre.....	6,[illegible]
1792	Société des Missions Baptistes de Londres.....	[illegible]
1816	Société des Missions Baptistes universalistes.....	6
1795	Société des Missions de Londres (indépendants).....	[illegible]
1798	Société des Missions d'Écosse.....	18
1796	Société des Missions de Glascow.....	12
1797	Société des Missions hollandaises.....	[illegible]
1799	Société épiscopale de Londres.....	3,000
1800	Institut Jœnike à Berlin.....	
1810	Société générale des Missions d'Amérique.....	[illegible]
1811	Société des Missions Baptistes.....	[illegible]
1816	Société des Missions de Bâle.....	[illegible]
1817	Société des Missions de l'Eglise presbytérienne d'Amérique.....	[illegible]
1819	Société épiscopale Wesleyenne, à Boston.....	[illegible]
1820	Société épiscopale des Missions de New-York.....	[illegible]
1823	Société de Berlin pour la propagation des missionn. évangéliques..	[illegible]
1824	Société des Missionn. évangéliques chez les païens, établie à Paris.	[illegible]
1828	Société des Missionnaires de Barmen.....	[illegible]
1820	Missions de l'Eglise établie d'Ecosse.....	
1835	Société des Missions de Hambourg.....	
1836	Société des Missions évangéliques luthériennes de Dresde.....	[illegible]
1837	Société des Missions de Lausanne.....	
1838	Société des Missions africaines, à Glascow.....	[illegible]
1840	Société des Missions étrangères.....	
1840	Missions de l'Eglise presbytérienne d'Irlande, à Belfort.....	
1842	Société centrale des Missions évangéliques prop. parmi les païens.	[illegible]
1842	Société des Missions de Norwége.....	[illegible]
1843	Missions de l'Eglise libre d'Ecosse.....	[illegible]
1843	Société des missions danoises de Copenhague.....	
1843	Société des Missions suédoises, à Stockholm.....	
1843	Missions luthériennes d'Amérique.....	

STATIONS.	RECETTES.	SPHÈRE D'ACTION.
41	2,000,000	Indes orientales, Afrique, Amérique, Australie.
		Irlande.
	3,000	
61	337,000	Labrador, Amérique du Nord, Groënland, Amérique du Sud.
	2,570,000	
02	658,000	
4	56,000	
08	1,800,000	
14	55,000	
10	130,000	Iles Moluques, Java et Célébes.
85	2,570,000	Malte, Grèce, Indes orientales, Ceylan, Égypte, Abyssinie, Afrique occidentale, Amérique du Nord, Australie.
97	1,280,000	Grèce, Turquie, Syrie, Perse, Kurdistan, Chine, Inde orientale, Afrique, Amérique, Iles Sandwich.
48	299,000	Grèce, Chine, Indes orientales, Afrique occident., Amérique du Nord.
12	134,000	Grèce, Malte, Turquie d'Europe, Asie Mineure, Jérusalem, Syrie, Indes O., Égypte, Afrique occident. et méridionale, les Amériques.
14	300,000	Indes, Chine, Afrique occidentale, Amérique du Nord, Texas.
67	630,000	Afrique occidentale, Amérique du Nord et du Sud.
26	160,000	Grèce, Candie, Turquie, Kurdistan, Afrique occidentale, Amérique du Nord et du Centre.
6	76,000	Afrique du Sud, Indes orientales, Amérique du Nord.
10	100,000	Afrique du Sud.
20	90,000	Bornéo, Afrique du Sud.
	27,000	Indés orientales et Nouvelle-Zélande.
	27,000	Indes orientales, Nouvelle-Hollande, Juifs, Colonies allemandes de l'Amérique du Nord.
3	4,500	Lausanne, une Station chez les Sioux.
		Indes orient., Nouvelle-Hollande, Nouvelle-Zélande, Amér. du Nord.
22		Afrique du Sud.
1		Indes orientales, Juifs.
5	150,000	Iles danoises des Indes occidentales, Côte-d'Or dans l'Afrique occid.
		Amérique du Nord.

(4) *C'est un instrument de conquête, et non pour le naturel un moyen de civilisation.*

Pour mieux différencier encore la nature des missions protestantes et des missions romaines, nous allons citer quelques traits.

Ce qui caractérise l'œuvre du missionnaire romain, c'est le zèle qu'il apporte à provoquer, par des cérémonies, par des rits, l'action de la grâce. Quand il a fait réciter le *Pater* et l'*Ave* à une peuplade, quand il est parvenu à faire communier les indigènes, quand il a planté une croix, il est dans l'enchantement, et il écrit bien vite à Lyon le récit de sa pieuse Odyssée.

« Une petite fille, âgée seulement de quatre ans, dit « un missionnaire, sait déjà le *Pater* et l'*Ave* (*) » — « Je baiserai, nous dit un converti, mon petit cadavre « de bois et l'image de Marie ; je compterai les saintes « graines.... et je planterai une croix dans ma terre de « chasse. (**) »

Ailleurs, c'est la médaille qui persuade :

« Je demandai à ces femmes, dit encore un mission- « naire, si elles ne seraient pas bien aise d'être baptisées ? « — Oh ! non, me répondirent-elles ; cela nous ferait « mourir. » (Je vous demande un peu quel effet peut produire le baptême sur des gens qui en ont une pareille

(*) *Annales*, nº 136, p. 215.

(**) *Annales*, nº 136, p. 210.

« idée!) Voyant tous mes efforts inutiles sur ces âmes « prévenues, je m'enfonce dans l'épaisseur de la forêt, je « supplie Marie immaculée de s'intéresser pour ces infor- « tunées créatures *qui venaient de refuser sa médaille ;* « je promets de dire une messe en son honneur (Don- « nant, donnant!). Le lendemain, les deux femmes ma- « lades dont il s'agit, *ayant encore eu peur* de mourir « pendant la nuit, changent d'idées, reçoivent le bap- « tême, *baisent la petite croix et la médaille...* (*) »

Il est si important de verser de l'eau sur la tête des enfants, qu'on emploie mille ruses pieuses pour y arriver :

« Nos braves gens, lisons-nous dans la publication « relative aux petits Chinois mangés par les cochons, dans « les *Annales de la Sainte-Enfance*, nos braves gens, si « simples du reste, deviennent d'une adresse incroyable « lorsqu'il s'agit de sauver une âme. Ceux surtout qui « sont un peu charlatans arrivent toujours à captiver les « petits malades, tout en disant aux parents que, s'ils ne « veulent pas y consentir, c'est leur affaire, et que chacun « doit respecter les intentions de la famille. (Il y a apparemment de *saints* mensonges, comme il y a une *sainte* colère, une *sainte* cruauté.)

« On cite, en particulier, un brave homme qui exerce « un peu la médecine, et qui a déjà baptisé plusieurs « centaines d'enfants païens sans que les parents le sa- « chent. Tantôt il baptise furtivement, avec un peu d'eau « *dont il a soin d'imbiber son mouchoir*, tantôt il fait

(*) *Annales*, n° 136, p. 123 à 125.

« apporter un peu d'eau, et, sous prétexte de laver la « figure de l'enfant, pour mieux voir sa maladie, il purifie « son âme de la tache originelle; souvent aussi il se sert « pour donner ses médecines d'un *petit instrument* (Quel « est cet instrument?...) dans le manche duquel il a eu « soin de mettre un peu d'eau; il le tourne et le retourne « pour le mettre mieux à la portée de l'enfant, et au « moment où personne ne voit sa main, il lance l'eau, « qui, si elle paraît ensuite sur la tête de l'enfant, est « prise pour un peu de médecine qu'il n'a pu ava- « ler (*). »

En voilà assez, en voilà trop. Ces choses-là ne se commentent pas.

Mettez maintenant en regard la manière de procéder des ministres protestants.

On lit dans le rapport de la Société des Missions évangéliques publié à Paris en 1853 :

« Cinq néophytes, dont les impressions religieuses datent d'assez longtemps, reçoivent les instructions préparatoires au baptême. »

Ailleurs, même rapport : « L'*examen* de trente-un néophytes, longuement et sérieusement préparés, *a duré trois jours*, pendant lesquels ils ont édifié l'Église par une confession franche de leur foi et le récit de leur conversion. »

Comparez et jugez.

(*) *Annales de la Sainte-Enfance*, décembre 1852, t. IV, n° 29, p. 462.

Pour aider le lecteur à se former un jugement, je lui communiquerai une citation assez intéressante. Elle est tirée d'un livre intulé : *O-Taïti.*

« On peut facilement voir, dit l'auteur de ce livre, « (pages 195 et 196), que les efforts de nos missionnaires « tendent non pas à l'amélioration des peuples sauvages, « mais à la renommée qui en résultera pour leurs tra- « vaux ; ils préféreront aussi une occasion de faire parler « d'eux en allant renverser, s'ils le peuvent, l'édifice « élevé par un voisin (la Mission protestante), plutôt que « de s'adonner à des travaux obscurs de civilisation dans « un coin caché du globe, où, quoique leurs efforts soient « couronnés de succès, ils n'attirent pas l'attention pu- « blique. Bien plus, l'esprit de controverse et de dispute « a remplacé, en grande partie, celui de paix et de tolé- « rance qui devrait exister. »

Ce n'est ni un huguenot ni un encyclopédiste qui dit cela ; c'est un narrateur sans partialité, un écrivain-voyageur, un homme placé dans une position presque officielle : c'est M. Desgraz, secrétaire du commandant Dumont-d'Urville.

III

LA LANGUE UNIVERSELLE.

La diversité des langues est fatale au génie et au progrès.
(LEIBNITZ.)

La chute de l'empire romain a produit plus de confusion et plus de langues nouvelles que la chute de la tour de Babel. Depuis le règne d'Auguste, jusque vers le temps des Attila, des Clodvic, des Gondebaud, pendant dix siècles, TERRA ERAT UNIUS LABII, la terre connue était D'UNE SEULE LANGUE. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les lois sous lesquelles vivaient ces nations, étaient en latin, et le grec servait d'amusement; le jargon barbare de chaque province n'était que pour la populace. On parlait latin dans les tribunaux d'Afrique comme à Rome. Un habitant de Cornouailles partait pour l'Asie-Mineure, sûr d'être entendu partout sur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On se trouvait citoyen de toutes les villes, sur le Danube comme sur le Guadalquivir. Aujourd'hui un Bergamesque, qui voyage dans les petits cantons suisses, dont il n'est séparé que par une montagne, a besoin d'interprète comme s'il était à la Chine. C'EST UN DES PLUS GRANDS FLÉAUX DE LA VIE.

(VOLTAIRE).

I.

Le point de départ.

Pourquoi certains hommes, en assez grand nombre, se sont-ils occupés de composer une langue nouvelle destinée, dans leur pensée, à devenir langue universelle (1) ?

Quelle serait, dans leur intention à tous, la donnée générale de cette langue?

En réponse à cette double question, je trouve ce qui suit en tête d'un projet de langue rationnelle présenté en 1794 à la Convention, par un *citoyen Delormel*:

« En un mot, dit cet auteur, les langues n'ont jamais eu que des principes établis après coup, et sur lesquels elles n'ont pu ensuite se réformer; elles ne sont composées que de mots pris au hasard (2), et ont, par ces deux raisons, des irrégularités sans nombre qui les rendent longues et pénibles à apprendre.

« Il est donc un moyen unique qui n'a pas encore été employé. On n'a point imaginé une langue d'après un tableau réfléchi des connaissances humaines; on n'en a point imaginé une dont les expressions eussent entre elles toutes un caractère capable de rappeler ces connaissances et de les distribuer en des classes qui rappelassent elles-mêmes les expressions; enfin, avec des chiffres on a le secret d'exprimer les nombres dans toutes les langues, mais seulement les nombres; de même, avec les lettres de l'Alphabet, former une langue très simple et ennemie des exceptions, qui soit, ainsi que la numération, fondée sur des séries, par

conséquent assez facile, et par là même assez attrayante pour que les peuples se portent à l'apprendre, et puissent, sans même cesser de parler la leur, aisément parvenir à s'entendre sur toutes les matières : voilà quel est mon projet. »

Ainsi, tel est le point de départ :

1° Difficultés inhérentes à nos langues faites de pièces et de morceaux par la foule grossière.

2° Constitution, par un homme logique, d'une langue parfaitement régulière et rationnelle qui s'apprendrait avec une extrême facilité, et qui deviendrait un instrument très commode des relations internationales.

Voilà le thême constant de tous les projets de la langue universelle. J'en ai là vingt sur ma table; depuis le plus petit jusqu'au plus gros, tous disent la même chose, tous insistent sur la difficulté de ce que nous avons, et tous nous apportent un système éblouissant de simplicité. Conséquence : prenez mon ours!

II.

Prenez mon Ours.

Je me suis dit :

Voyons ces ours. Une fois que nous les aurons passés en revue, nous discuterons, nous nous for-

merons une opinion, tant sur la théorie elle-même de la langue universelle, que sur le mérite des systèmes proposés jusqu'ici.

Entrons donc dans la ménagerie, et examinons.

Le premier ours qui se présente, c'est celui de l'*Encyclopédie.*

Celui-là prétend simplifier les substantifs de la manière suivante : — Il retranche l'article, et il a un procédé qui tient de la déclinaison latine. Soit par exemple l'idée *maison.* La maison se dit : *manou;* de la maison : *manous;* à la maison : *bu manou;* aux maisons : *bu manous;* de la maison : *de manou;* des maisons : *de manous.*

Franchement, je trouve que cela ne simplifie pas grand'chose.

L'*Encyclopédie* a une idée que nous retrouvons dans la plupart des systèmes : c'est celle d'imiter la langue italienne et d'user des formes augmentatives et diminutives. Pour les augmentatifs on ajouterait *lé;* pour les diminutifs, *li.* Exemples :

Maison, *manou;* grande maison, *manoulé;* petite maison, *manouli;* garçon, *filio;* grand garçon, *filiolé;* petit garçon, *filioli.*

Pour les verbes, voici deux exemples de ce que propose l'*Encyclopédie :*

VERBE DONNER

DANS LA LANGUE UNIVERSELLE DE L'ENCYCLOPÉDIE.

INFINITIF.

Donner	donas
Avoir donné	donis
Devoir donner	donus
Donnant	donont

INDICATIF

PRÉSENT.

Je donne	jo dona
Tu donnes	to dona
Il donne	lo dona
Nous donnons	no dona
Vous donnez	vo dona
Ils donnent	zo dona

IMPARFAIT.

Je donnais	jo doné
Tu donnais	to doné
	etc.

PARFAIT.

J'ai donné	jo doni
Tu as donné	to doni
	etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais donné	jo dono
Tu avais donné	to dono
	etc.

FUTUR.

Je donnerai	jo donu
Tu donneras	to donu
	etc.

FUTUR PASSÉ.

J'aurai donné	jo donur
Tu auras donné	to donur

IMPÉRATIF.

Donne	dona
Qu'il donne	lo donar
Donnons	no donar
Qu'ils donnent	zo donar

SUBJONCTIF

PRÉSENT.

Que je donne	jo donar
Que tu donnes	to donar
	etc.

IMPARFAIT.

Je donnerais ou que je donnasse	jo doner
Je donnerais ou que tu donnasses.	to doner
	etc.

PARFAIT.

Que j'aie donné	jo donir
Que tu aies donné	to donir
	etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'aurais donné ou que j'eusse donné	jo donor
Tu avais donné ou que tu eusses donné	to donor

Pour le passif.

INDICATIF PRÉSENT.

Je suis donné	jo sa dona
Tu es donné	to sa dona
Il est donné	lo sa dona
Nous sommes donnés	no sa dona
Vous êtes donnés	vo sa dona
Ils sont donnés	zo sa dona
	etc., etc.

VERBE ÊTRE

DANS LA LANGUE UNIVERSELLE DE L'ENCYCLOPÉDIE

INFINITIF.

Etre	sas
Avoir été	sis
Devoir être	sus
Etant	sont

INDICATIF

PRÉSENT.

Je suis	jo sa
Tu es	to sa
Il est	lo sa
Nous sommes	no sa
Vous êtes	vo sa
Ils sont	zo sa

IMPARFAIT.

J'étais	jo sé
Tu étais	to sé
Il était	lo sé
Nous étions	no sé
Vous étiez	vo sé
Ils étaient	zo sé

PARFAIT.

J'ai été	jo si
Tu as été	to si
Il a été	lo si
Nous avons été	no si
Vous avez été	vo si
Ils ont été.	zo si

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais été	jo so
Tu avais été	to so
Il avait été	lo so
Nous avions été	no so
Vous aviez été	vo so
Ils avaient été	zo so

FUTUR.

Je serai	jo su
Tu seras	to su
Il sera	lo su
Nous serons	no su
Vous serez	vo su
Ils seront	zo su

FUTUR-PASSÉ.

J'aurai été	jo sur
Tu auras été	to sur, etc.

IMPÉRATIF.

Sois	su
Qu'il soit	lo sar
Soyons	no sar
Qu'ils soient	zo sar

SUBJONCTIF

PRÉSENT.

Que je sois	jo sar
Que tu sois	to sar
Qu'il soit	lo sar
Que nous soyons	no sar
Que vous soyez	vo sar
Qu'ils soient	zo sar

IMPARFAIT.

Je serais ou que je fusse	jo ser
Tu serais ou que tu fusses	to ser, etc.

PARFAIT.

Que j'aie été	jo sir
Que tu aies été	to sir, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'aurais été ou que j'eusse été	jo sor
Tu aurais été ou que tu eusses été	to sor, etc.

Les noms de nombre sont ainsi simplifiés :

1	ba	9	pa	17	vu ma
2	co	10	vu	18	vu ni
3	de	11	vu ba	19	vu pa
4	ga	12	vu co	20	co vu
5	ji	13	vu de	21	co vu ba
6	lu	14	vu ga	22	co vu co
7	ma	15	vu ji	23	co vu de,
8	ni	16	vu lu		etc.

Je ne veux pas nier qu'il n'y ait dans ce travail d'un penseur solitaire des combinaisons ingénieuses. Il est certain qu'étant donnée une telle langue régnant chez un peuple, on serait beaucoup moins embarrassé par les exceptions qu'on ne l'est par la nôtre. Mais, je le demande, tombe-t-il sous le bon sens d'aller proposer d'apprendre *manou,* au lieu de *maison, bu manou* au lieu de *à la maison*? Pourquoi pas maison? Si vous ne voulez pas de maison, simplifiez au moins la besogne : prenez le *domus* des latins; il y aura ainsi six à sept cent mille personnes qui ne seront pas obligées d'apprendre ce mot de votre langue nouvelle; prenez *casa* des Italiens; prenez *house* ou *home* des Anglais. Combinez des mots européens, à la bonne heure! Mais pourquoi diable m'aller chercher *manou*? Qu'ai-je de commun avec ce *manou*? Qu'y a-t-il de simplifiant dans ce *manou*?

III.

Course à travers la ménagerie.

Les ours divers qu'on a vus depuis une soixantaine d'années sont tous issus directement de l'ours encyclopédique.

L'ours du citoyen Delormel, présenté à la Convention, en 1794, promettait beaucoup, comme on l'a vu au commencement de ce chapitre. Qu'a-t-il tenu?

Delormel est peut-être le premier qui ait bien développé cette idée, que la langue universelle doit être une méthode sériaire. Il classe les connaissances humaines, il donne des *radicaux* pour chaque branche de ces connaissances, et pourvu que l'on sache ces *radicaux*, on forme tous les dérivés possibles, moyennant des *finales* et des *intercalaires*.

EXEMPLES :

On trouvera dans le dictionnaire *ouva* signifiant *amour*.

De la on formera :

A ouva b Je amour avais	J'avais aimé.
A ouva p Je amour ai	J'ai aimé.

A ouva d Je amour suis	J'aime.
A ouva s Je amour aurai été	J'aurai aimé.
A ouva r Je amour serai	J'aimerai.

Etc., etc.

Le système de l'*Encyclopédie* semble n'être qu'un pur travestissement de la langue française. Quant à la méthode de Delormel, elle est assurément plus sérieuse. Elle part d'une donnée philosophique, l'idée de la série; il y a même çà et là des aperçus très ingénieux dans l'exposé du projet; mais en somme, ce projet est assez embrouillé; cette langue demanderait une étude qui ne serait pas beaucoup moins longue que celle de telle langue européenne que vous voudrez; et il faut toujours terminer par la même question : Était-ce là l'étonnante simplicité que vous nous aviez promise?

IV.

Ouvrs plus modernes.

Un auteur anonyme a publié en 1837 une *Esquisse d'une langue universelle*.

Cet auteur anonyme nous a paru un esprit très élevé, un noble cœur. Il affirme que, du fond de

sa solitude, il avait imaginé le télégraphe électrique bien avant qu'il n'en fût question en Angleterre, et qu'il n'a pu obtenir une audience des ministres de Louis-Philippe pour leur exposer son idée. On devine en lui l'esprit méconnu, l'âme froissée. Ecoutez le langage qu'il tient :

« Du point infime où je suis placé, moi, obscur et timide, j'accomplis, dans la sphère étroite où je suis resserré, la mission que j'avais à remplir. J'élève ma voix, toute faible qu'elle est, et je cherche des échos qui la renforcent et la fassent retentir.

« Les froissements que j'ai ressentis au contact des hommes, et qui me font haïr leurs corporations grandes et petites, échauffent mon zèle pour la constitution d'un autre ordre social qui convient mieux à mon être.

« Toutes les passions méchantes que le monde respire, et qui me blessent au cœur, me persuadent depuis longtemps que je ne suis pas né pour cette société, qui ne peut ni me façonner ni me faire fléchir sous la loi de ses mœurs, ni se transformer elle-même à l'instant, selon mes besoins et mes vœux.... »

L'homme qui a écrit cela est une belle nature. Chose singulière! Il faut bien que les institutions sociales soient quelque peu vicieuses, pour que ce

soit, aux yeux de tout le monde, un signe de supériorité d'être misanthrope, quand on est dans l'impossibilité d'être novateur.

Je serais bien disposé, on le voit, à trouver bon le projet de langue universelle émis par cet honorable anonyme. Cependant je dois dire que ce projet est très compliqué et que son exposition est très obscure. On y insiste surtout sur la donnée des dérivations combinées au moyen de lettres affixes. De plus, et ceci paraît spécial à cet auteur, les séries de mots n'enfanteraient pas seulement leur famille ; il y aurait engrenage de séries d'après certaines règles invariables. Les mots primitifs seraient joints aux mots dérivés par une croix, par le signe + employé dans la langue arithmétique.

EXEMPLES :

Sano, saint.
Sano + *mee*, la santé.
Sano + *moo*, sanitairement.
Sano + *faa*, commencer à être bien portant.
Sano + *fee*, rendre bien portant.
Sano + *fii*, être bien portant.
Sano + *foo*, devenir bien portant.
Sano + *fuu*, cesser d'être bien portant.
Etc....
Viro + kaa, commencer à être homme.
Viro + kee, rendre homme.
Viro + kii, être homme.
Viro + mee, l'humanité.
Viro + moo, humainement.
Etc.....

V.

L'Ours le mieux léché.

Quand nous disons le mieux léché, nous sommes un peu indulgent. Le *système de langue universelle* de M. A. Grosselin n'est pas précisément un chef-d'œuvre de clarté et de simplicité. Ainsi, pour donner une idée du peu d'esprit pratique qui règne dans toutes ces productions, M. Grosselin peint sa langue par des caractères sténographiques, au lieu d'employer l'Alphabet romain.

Toutefois, je dois dire que l'idée des racines et des dérivations au moyen de lettres et de syllabes affixes prend chez M. Grosselin une précision qu'elle n'a chez aucun autre inventeur de langue universelle. Comme il devait arriver nécessairement, l'idée naît, ou du moins se formule plus exactement ici, de combiner la langue déjà universelle des chiffres avec les mots de la langue nouvelle.

M. Grosselin propose quinze cents racines combinées d'après un système sériaire. Ces racines sont rangées en plusieurs colonnes. Dans la première colonne sont les mots de nombre, de modification etc., tels que un, peu, sur, avec, etc. La

seconde colonne est consacrée à l'anatomie, la troisième aux animaux, la quatrième aux parties des végétaux, aux arbres, aux plantes et aux fleurs, la cinquième aux fruits et à tout ce qui sert à la nourriture de l'homme. Puis viennent les colonnes des vêtements, de l'habitation, des jeux, des verbes, etc. Devant chaque mot radical, est écrit un chiffre, depuis 1 jusqu'à 1,500, ainsi :

1	un	203	cheval	801	machine
2	deux	204	âne	802	corde
3	trois	.....		.....	
4	quatre	301	arbre	901	nature
.....		302	plante	902	substance
10	dix	.....		.....	
11	chaque	401	amande	731	musique
12	quelques	402	noix	.....	
13	même	403	noisette.	891	gaze
14	tel	.....		.....	
.....		501	temps	1001	pieux
21	tour	502	année	1002	vertueux
22	beaucoup	.....		.....	
.....		601	ville	1101	matériel
101	tête	602	boulevart	.....	
102	face	.....		1401	aimer
103	traits	701	robe	.....	
104	cerveau	706	maillot	1273	bâiller
105	cheveux	.....		.....	
.....		735	toupie	1500	ensevelir
201	homme	.....		.....	
202	singe				

Comment se servir de ce tableau? Voici :

Vous êtes Anglais, Français, Italien, n'importe! Vous voulez traduire cheval, vous allez à la colonne des animaux, et au n° 203 vous trouvez cheval.

D'après M. Grosselin cheval se dit *from*. Vous ne voulez pas seulement cheval, vous voulez : *de cheval*. C'est ici que M. Grosselin rentre dans la donnée de l'*Encyclopédie*, qui consiste à combiner les mots avec eux-mêmes pour en varier, en diminuer, en augmenter la valeur et la signification. D'après certaines règles, dont la nomenclature ne nous a pas paru d'une clarté éblouissante, voici comment M. Grosselin travaille, et fait en quelque façon, suer le mot *cheval*, c'est-à-dire, dans sa langue à lui, le mot *from* :

Il fait *fromi* : de cheval ; *feurmou* : aller à cheval ; *firmeuo* : palefrenier ; *fromia* : écurie ; *fromeu* : à la manière d'un cheval ; *firmou* : cavalier ; *fromouzeu* : cavalièrement ; *feurmeo* : aimer les chevaux ; *fromaa* : troupeau de chevaux ; *fromeai* : équitation ; *fromaei* : bon écuyer ; *fromoiai* : hennissement ; *fromoia* : maquignonnage ; *fromeiai* : coup de pied de cheval.

Ici, j'arrêterai M. Grosselin, et je lui dirai : pourquoi *from?* Pourquoi ne pas simplifier, en prenant simplement, pour la langue universelle, le nom donné au cheval dans une de nos langues européennes? Si vous preniez l'anglais *horse*, vous auriez également *horsi*, *horsou*, *horseuo*, *horsia*, *horseu*, *horsouzeu*, *horseo*, *horsaa*, *horseai*, *horsaei*, *horsoiai*, *horsoia*, *horseiai*.

Faites mieux. Tenez-vous-en au français. Pourquoi ne dirait-on pas pour traduire cheval : *cheval;* de cheval : *chevali;* aller à cheval : *chevalou;* palefrenier : *chevaleuo;* écurie : *chevalia;* chevalier : *chirvalou;* troupeau de chevaux : *chovalaa;* hennissement : *chevaloiai;* maquignonnage : *chovaloia;* coup de pied de cheval : *chovaleiai?*

D'après l'exemple tiré par moi de *cheval,* aussi bien que d'après les exemples tirés par vous de *from,* « on peut juger, comme vous dites, Monsieur Grosselin, de la richesse de cette nouvelle langue qui, non seulement, fournit des équivalents à tous les mots composés et dérivés des autres langues, mais exprime, en un seul mot, un nombre infini d'idées, que les langues les plus riches ne rendent qu'au moyen de circonlocutions. »

VI.

L'Ours oriental.

J'aurais été bien étonné si je n'avais pas rencontré les Juifs sur mon chemin.

En fait de langage, les Juifs sont ce que vous les connaissez en tout : il n'y a place que pour eux (3).

De même que cette petite horde était le *seul*

peuple, de même qu'un lac ridicule de leur pays, le lac de Génésareth, était la *grande mer de Cinnéreth*, de même que leur loi était la *seule et unique loi*, de même que leur livre est le *seul livre* (*Biblos*), de même leur langue est la *seule langue*, la *langue-mère*, la *langue divine*.

Conséquence : pourquoi ne reviendrait-on pas à l'hébreu comme langue universelle?

Vous croyez que je plaisante, ô mon lecteur!

C'est que vous ne connaissez pas cette race-là (*).

Je n'ai que fort peu et fort mal étudié l'hébreu; mais je possède cependant une idée suffisante des langues orientales, pour pouvoir dire que si l'on avait à choisir comme modèle de perfection une langue de l'Asie, ce ne serait pas à l'hébreu qu'il faudrait s'adresser.

Les langues, suivant la belle et profonde théorie de Condillac, sont des méthodes analytiques, qui sont parties du cri simple pour arriver aux merveilleuses combinaisons que nous admirons dans les idiomes des différents peuples (*h*). Le signe suprême qui marque le plus ou moins grand degré de perfec-

(*) Je n'entends pas attaquer ici de très honorables savants qui trouvent l'hébreu très simple et qui croient consciencieusement qu'on pourrait l'utiliser; je respecte toujours les personnes; c'est l'esprit d'exclusion que non seulement je blâme, mais que j'exècre.

tion d'une langue, c'est son caractère analytique, exprimé par son Alphabet. Or, je le demande, peut-on établir la moindre comparaison sous ce rapport entre l'hébreu et le sanscrit, par exemple, le sanscrit, une merveille philosophique (*), et l'hébreu, un jargon vague, qui ne précise nullement la pensée, et qui n'a que les os de l'Alphabet, je veux dire les consonnes, pareil, d'ailleurs, en tout le reste, au langage de l'enfant qui émet les mots sans les tisser ensemble, qui garrule, et ne parle pas.

Le monde civilisé n'a rien à démêler avec les langues sémitiques. Le sanscrit lui-même, malgré sa perfection alphabétique, se présente avec des conditions telles, en fait de syntaxe, en fait d'harmonie, que nous ne pouvons faire qu'une chose : c'est d'y prendre, comme objet d'imitation, l'utile procédé de représenter tous les sons par des signes spéciaux. Du reste, la complication des caractères, un certain manque de lucidité dans le génie de la langue, rendent ce bel idiome bien inférieur aux langues japhétiques, au point de vue des nécessités du progrès. L'Orient est fini pour ses langues comme pour sa vie intellectuelle. L'esprit net et

(*) Voir ce que nous avons dit du sanscrit dans les notes du chapitre intitulé l'*Alphabet universel*, note 1re.

positif des nations européennes l'a définitivement vaincu, et il l'absorbera un jour.

Certes, j'appelle, quant à moi, ce résultat de toute l'énergie de mes désirs. L'Orient, c'est l'enthousiasme faux, s'est l'absence de vigueur dans la pensée, c'est l'exagération universelle, c'est, en un mot, la fausseté du jugement. « Un antique préjugé, comme dit le savant Volney, vante vainement la littérature orientale : le bon goût et la raison attestent qu'aucun fonds d'instruction solide ni de science positive n'existe en ses productions. L'histoire n'y récite que des fables, la poésie que des hyperboles ; la philosophie n'y professe que des sophismes, la médecine que des recettes, la métaphysique que des absurdités ; l'histoire naturelle, la physique, la chimie, les hautes mathématiques y ont à peine des noms ; l'esprit d'un Européen ne peut que se rétrécir à cette école : c'est aux Orientaux de venir à celle de l'Occident moderne. »

C'est là, en effet, une loi visible de l'histoire. Le bon sens occidental prend de plus en plus le dessus sur l'illuminisme asiatique. Le moment n'est pas loin où, contrairement à ce qui a été fait au moyen-âge, on assimilera définitivement et sympathiquement à nos nationalités, ce qui reste de la race chaldéo-méditerranéenne tout en répu-

diant d'une manière absolue ce que nous tenons d'elle au point de vue religieux. Cette race pleine de ténacité, de concert avec sa sœur légitime, la philosophie platonicienne, a horriblement dévoyé l'esprit humain. Démocrite, Épicure, et vous, Celse, Lucien, hommes de calme intelligence, qui, au déclin de la puissance romaine, avez vu, avec tant de tristesse, l'âme humaine envahie par toutes les insanités du platonisme, du philonisme, du plotinisme, de l'helléno-judaïsme en délire, vous vous réjouirez dans vos tombeaux maintenant inconnus : Alexandrie-la-Folle laissera la place à Athènes-la-Savante; les statues sacrées, si respectables sous leurs voiles, seront mises à nu, et, voyant combien elles sont vermoulues, le monde en détournera sa face, et il se jettera dans les bras de la grande Déesse occidentale, la Déesse née vers les régions qu'éclaire le soleil du Nord et que battent les flots de l'Océan, la Raison !

VII.

En Résumé.

Si j'exclus de la discussion, comme un pur système d'érudit, l'idée d'universaliser l'hébreu ou telle autre langue orientale, je me trouve en pré-

sence de plusieurs projets qui, plus ou moins explicitement, se résument à ces deux points :

1° Faire des séries des objets de la langue, et prendre les têtes de séries pour en composer des mots radicaux. On recourrait à ces racines au moyen des chiffres, auxiliaires nés de la langue universelle ;

2° A l'aide de règles simples, faire sortir les dérivés des radicaux, de manière à exprimer en un seul mot augmentatif, diminutif, actif, passif, local, philosophique, etc., toute la gamme des idées et des sensations humaines.

En deux mots :

Série, aidée des nombres;

Combinaisons de lettres et de syllabes affixes, finales ou intercalaires, sur le fond des radicaux.

Voilà la donnée de la langue universelle.

VIII.

Qu'en penser ?

Nous allons faire une confession au lecteur.

Nous avons commencé ces études avec la pensée qu'une langue universelle faite *à priori* était une idée folle. Nous étions tout disposé à dire avec tout le monde : « De quel droit ces bons-

hommes font-ils des langues dans leur cabinet? Qui voudra jamais de leur charabias? Est-ce qu'une langue ainsi morte avant sa naissance pourra jamais s'imposer? Restez tranquilles, pauvres rêveurs : la seule langue universelle possible, c'est une langue vivante et conquérante. La langue universelle, ce sera le français! »

Voilà ce que je me proposais de dire, et en disant cela, j'aurais fait plaisir à plusieurs de mes amis qui sont dans ce sentiment.

Eh bien! l'évidence me presse; moi aussi, je suis pris par cette idée magique d'une langue universelle faite *à priori*, et pouvant, dans un temps prochain, faciliter les rapports internationaux. Je ne dirai donc pas aux bonshommes et aux rêveurs de se retirer et de se taire; ma conscience ne me le permet pas : *Non possumus!*

IX.

Distinction importante.

A supposer que telle langue européenne actuelle, et ce serait nécessairement le français, doive se généraliser dans l'avenir et passer à l'état de langue universelle, ce résultat ne sera pas obtenu de longtemps.

Les avocats du français font beaucoup sonner ce fait, certainement considérable, que la diplomatie parle déjà notre langue. Mais qu'est-ce que la diplomatie dans le monde?

En attendant, il pèse sur les nations européennes l'obligation véritablement insupportable d'apprendre trois ou quatre idiomes au moins, pour organiser convenablement leurs rapports commerciaux et autres.

En attendant, nous sommes obligés de faire passer un temps considérable à nos enfants pour apprendre l'anglais, l'allemand, l'espagnol.

L'étude des instruments de communication est et reste un obstacle perpétuel. Un Européen ne peut pas bouger de sa contrée sans se munir d'une malle de dictionnaires et de grammaires. Les douanes mises par Lhomond à la pensée, sont pour le moins aussi désastreuses que ces douanes matérielles, objet d'horreur pour les malheureux qui s'arrêtent à Valenciennes et à Quiévrain, ou qui débarquent à Douvres et à Calais.

Les communications intellectuelles sont à peu près nulles. Les plus beaux travaux de l'Allemagne philosophique nous restent inconnus, en France, des temps infinis. Le progrès de la pensée se fait sans accord; il est facilité ou arrêté, suivant le bon plaisir d'un traducteur plus ou moins pressé,

plus ou moins traître. Quand on saurait l'allemand, et que l'on pourrait lire Fuerbach, on ne sait pas l'anglais pour lire Calisle; on ne sait pas l'italien, on ne sait pas l'espagnol. Et si l'ouvrage important qui se publie en Allemagne est traduit pour la France, il n'est pas traduit pour les autres peuples. Ainsi la pensée européenne se traîne en boîtant, et ce qui pourrait se faire en un an demande un demi-siècle. Voltaire a dit vrai : c'est un des grands fléaux de la vie.

De tout cela je conclus qu'il y a urgence d'organiser un instrument provisoire (5). Il y a dans la donnée des radicaux indiqués par la numération, et des dérivés se formant par des règles faciles, une idée que je crois féconde. Si, dans cette voie, on venait à rencontrer une langue très simple, aussi facile à apprendre, par exemple, que celle des chiffres, ou bien encore que celle des chimistes, avec laquelle elle aurait plus d'une analogie, je dis que ce serait une obligation morale pour tout homme de progrès de pousser à l'adoption de ce projet par les savants; je dis que les gouvernements, entraînés par l'opinion publique, arriveraient nécessairement à mettre cette langue dans les programmes d'enseignement, au même titre qu'ils y mettent, presque tous aujourd'hui, l'algèbre et le système métrique.

Je crois donc, de la manière la plus ferme, que la question d'une langue universelle très simple, où tous les intérêts seraient ménagés, où toutes les facilités seraient combinées, est et demeure encore au concours pour les hommes qui pensent. Celui qui la trouvera aura trouvé le plus utile instrument de civilisation, le chemin de fer des âmes, le télégraphe électrique de la pensée !

X.

L'unité dans la variété.

J'ai rencontré beaucoup de gens qui m'ont dit : Mais avec votre langue universelle, vous tuez les génies nationaux, vous tuez les littératures spéciales.

Vous voyez bien que non. Qu'est-ce que je vous propose, au contraire ? Je vous propose de maintenir la variété tout en faisant l'unité. Je vous propose de laisser au Français son génie lucide secondé par sa langue précise. Je vous propose de laisser à l'Allemand, avec sa nature rêveuse et élégiaque, sa langue richement nuancée et un peu brumeuse. Je vous propose de laisser à l'Anglais son humour souvent naïve, avec sa langue qui a des notes enfantines malgré son élévation, et qui con-

serve, jusque dans les vers du grand Byron, je ne sais quoi de candide qui n'exclut ni la hardiesse ni la profondeur. Et puis, pour servir de point de repère aux esprits si divers de ces différents peuples, je vous propose une langue abrégée, une langue mathématique en quelque sorte, qui joue, dans le domaine de la pensée, le rôle que jouent, dans le domaine des calculs, les chiffres arabes, et que vont jouer tout à l'heure la numération décimale et le système métrique.

Je répète ce que je disais tout à l'heure : cet instrument de langage commun est de première nécessité, et c'est véritablement une des plus grandes *barbaries* de ce temps, qu'il ne soit pas pratiqué, ni même trouvé encore.

XI.

Arc à deux cordes.

Je veux faire comme font les hommes prudents ; je veux mettre deux cordes à mon arc.

Je ne suis pas de la *secte des infaillibles,* moi, pas plus en grammaire qu'en philosophie ; je suis de la seule secte qui ait jamais servi utilement l'humanité, la *secte des chercheurs*.

Il est possible après tout, que je me trompe; il est possible qu'une langue *à priori* ne soit pas possible pour l'ensemble des communications humaines, comme elle est possible pour la chimie, comme elle est possible pour la numération; il est possible que la solution de l'*unius labii* antique soit dans la fatalité historique et non dans la déduction d'un philosophe solitaire; il est possible (et mon patriotisme en éprouverait une vive joie) que le mot de cette énigme à déchiffrer : LA LANGUE UNIVERSELLE, ce soit cette chose tant prédite, l'UNIVERSALITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE (6).

C'est possible.

Mais alors je n'ai pas fini, je vais vous harceler de nouveau, car je viens vous dire : Simplifiez la langue française.

XII.

Simplifiez la Langue française.

Une foule de difficultés s'opposent à ce que de la langue française, telle qu'elle est constituée, telle qu'elle est *conservée et fixée* par les vestales de l'Académie, devienne la langue commune qui doit servir aux relations internationales.

Pour que notre langue se généralise réellement,

effectivement, elle a besoin de s'améliorer, de se perfectionner, et surtout de se simplifier.

Il faut qu'elle organise son Alphabet : c'est l'*a b c* de sa réforme.

Il faut qu'elle simplifie son orthographe qui, pour être moins inepte que l'orthographe anglaise, n'en a pas moins de fort bons grades en ineptie.

Il faut, en troisième lieu, qu'elle refasse sa grammaire, qui est la *consécration* de tous les caprices du vulgaire, qui est la *fixation* de toutes les sottises nationales.

Nos *règles* et nos *exceptions*, par exemple, sont un si abominable fouillis qu'on ne peut pas comprendre comment il peut entrer dans l'esprit de gens ainsi harnachés, de se présenter à l'Europe et de lui dire : Je viens t'apporter la norme du langage !

Je propose formellement aux hommes qui s'occupent de la langue universelle, et qui tiennent que le français doit devenir cette langue tant souhaitée, je leur propose de courir sus à toutes les exceptions de Lhomond, Gautier, Noël, Chapsal, et autres manitous collégiaques et puérils.

XIII.

L'égalité des mots devant la règle.

Vous voulez que notre langue française devienne universelle. Très bien! Mais alors faites-lui des règles précises, positives, dans lesquelles les mots entrent tous sans exception. Détruisez ces broussailles qui obstruent toutes les parties du discours.

Pourquoi ces broussailles qu'on appelle des exceptions? Quelle est leur utilité, leur raison d'être? Ne sont-elles pas, de l'aveu de tout le monde, aussi insupportables aux nationaux qu'aux étrangers?

J'ouvre la grammaire de Noël et Chapsal au chapitre du substantif, et j'y vois ceci :

Formation du pluriel dans les substantifs.

33. Règle générale. On forme le pluriel des substantifs en ajoutant une *s* au singulier : un homme, des hommes ; une ville, des villes.

34. Sont exceptés :

1°.....

2°.....

3°.....

4°.....

5°.....

6°..... etc., etc., etc.

Et quelles exceptions !

Par exemple, *bijou, caillou, chou, genou,* etc., ne prennent pas d'*s*, ils prennent un *x*. Il serait très abominable et *très cuisinière* d'écrire des *bijous,* des *caillous,* des *chous,* des *genous ;* il faut écrire des *bijoux,* des *cailloux,* des *choux,* des *genoux,* etc. Quand je pense que des hommes de quarante ans, qui ont les cheveux gris, donnent des pensums à de pauvres gamins pour ces *cailloux* et pour ces *choux,* cela me paraît sublime d'imbécillité !

Il est nécessaire de dire un *cheval,* des *chevaux;* on dit au contraire un *carnaval,* des *carnavals,* un *chacal,* des *chacals.*

Pourquoi donc çà, s'il vous plaît ?

Ainsi le veut l'usage, dit-on.

Mais moi, je vous dis : L'usage est un imbécille, et s'il reste imbécille, il n'a pas le droit de nous donner une langue universelle de sa façon.

Au chapitre des adjectifs, on est bien plus révolté encore. Dites-moi, entre autres, pourquoi *ingrat* fait au féminin *ingrate* sans redoublement de consonne, et pourquoi *nul, sot, paysan,* redoublent, et font : *nulle, sotte, paysanne.*

C'est à cause de l'étymologie, me dira quelque magister.

Tu te trompes, magister ! Il est vrai que *nul*

vient de *nullus*, *sot* de *sottus* (*Quid distat inter Scottum et sottum,* disait Charles-le-Chauve à Scot Érigène. — Rien que la table, répondit le savant, qui dînait avec le roi); mais *paysan* vient de *paganus*, qui n'a qu'un *n*.

Magister! écoute-moi. Toi et les tiens, vous êtes comme les lettrés chinois. Vous avez mis des montagnes d'obstacles autour de vos histoires, pour qu'on soit toujours obligé de les apprendre de vous, pour qu'on y mette beaucoup de temps, et que ce beaucoup de temps se résolve pour vous en beaucoup d'argent.

Voilà la vérité, ô mandarins de l'Occident. Et moi, je dis: Fi des mandarins! et fi des bonzes! et fi des lamas! Qui nous délivrera de toute cette musaraigne, de toute cette vessaille, comme dit Rabelais! Qui nous délivrera de ces embaumeurs de langues vivantes! Qui nous délivrera de ces entortilleurs de choses simples! Qui nous délivrera de ces partisans des brumes et des nuées! Qui fera resplendir sur la société le soleil du bon sens, de l'utilitarisme bien entendu, pour qu'il chasse enfin tous ces oiseaux de nuit, qui ne croassent leurs vieilleries avec tant d'autorité, *tanquam potestatem habentes,* que parce qu'il ne se trouve personne d'assez hardi pour leur rire au nez!

Parlons encore un peu des adjectifs; le sujet est d'une fécondité inépuisable.

Chasseur fait *chasseresse;* c'est bien, quoique ce soit déjà une cinquième ou sixième exception à la règle; mais alors pourquoi, je vous prie, accusateur fait-il *accusatrice?* Quel grand mal y aurait-il à identifier les terminaisons? Et puis, dites-moi, monsieur le grammairien, pourquoi amateur, auteur, professeur, littérateur, docteur, etc., n'ont-ils pas de féminin? C'est sans doute parce que, de par les vieilles bonnes maximes de la bonne vieille doctrine *blanchie par le temps,* les femmes ne doivent ni s'occuper d'art, ni écrire de livres, ni enseigner? C'est sans doute parce que, toujours de par les bonnes vieilles maximes de la bonne vieille doctrine blanchie par le temps, *le masculin est plus noble que le féminin?*

O pourquoi notre langue est-elle si bégueule! Je serais bien heureux de traiter ces pédants de collége comme Luther traitait le mari de la Babylone : « Petit âne! Petit ânon! »

Oserai-je me fourrer dans la forêt noire des verbes? C'est là qu'on en trouve, des exceptions, des sur-exceptions, des sous-exceptions, des irrégularités, des demi-irrégularités, des quarts d'irrégularités, des fractions de fractions d'irrégularités. La plupart du temps, sur quel fondement

reposent ces infractions à la règle? Sur aucun. Ordinairement même, on est obligé, pour les appliquer, de faire une violente entorse au bon sens. Les grammairiens, pour se conformer à ce prostitué qu'on appelle l'usage, font pour les mots comme font les médecins du Céleste-Empire pour les pieds chinois; il les tortillent horriblement sous prétexte de les embellir et de les illustrer.

Dites-moi un peu, par exemple, pourquoi le verbe *dire* a une exception consistant en ceci :

Je dis	**Je lis**
Tu dis	**Tu lis**
Il dit	**Il lit**
Nous disons	**Nous lisons**
Vous dites	**Vous lisez**
Ils disent	**Ils lisent**

C'est singulier, n'est-ce pas? Comment trouvez-vous maintenant cette sous-exception :

Je prédis
Tu prédis
Il prédit
Nous prédisons
Vous prédisez
Ils prédisent

Est-ce assez outrageusement bête?

On conjugue :

INDICATIF PRÉSENT.

Je jouis
Tu jouis

Il jouit
Nous jouissons
Vous jouissez
Ils jouissent

PARFAIT.

Je jouis
Tu jouis
Il jouit
Nous jouîmes
Vous jouîtes
Ils jouirent

Pourquoi ne dit-on pas :

INDICATIF PRÉSENT.

Je mentis
Tu mentis
Il mentit
Nous mentissons
Vous mentissez
Ils mentissent

PARFAIT.

Je mentis
Tu mentis
Il mentit
Nous mentîmes
Vous mentîtes
Ils mentirent

J'ai passé en revue, pour mon édification particulière, toutes les exceptions énumérées dans la meilleure et la plus autorisée des grammaires, celle de Noël et Chapsal. Certainement, il en est quelques-unes qui demanderaient peut-être quelque précaution, quelque moyen terme. Mais, en général, je regarde ces variétés dans les règles du langage comme analogues aux variétés qui existaient

dans les Coutumes légales et judiciaires des différentes parties de l'ancienne France. Elles ont l'air d'abord, dans leur irrégularité anguleuse, d'être une nécessité de la langue. Il semble, au premier aspect, qu'il n'y aurait pas moyen d'opérer les aplanissements que demande la logique. Erreur.

Quand on voulut faire l'unité politique dans la vieille France, le Berri réclama, la Bretagne réclama, le Languedoc réclama. Eh! bon Dieu, disaient les professeurs de droit coutumier, comment allons-nous faire quand tout cela sera nivelé? Est-ce donc la fin du monde?

Mon Dieu, non! c'était la France lancée sur la grande voie du progrès, par l'égalité des Français devant la loi.

Que serait, en dépit des croassements de l'école et de la pédagogie, la réforme que je réclame? Ce serait la belle, la glorieuse langue française, mise en voie de devenir langue européenne, par l'égalité des mots devant la grammaire!

NOTES

DU CHAPITRE TROISIÈME.

(1) *Langue universelle.*

Il ne faut pas confondre absolument, comme font quelques personnes, avec la question de la *langue universelle*, la question de la *langue philosophique*, dont le grand Condillac s'est occupé en plusieurs endroits de ses ouvrages.

La langue universelle est un instrument destiné à devenir populaire ; la langue philosophique consiste essen-

tiellement en un ensemble de précautions que la logique nous induit à prendre contre les erreurs provenant du langage.

Quant à cette dernière, voici comment en parle Condillac, *Art de penser*, IIe partie, chap. 2 :

« Il faudrait donc d'abord se mettre dans des circonstances sensibles, afin de faire des signes pour exprimer les premières idées qu'on acquerrait par sensation; et lorsqu'en réfléchissant sur celles-là, on en acquerrait de nouvelles, on ferait de nouveaux noms dont on déterminerait le sens, en plaçant les autres dans les circonstances où l'on se serait trouvé, et en leur faisant faire les mêmes réflexions qu'on aurait faites. Alors les expressions succéderaient toujours aux idées : elles seraient donc claires et précises, puisqu'elles ne rendraient que ce que chacun aurait sensiblement éprouvé.

« En effet, un homme qui commencerait par se faire un langage à lui-même, et qui ne se proposerait de s'entretenir avec les autres qu'après avoir fixé le sens de ses expressions, par des circonstances où il aurait su se placer, ne tomberait dans aucun des défauts qui nous sont si ordinaires. Les noms des idées simples seraient clairs, parce qu'ils ne signifieraient que ce qu'il apercevrait dans des circonstances choisies : ceux des idées complexes seraient précis, parce qu'ils ne renfermeraient que les idées simples que certaines circonstances réuniraient d'une manière déterminée. Enfin, quand il voudrait ajouter à ses premières combinaisons, ou en retrancher quelque chose, les signes qu'il emploierait

conserveraient la clarté, pourvu que ce qu'il aurait ajouté ou retranché se trouvât marqué par de nouvelles circonstances. S'il voulait ensuite faire part aux autres de ce qu'il aurait pensé, il n'aurait qu'à les placer dans les mêmes points de vue où il s'est trouvé lui-même lorsqu'il a imaginé les signes, et il les engagerait à lier les mêmes idées que lui aux mots qu'il aurait choisis.

« Au reste, quand je parle de faire des mots, ce n'est pas que je veuille qu'on propose des termes tout nouveaux. Ceux qui sont autorisés par l'usage me paraissent d'ordinaire suffisants pour parler sur toute sorte de matière... »

Condillac, dans ses *Théories du Langage*, semble avoir voulu se borner à la critique générale des langues, et bien montrer les piéges qu'elles contiennent, pour les faire éviter à la raison. Mais il a tellement creusé son sujet, il a si logiquement déduit les conséquences de sa critique, qu'il court à travers ses pages un sentiment profond de la langue générale, et que toutes ses discussions concourent à développer les règles d'après lesquelles cette langue devrait être composée.

En cette circonstance comme toujours, ce grand et profond génie en pense évidemment beaucoup plus long qu'il n'en dit explicitement. Tout en ayant l'air de se tenir dans le domaine de la spéculation, en exposant ce que devrait être une *langue vraiment philosophique*, partant des sons imitatifs, et arrivant, par une suite d'analogies, à tous les développements d'un idiome; en exposant ces hautes conceptions, dis-je, Condillac est tout simplement le mé-

taphysicien de cette question, rajeunie de notre temps par les circonstances nouvelles où se trouve l'Europe, la question de la *langue universelle.*

Dans un ouvrage aussi étonnant par son extrême simplicité que par sa profondeur, (c'est là le caractère saillant du génie de Condillac : il fait un grand chemin, une route banale, de ce qui, chez tout autre écrivain, est un sentier ardu au flanc d'une montagne escarpée), dans la *Langue des Calculs*, ce grand homme s'exprime plus explicitement encore que dans l'*Art de penser.*

L'objet de la *Langue des Calculs* est d'enseigner l'arithmétique à un écolier, tout simplement, par les procédés ordinaires de l'analyse logique. Le calcul n'est pas, comme le prouve admirablement Condillac, une science difficile, d'un ordre singulier et étrange ; c'est une langue, et une langue d'autant plus facile à apprendre, qu'elle est très bien faite et qu'il n'y a rien d'arbitraire.

On conçoit tout de suite quel parti doit tirer Condillac de cette donnée d'une langue rationnelle, où tout s'enchaîne, où le caprice n'a aucune part, pour critiquer nos procédés de langage. Son chapitre préliminaire, dans la *Langue des Calculs*, est, en effet, consacré à cette critique, et cette critique, en dernière analyse, se résume au *desideratum* d'une langue vulgaire construite aussi exactement, aussi régulièrement, aussi logiquement, en un mot, que la langue des nombres et des chiffres. Voici, d'après Condillac, le point de départ de cet idiome idéal.

« Les premières expressions du langage d'action sont données par la nature, puisqu'elles sont une suite de

notre organisation : les premières étant données, l'analogie fait les autres, elle étend ce langage; peu à peu il devient propre à représenter toutes nos idées, de quelque espèce qu'elles soient.

« La nature, qui commence tout, commence le langage des sons articulés, comme elle a commencé le langage d'action; et l'analogie qui achève les langues, les fait bien, si elle continue comme la nature a commencé. »

Ce que je veux que l'on conclue de tout ceci, c'est que Condillac n'a pas traité de la langue universelle tout à fait au même point de vue que nos écrivains du XIXe siècle, mais que sa métaphysique, plus encore peut-être que celle de Leibnitz, est et doit être le fondement de toutes les théories spéciales que l'on fait et fera à cet égard (*).

---

(2) *Les langues ne sont composées que de mots pris au hasard.*

Voltaire fait très spirituellement ressortir le caractère irrégulier, décousu, souvent grossier et barbare de notre langue.

« C'est, dit-il, une stérilité ridicule de n'avoir pas su

(*) Condillac est évidemment au courant de toutes les questions pratiques concernant le langage. Les idées de réforme orthographique lui sont familières. Dans ce chapitre préliminaire de la *Langue des Calculs*, dont je parle, il écrit toujours *analise*, méthode *analitique*. Le philosophe de la sensation doit être ajouté à la liste des néographes modérés, catégorie des grands hommes.

exprimer autrement un *bras de mer*, un *bras de balance*, un *bras de fauteuil;* il y a de l'indigence d'esprit à dire également la *tête d'un clou*, la *tête d'une armée*. On trouve le mot de *cul* partout, et très mal à propos; une rue sans issue ne ressemble en rien à un *cul de sac*; un honnête homme aurait pu appeler ces sortes de rues des *impasses* (*) ; la populace les a nommées *culs*, et les reines ont été obligées de les nommer ainsi. Le fond d'un artichaut, la pointe qui termine le dessous d'une lampe, ne ressemblent pas plus à un *cul* que des rues sans passage; on dit pourtant toujours *cul d'artichaut* (**), *cul de lampe*, *parce que le peuple qui a fait la langue était alors grossier.* Les Italiens, qui auraient été plus en droit que nous de faire souvent servir ce mot, s'en sont bien donné de garde. Le peuple d'Italie, né plus ingénieux que ses voisins, forma une langue beaucoup plus abondante que la nôtre...

« Un autre effet de l'irrégularité de ces langues *composées au hasard* dans des temps grossiers, c'est la quantité de mots composés dont le simple n'existe plus. Ce sont des enfants qui ont perdu leur père. Nous avons des *architraves* et point de *traves*, des *architectes* et point de *tectes*, des *soubassements* et point de *bassements;* il y a des choses *ineffables* et point d'*effables*. On est *intré-*

(*) C'est ce qui se fait maintenant. Il y aurait un petit chapitre de livre fort curieux à faire sur les changements que la Révolution a apportés dans la langue française, au point de vue de l'honnêteté et de la pudeur.

(**) Il paraît que l'expression de *portefeuille* d'artichaut se généralise.

pide, on n'est pas *trépide; impotent*, et jamais *potent;* un fonds est *inépuisable*, sans pouvoir être *épuisable.* Il y a des *impudents*, des *insolents*, mais ni *pudents*, ni *solents; nonchalant* signifie *paresseux*, et *chalant* celui qui achète. »

Condillac ne pensait pas autrement que Voltaire sur l'irrégularité, sur le caractère profondément illogique de nos langues européennes, et de notre langue française en particulier. Voici ce que je lis dans le chapitre préliminaire de la *Langue des Calculs :*

« Dans nos langues vulgaires, dans la nôtre, le choix des expressions a été souvent fait d'après des analogies si faibles, si vagues, si disparates, et quelquefois avec si peu de goût, qu'on serait tenté de croire qu'elles ont été faites comme au hasard. En effet, elles avaient été presque achevées par des barbares sans discernement, lorsqu'elles ont été remaniées par des hommes de génie qui ne pouvaient parler que comme on parlait. Ils ont perfectionné la langue, en lui donnant leur caractère, mais il ne leur a pas été possible de la purger de tous ses vices.

« C'est cet arbitraire qu'on croit voir dans les langues qui a jeté dans l'erreur que l'usage les fait comme il veut, et les grammairiens nous ont donné ses caprices pour des lois. Mais ce qu'ils prennent pour caprice, n'est, de la part des peuples, qu'ignorance, défaut de jugement et mauvais goût, car, lorsqu'ils choisissent mal, ce n'est pas qu'ils choisissent sans raison, c'est que la raison qui les devrait déterminer ne s'offre pas à eux, et ne peut s'y

offrir. *Voilà les barbares qui ont fait les langues modernes.* »

En feuilletant au hasard le dictionnaire, il me tombe sous les yeux deux mots dont l'examen suffirait à montrer combien Voltaire et Condillac ont raison, combien il est vrai que notre langue est faite de pièces et de morceaux, sans logique, au hasard.

Ces deux mots sont *étrennes* et *escarpins.*

Le mot *étrennes* vient du latin *strena, strenæ*, qui, en latin comme en français, signifie *présent du jour de l'an.*

Le mot *escarpins* vient de *carpi*, souliers coupés, souliers à simple semelle.

Eh bien! je vous demande un peu pourquoi de *strena* on a fait *étrennes*, en retranchant l'*s* qui était là, et pourquoi de *carpi* on a fait *escarpins*, en mettant un *s* qui était absent? Pourquoi cette anomalie? ce n'est pas pour la douceur de la prononciation : *escarpins* n'est pas plus doux à prononcer que *écarpins. Estrennes* ne serait pas plus dur que ne l'est *étrennes.*

Bref, c'est de l'arbitraire sans raison aucune. C'est du langage comme en font les gens des carrefours : voilà le *feu sacré* que conservent les vestales de l'Académie.

A propos du mot *étrennes*, que l'on me permette une petite remarque philologique. *Strena*, le mot latin, vient de *strenuus*, brave. Les étrennes étaient donc considérées à Rome comme des présents guerriers faits aux enfants

pour exciter dans leur âme l'amour des combats. C'était donc, dès ce temps-là, le régime des *fusils de bois*, sous le nom et la forme des armes d'alors; c'était le régime de l'épée des bambins, de la giberne enfantine, du garde-national en cotillon. Ainsi la vraie tradition des étrennes (*strena*, *strenuus*), c'est le cadeau guerrier. Les bonbons, les livres, sont des présents du jour de l'an, mais ce sont des cadeaux trop pacifiques pour mériter le nom d'*étrennes*. Ce ne sont pas non plus des *étrennes* que la pièce de monnaie donnée aux portiers, aux employés, etc. L'idée de bravoure ne saurait généralement s'appliquer à ces personnes-là.

Nous avons ainsi beaucoup de manières de parler qui sont fausses, inexactes. Ce sont les petits chagrins de la philologie. En revanche, elle a aussi de grands bonheurs. Oh! quelle belle étude il y aurait à faire sur les progrès des idées et des sentiments prouvés par certains mots! Comme il y aurait une belle page d'histoire égalitaire à faire sur la progression suivante, par exemple : *esclave femelle*, *serve*, *servante*, *domestique*, *bonne !*

---

(3) *En fait de langage, les Juifs sont ce que vous les connaissez en tout : il n'y a place que pour eux.*

Je ne connais pas de phénomène historique plus divertissant que celui de cette peuplade, ramenant tout à elle, croyant que tout a été fait pour elle, affirmant que le Créateur des mondes s'occupe d'elle exclusivement.

Je trouve chez les Grecs un amour-propre national très caractérisé, surtout à l'époque des guerres Médiques. Je ne jurerais pas que les vainqueurs de Marathon, de Salamine et de Platée, n'ont point embelli leurs exploits, et Xerxès, sans doute, a été un peu caricaturé par le *Charivari* de nos ancêtres en ligne directe, les Athéniens.

Les Grecs, comme les Romains, ont eu, dans leurs annalistes primitifs, des apologistes plutôt que des historiens. Mais il n'y a rien de choquant dans le sentiment qui dicte leurs exagérations souvent ingénieuses.

Là bas, sur les bords du Jourdain, c'est toute autre chose. Cette race égyptico-arabe se présente avec un orgueil lourd et grossier qui vous irrite. Nul bon sens. La fausseté du jugement est manifestement la qualité dominante de l'historien. C'est de l'histoire vexante.

D'abord, ils ne peuvent pas remuer sans que le Ciel entier ne s'émeuve. Et, remarquez-le bien, vous ne trouvez pas chez eux la candeur théologique des narrateurs du siége de Troie, par exemple. L'Olympe partagé pour cette bicoque : cela fait sourire et ne choque pas. Mais en Chanaan on ne rit jamais. Le Jupiter de ce pays n'a pas à côté de lui la balance de Thémis. Pour plaire à ses bons Juifs, il voue tout le reste à la désolation et à la mort. Il s'occupe des plus petits détails de guerre : il fait des plans d'attaque; il dresse des programmes de carnage. Le massacre des prisonniers l'intéresse spécialement, et ce brave roitelet, chez lequel on devine une âme vigoureuse, Saül, est répudié par cet embryon de Grégoire VII, Samuel, parce qu'il a épargné la vie de je

ne sais quel Agag, pauvre chef de tribu vaincu et suppliant.

Il n'y a pas un moment de relâche là-haut. Les Elohims sont toujours en campagne pour messieurs les Arabes. Ce sont eux qui président à ces fameuses batailles livrées et gagnées par 300 hommes armés de casseroles ; ce sont eux qui donnent aux mirlitons de Saint-Cloud la force étonnante de renverser les fortifications de Paris !

Quand ces Léonidas de Sodome et de sa banlieue n'ont pas eu le temps de parfaire une de leurs grandes batailles à coups de pots de terre, ou bien à canonnades de trompettes, les Elohims trouvent un moyen fort simple de les aider : ils arrêtent les mouvements des sphères dans l'océan infini des cieux, et le jour se poursuit jusqu'à minuit passé. C'est qu'en effet, des guerriers de cette force ont besoin de voir clair, pour jouer du mirliton ou pour jeter des soupières à la tête du Philistin.

Pauvre Philistin !... au moins, il faut te réjouir d'une chose. Si tu as été bien rossé, tu as été aussi bien illustré : ta Dalila est plus connue de la postérité que la grande Aspasie des Grecs ; la fameuse victoire de la Mâchoire d'Ane, où tu succombas, est plus populaire que Marathon, Tymbrée, Magnésie et Pharsale ; plus que Troie, plus que Carthage, plus que les capitales de Perse, tu as eu les dieux contre toi, et les cœurs sensibles, à jamais, saluant ta colossale infortune, et disant :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni !

---

(4) *Les langues, suivant la belle et profonde théorie de Condillac, sont des méthodes analytiques, parties du cri simple, pour arriver aux merveilleuses combinaisons que nous admirons dans les idiomes des différents peuples.*

Nous regretterions d'écrire une *étude sur le langage*, si incomplète que soit cette étude dans son objet, et surtout si imparfaite qu'elle soit dans son exécution, sans dire un mot de cette question tant agitée : Quelle a été l'origine des langues humaines?

On sait qu'il y a maintenant sur ce point mystérieux deux opinions fort tranchées : l'opinion qui se personnifie au XVIIIe siècle, dans l'abbé de Condillac, et l'opinion dont le laïc de Bonald s'est fait l'interprète en ce siècle-ci.

Suivant Condillac, dont les idées à cet égard sont développées dans la première partie de la *Grammaire*, chapitre II, l'homme est conformé pour parler le langage des sons comme il est fait pour parler le langage d'action. De même que, au moyen du geste, de l'attitude, du regard, et de tous les mouvements de sa personne, l'homme primitif représentait ses idées par des images sensibles, de même il dut en venir, par la conformation de son être, à tracer de pareilles images avec des cris, avec des articulations grossières, avec des voix. Il commença sans doute par imiter les objets qui font quelque bruit. Quant à la peinture des autres, il y arriva par l'analogie. Du reste, en se formant naturellement, les langues se sont élaborées, pour ainsi dire, sans nous, comme nos sensations

elles-mêmes ; en y travaillant, les premiers hommes n'ont fait qu'obéir servilement à une impulsion intime, qui les poussait à parler, en même temps qu'elle les induisait à penser.

Rousseau s'était fait, sans doute, tous ces raisonnements ; car, lorsqu'il abordait une question, il la creusait bien, et il y mettait toute son âme. Mais cette métaphysique descriptive ne le satisfit pas. De comment en cela ? en comment cela ? il en vint à se demander, avec un vif sentiment du mystère qui enveloppe cette origine, ainsi que toutes les origines : Comment l'homme primitif a-t-il pu dire le nom d'une chose, s'il n'avait déjà pensé le nom de cette chose, et s'il avait pensé le nom de cette chose, qui lui avait appris ce langage intérieur ?

« Si les hommes, dit-il dans le *Discours sur l'Inégalité*, ont eu besoin de la parole pour apprendre à « penser, ils ont eu bien plus besoin encore de savoir « penser pour trouver l'art de la parole ; et quand on « comprendrait comment les sons de la voix ont été pris « pour interprètes conventionnels de nos idées, il resterait toujours à savoir quels ont pu être les interprètes « mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant « point un objet sensible, ne pouvaient s'indiquer ni par « le geste ni par la voix ; de sorte qu'à peine peut-on « former des conjectures supportables sur la naissance « de cet art de communiquer ses pensées et d'établir un « commerce entre les esprits. Pour moi, convaincu de « l'impossibilité presque démontrée que les langues

« aient pu naître et se former par des moyens *purement* « *humains*, je laisse à qui voudra l'entreprendre la dis- « cussion de ce difficile problème. »

Dans un autre écrit, dans un petit travail assez médiocre *sur l'Origine des Langues*, Rousseau revient encore sur son idée, en ayant soin, cette fois, de s'abriter derrière une autorité : « Dans toutes les langues, dit-il, les exclamations les plus vives sont inarticulées; les gémissements sont de simples voix; les muets, c'est-à-dire les sourds, ne poussent que des sons inarticulés : le père Lami (*) ne conçoit pas même que les hommes en eussent pu jamais inventer d'autres, si Dieu ne leur eût expressément appris à parler. »

Guillaume de Humboldt, sans nier comme Rousseau que les langues aient pu se former par des moyens purement humains, et tout en ayant l'air, au contraire, de revendiquer le langage comme une propriété essentielle de notre nature, s'embarrasse aussi dans je ne sais quelles hésitations :

« La parole, dit-il, *Mémoires de l'Académie de Berlin*, « 1822, p. 247, la parole, d'après mon entière convic- « tion, doit être considérée comme inhérente à l'homme; « car, si on la considère comme l'œuvre de son intellect « dans la simplicité de sa connaissance native, *c'est* « *absolument inexplicable;* le langage n'a pu être in-

(*) Auteur d'une *Rhétorique* importante où il est question de la langue universelle. Je n'ai pas lu cette *Rhétorique*, ayant toujours reculé devant la pensée de l'attendre deux heures à la Bibliothèque Impériale, et, peut-être, d'attendre inutilement : on sait quel lieu c'est que cette Bibliothèque.

« venté *sans un type préexistant dans l'homme.* Par « quelque procédé mystérieux de la nature, les langues « ont été en quelque sorte jetées en moule, mais en « moule vivant, d'où elles se dégagent avec leurs belles « proportions ; et ce moule, c'est l'esprit de l'homme. »

Guillaume de Humboldt a écrit sur le même objet dans sa *Lettre à M. Abel de Rémusat sur la nature des formes grammaticales,* Paris, 1827 :

« Je suis pénétré, dit-il, de la conviction qu'il ne faut « pas méconnaître cette force vraiment divine que récè- « lent les facultés humaines, ce génie créateur des « nations, surtout dans l'état primitif, où toutes les « idées, et même les facultés de l'âme, empruntent une « force plus vive de la nouveauté des impressions, où « l'homme peut pressentir des combinaisons, auxquelles « il ne serait jamais arrivé par la marche lente et pro- « gressive de l'expérience. Ce génie créateur peut fran- « chir les limites qui semblent prescrites au reste des « mortels, et s'il est impossible de retracer sa marche, « sa présence vivifiante n'en est pas moins manifeste. « Plutôt que de renoncer, dans l'explication de l'origine « des langues, à l'influence de cette cause puissante et « première, et de leur assigner à toutes une marche « uniforme et mécanique qui les traînerait pas à pas « depuis le commencement le plus grossier jusqu'à leur « perfectionnement, j'embrasserais l'opinion de ceux qui « rapportent l'origine des langues à une révélation im- « médiate de la Divinité. »

C'est sur ce fond de *desiderata* mystérieux que M. de

Bonald a élevé sa théorie fameuse de l'origine divine du langage, théorie qui se résume dans cette sorte d'axiome philosophique : « Que l'homme a eu besoin de penser sa parole avant de parler sa pensée. »

On connaît la philosophie mystique qui est résultée de tout ceci. Le *logos* divin a plus ou moins miraculeusement ébranlé l'air (*) pour induire le *logos* humain à se formuler. Celui « qui éclaire tout homme venant en ce monde » a éclairé le verbe intérieur de l'homme, et le verbe extérieur est émané de cette illumination suprànaturelle. Et de même que le verbe est la parole de Dieu, de même, exactement, l'action du verbe divin sur le verbe humain est la parole de l'homme. Bref, tout vient du verbe, tout s'explique par le verbe, tout est dans le verbe, tout est verbe, gloire au verbe !

Voyons, lecteur, en bonne conscience, que pensez-vous de tout ce verbiage? Moi, je vais vous dire franchement mon opinion.

Le fond de cette métaphysique peut se réduire au raisonnement suivant qui, de par Aristote, se nomme un sorite, je crois :

L'homme primitif n'a pu parler sans une pensée préalable.

Mais cette pensée préalable n'était une pensée qu'à la

(*) Ces messieurs de l'école *phono-théocratique* ne s'expliquent pas clairement sur la question de savoir comment le *logos* s'y est pris pour donner sa leçon de parole. A-t-il parlé matériellement ? Est-ce un ange qui a parlé ? Le *logos* s'est-il contenté d'inspirer la parole intérieurement ? Autant de mystères.

condition de s'*analyser*, et, en s'*analysant*, de se vêtir en quelque sorte d'une formule intérieure;

Mais cette formule intérieure, cette conversation de l'esprit avec lui-même, c'était déjà une parole;

Mais, ainsi, nous sommes enfermés dans ce cercle vicieux, savoir : que la parole a été nécessaire pour inventer la parole;

Mais alors cette parole primitive, trame merveilleuse, sur laquelle se sont brodées les langues, comme des variations se brodent sur un air principal, c'est ou bien, suivant M. de Bonald, une révélation positive du verbe divin, enseignant à l'homme à parler, comme l'homme, aujourd'hui, l'enseigne à l'enfant, ou bien, suivant Humboldt, c'est quelque chose d'*inné*, de spontané, excluant toute idée de tâtonnements et d'exercices successifs.

Donc, pour préciser la conclusion, ou l'homme a reçu de la Divinité une leçon de parole, ou l'homme a été créé *tout parlant*.

Je pense avoir formulé par ce sorite, plus précisément qu'elle ne l'a encore jamais été, la théorie de la révélation divine du langage. On voit que je ne veux pas atténuer les raisons de mes adversaires. Maintenant, j'examine ce que valent ces raisons.

L'assertion mère de tout ce raisonnement, celle qui sert de pivot à la théorie, c'est qu'il n'y a point de pensée sans parole intérieure.

Qu'est-ce à dire ?

Je suppose le premier homme et la première femme se rencontrant dans l'Éden, ou, vu l'épée flamboyante de

l'ange qui est à la porte, aux environs de l'Éden. S'ils ont des sensations, ils s'en rendront pour le moins aussi bien compte que le chien qui jappe derrière la haie voisine : qu'en dites-vous? Pour *savoir* qu'ils sont amoureux l'un de l'autre, ils n'auront pas besoin de se faire des *discours intérieurs;* pour pousser de petits cris inarticulés, comme font en leurs ébats Tibi et Blondinette, ils n'auront pas besoin non plus de *verbes*, de *logos* intimes. Approfondissez l'idée, je vous en prie : n'y a-t-il pas, chez le chien, des sensations, des analyses de sensations, je dirai plus, de *véritables pensées, sans formules?* Pourquoi pas de même chez l'homme, dont les sensations sont plus délicates et plus parfaites dans leur ensemble, chez l'homme qui est un animal d'un ordre infiniment plus élevé? Quoi! ce que peut l'animal, l'homme ne le peut pas? De quel droit le prétendez-vous?

Moi, je vous dis, et je suis fondé sur une expérience invincible, qu'il y a des analyses sensitives et intellectuelles chez le chien, analyses sans formules verbales, et j'ajoute qu'un phénomène analogue a pu et dû se produire pour l'humanité.

Vous ne pouvez pas me dénier cette analogie et ses conséquences, entendez-vous bien, révélationistes! car autrement il ne vous resterait qu'une hypothèse, ce serait de me dire qu'il faut pousser l'analogie jusqu'au bout, et reconnaître que les pensées des animaux ont aussi des formules, et alors moi je vous dirais : Ah! Tibi et Blondinette ont aussi des formules : bien! mais alors il y a eu une révélation pour eux aussi; mais alors le *logos*

divin a agité leur sens intime, et, malheureusement, ses efforts n'ont pas abouti ; ou plutôt, le *logos* a scindé son œuvre ; en professant par ici, il a fait des êtres parlants, et en professant par là, il a fait des êtres muets : il est bon à tout faire.

Un des arguments les plus chers à ceux qui prétendent qu'on ne peut penser sans parler, c'est l'argument de fait tiré de l'impuissance intellectuelle des sourds-muets et de ceux que le hasard a séquestrés de la société.

L'impuissance des sourds-muets a été affirmée par beaucoup d'autorités. « Les sourds-muets, dit l'abbé de « l'Épée, sont réduits en quelque sorte à la condition « des bêtes, tant qu'on ne travaille pas à les retirer « des ténèbres épaisses dans lesquelles ils sont ensevelis. « — Borné au seul mouvement physique, dit l'abbé Si- « card, le sourd-muet n'a pas même, avant qu'on ait « déchiré l'enveloppe sous laquelle sa raison demeure « ensevelie, cet instinct sûr qui dirige les animaux. Le « sourd-muet est seul dans la nature, sans aucun exer- « cice possible de ses facultés intellectuelles, qui demeu- « rent sans action et sans vie, à moins qu'une main bien- « faisante ne parvienne à le tirer de ce sommeil de mort. « Quant au moral, il n'en soupçonne même pas l'exis- « tence. Il n'a des yeux que pour le monde physique, et « encore quels yeux ! il voit tout sans intérêt. Le monde « moral n'existe pas pour lui, et ses vertus comme ses « vices sont sans réalité. Tel est le sourd-muet dans son « état naturel ; le voilà tel que l'habitude de l'observation, « en vivant avec lui, m'a mis à même de le dépeindre. »

Quant aux personnes séquestrées de la société, tout le monde connaît les histoires que l'on raconte d'habitude : la fille sauvage de Chartres, Gaspard Hauser, etc., etc.

Je négligerai ces aventures de séquestration, dont aucune n'est exactement appréciable, pour m'en tenir aux sourds-muets, dont on peut raisonner d'une manière positive.

Assurément, l'autorité de l'abbé de l'Epée et de l'abbé Sicard est fort considérable en cette matière. Cependant, qu'il me soit permis de discuter les citations qui précèdent. De quels sourds-muets s'agit-il? de quelle incapacité intellectuelle et morale s'agit-il? Voilà sur quoi il importe de s'entendre.

L'abbé Sicard et l'abbé de l'Epée, deux admirables bienfaiteurs de l'humanité, le premier surtout (*), ont passé leur vie à plaider la cause des pauvres sourds-muets, et, pour les rendre intéressants, ils ont peut-être un peu chargé le tableau de leur incapacité native. Examinons la chose froidement.

J'ai beaucoup connu un petit enfant sourd-muet; je suivais, avec une anxiété toute philosophique, ses pas et démarches, ses moindres gestes et mouvements. C'était bien le petit être le plus intelligent qu'il soit possible d'imaginer. Il souriait avec une grâce particulière. Quand il avait faim (il avait dix-neuf mois), il prenait sa mère par son jupon, et il la conduisait à l'endroit où était le

(*) L'abbé Sicard a été fort justement critiqué pour son caractère personnel. On sait qu'il était un des adversaires les plus hargneux de la Révolution.

pain. Il avait même de la pudeur; quand on changeait son linge le soir, il paraissait ennuyé qu'on le regardât, et il cherchait à cacher sa nudité avec ses mains. Seulement, il est incontestable qu'il poussait de petits grognements très peu harmonieux.

Que voulez-vous que je conclue de cela? que voulez-vous que j'écrive au bas de ce tableau? Je ne puis écrire que ceci : il lui manque le sens par lequel on acquiert la plupart des idées de convention, l'ouïe, et à intelligence égale, il est certain que cet enfant sera moins, beaucoup moins commode à instruire qu'un autre.

Eh bien! après? s'ensuit-il, comme vous le voulez, que le sourd-muet prouve que nous pensons, nous autres, par suite d'une révélation de la parole? Quelle conclusion absurde! Mais il n'y a rien de commun entre la question de l'éducation spéciale qu'exige l'état de sourd-muet, et cette autre question : L'homme pense-t-il nativement sans le secours d'aucune langue révélée? Mais le sourd-muet, au lieu de prouver pour vous, prouve contre vous : si peu qu'il pense, il pense toujours bien autant que les animaux, et il pense sans formule! et il ne pense pas sa parole avant de parler sa pensée!

Que nous disent l'abbé de l'Epée et l'abbé Sicard? Ils nous disent que les sourds-muets manquent de sens moral, qu'ils n'ont pas l'idée de Dieu, qu'ils n'ont pas de notions métaphysiques, qu'ils sont réduits à la condition des bêtes si on ne leur donne pas l'instruction, que leurs facultés sommeillent si elles ne sont éveillées par l'enseignement.

Eh bien! après? est-ce que tous les enfants, même parlants, n'en sont pas là? Est-ce que vous croyez, par hasard, que l'enfant parlant devinerait *ieoa*, s'il n'y avait des professeurs? Est-ce que vous croyez que l'enfant parlant irait imaginer par lui-même qu'il est immoral à une femme, dans notre société *divinisée*, de montrer la moitié de son sein, et qu'il n'est pas immoral d'en montrer les deux cinquièmes et un quart et demi? Est-ce que vous imaginez que toutes vos drôleries grotesques sont dans la nature? Ah! bon Dieu, le rire me gagne : vraiment! Une preuve du besoin et de la nécessité de la révélation, c'est qu'on n'inventerait pas tout seul la morale d'Escobar et la religion de Torquemada? Ah! çà, comme je vous l'ai déjà demandé plus haut, vous croyez donc que l'humanité est bien bête?

Dans toutes les discussions qui ont lieu sur cette matière, il ne manque qu'une chose, mais elle est essentielle, c'est de savoir de quoi l'on parle.

Voulez-vous dire que l'homme n'a pas pu avoir la moindre pensée sans que sa pensée eût une formule verbale toute faite dans son esprit, et qu'ainsi il n'a pas pu se faire comprendre de son semblable, par la voix, même un seul instant, avant qu'il n'ait eu une révélation du verbe? Si vous voulez dire cela, je vous affirme que c'est insoutenable, que c'est là une invention gratuite d'une métaphysique aux abois, que cela ne repose ni sur une intuition de conscience, ni sur l'expérience, ni sur quoi que ce puisse être qui soit de mise en argumentation philosophique.

Voulez-vous dire, au contraire, qu'il est extrêmemen difficile d'expliquer le phénomène accompli d'une langue toute faite avec les déductions, les profonds sentiments d'analogie, les analyses étonnantes qu'elle suppose ? — Je crois que c'est là votre pensée au fond. C'était, dans tous les cas, la pensée de Rousseau qui, dans un de ses moments de boutades mystiques, vous a fabriqué cette arme de mauvais aloi : « Pour faire une langue, dit-il, « toujours dans le *Discours sur l'inégalité*, il falloit ran- « ger les êtres sous des dénominations communes et « génériques ; il en falloit connoître les propriétés et les « différences ; il falloit des observations et des défini- « tions, c'est-à-dire de l'histoire naturelle et de la méta- « physique, beaucoup plus que les hommes de ce temps-là « n'en pouvoient avoir. »

Nous y voilà : ces messieurs prétendent que le père Adam n'a pas pu avoir une langue savante. Qui vous dit le contraire ? Mais, pauvres gens ! vous vous battez avec des moulins à vent ! Vous enfoncez des portes ouvertes ! Jamais l'École de la sensation ne vous a dit que les premiers hommes avaient « rangé les êtres sous des déno- « minations communes et génériques, qu'ils en avaient « parfaitement connu les propriétés et les différences, « qu'ils savaient de l'histoire naturelle et de la métaphy- « sique, etc. » Elle vous dit et vous répète que l'humanité a balbutié un temps infini avant de parler ; elle vous dit que, pour arriver à faire une œuvre supportable, avec sa faculté native de la parole, résultant de la forme de ses organes, elle a mis pour le moins autant de temps qu'elle

en a mis pour faire, avec ses facultés industrieuses et artistiques, un instrument de musique ayant le sens commun; elle vous dit que Caïn n'a pas plus parlé le même langage que Noé, qu'il n'est arrivé à Abel d'avoir, au milieu de ses troupeaux, une flûte aussi bien composée que celle de Tubalcaïn. A chaque jour sa tâche. Après le signe est venue l'exclamation; après l'exclamation est venu le substantif, et ainsi de suite, jusqu'aux langues organisées qui se parlaient hier, dans cette période toute récente de l'humanité, qu'on appelle « le monde antique » pour faire plaisir aux bons rabbins.

« On dira sans doute, comme parle le grand Condillac « en un langage dont nous regrettons bien de ne pou- « voir imiter le calme et la puissante modestie, on dira « sans doute que toutes les connaissances sont nécessaires « à quiconque veut savoir une langue parfaitement, et « j'en conviens. Mais le sont-elles à un enfant à qui il « suffit pour ses besoins de s'exprimer grossièrement, et « à qui il ne faut qu'un petit nombre de mots? Or, le « langage d'un enfant est l'image de la langue primitive, « qui, dans son origine, a dû être grossière et très bor- « née, et dont les progrès ont été lents, parce que les « hommes avançaient lentement de connaissances en « connaissances. Voilà sans doute à quoi Jean-Jacques « Rousseau n'a pas fait attention. Il a vu tout ce qu'il « fallait pour faire une langue où il pût développer son « génie comme dans la nôtre, et il a jugé avec raison « qu'elle n'a pu être l'ouvrage des hommes qui ont les « premiers prononcé des sons articulés. Mais pour faire

« une langue imparfaite, telle qu'aurait pu être la langue « primitive, ou telle que celles de plusieurs peuples « sauvages, je crois qu'il n'était point nécessaire de « connaître les propriétés des choses, puisque aujour- « d'hui nous-mêmes nous parlons de bien des choses « dont nous ne connaissons pas les propriétés..... »

Maintenant, que Guillaume de Humboldt ne comprenne pas parfaitement comment a pu s'opérer le progrès successif des langues, c'est possible; je ne me charge pas d'expliquer cette merveille humaine, pas plus que la merveille de l'invention des arts, pas plus que toutes les merveilles qui se trouvent à l'origine des choses; ce sont autant d'X mystérieux qui resteront probablement toujours inconnus. Mais, en ce point, comme en tout le reste, je dis que là où est la nature, je ne vois pas la nécessité d'invoquer la sur-nature; je dis que cette prétendue solution, pour être fort commode, comme le sont tous les *Dei ex machinâ* du monde, n'en résout pas davantage la difficulté philosophique qui nous occupe; je dis que cette théorie du langage n'est que le premier chaînon d'une longue série d'échafaudages mystagogiques, qui ne reposent sur rien que sur la crédulité, qui ne mènent à rien qu'à l'abrutissement de l'esprit par l'orgueil dogmatique, et à l'exploitation des consciences par l'ineptie intolérante et par l'escroquerie sacrée; je dis enfin que, bien contrairement à M. de Humboldt, — et, certes, je le pense, avec le même droit que lui, quand il s'agit, non pas d'une question de science, mais d'une question d'intuition philosophique, — plutôt que d'accepter l'idée d'une

révélation immédiate, j'accepterai toutes les théories qu'on me présentera, et surtout celle qui s'accorde si bien avec l'expérience universelle, en me montrant l'homme débutant par un essai grossier, et arrivant, par degrés successifs, à la conception, à l'ambition et à la réalisation partielle de l'idéal !

Nous n'avons pas songé à construire ici une thèse complète et en règle, contre la théorie de M. de Bonald. Nous ne voulons, nous ne pouvons qu'indiquer rapidement des idées dont l'exposition entière demanderait une publication spéciale. Mais, pour achever cette esquisse, nous mettrons encore quelques observations sous les yeux du lecteur.

Toute discussion sur les origines est absurde, par une raison toute simple, c'est que ni vous ni moi ne savons ce qui en est. Quant à moi, je n'en discute pas pour affirmer une doctrine sur ce qui *a été ;* je dis seulement ce qui a *pu être ;* de plus, l'orgueilleuse et brutale certitude des dogmatistes m'oblige à affirmer énergiquement que certaines choses, qu'ils disent, n'ont pas pu être, n'ont pas été.

Je me place dans leur hypothèse.

Comment cette révélation de la parole se serait-elle faite ? Sont-ce des articulations et des voix que Dieu aurait fait entendre à l'homme ? La voix de qui ? la voix de quoi ? Où était le gosier modèle ?

Vous me dites : C'est un mystère. Pourquoi, alors, en parlez-vous ? Un mystère est une chose dont personne ne

sait le premier mot : taisons-nous donc, par conséquent, les uns et les autres. Ils sont délicieux, vraiment ! Ils imaginent une histoire qui fait bondir le sens commun, et ils disent : C'est un mystère ! Et ils croient que tout est fini par là !

Mais moi aussi, à ce prix-là, j'en vendrais des mystères. Pourquoi pas ? Les gens de Charenton, quand je voudrai, m'en fabriqueront à bon compte : j'y songerai !

Autre petite difficulté :

En fait de langues, nous pouvons parler un peu de la tour de Babel. Un homme qui croit à la révélation du langage doit nécessairement croire un peu à la confusion des langues ; un bon orthodoxe va même beaucoup plus loin.

Voici ce que conte la *Genèse*, chapitre XI :

« Avant que les hommes se séparassent pour se ré-
« pandre sur toute la terre, ils se dirent les uns aux
« autres : Bâtissons une ville et une tour qui s'élève jus-
« qu'au ciel, et qui rende notre nom célèbre. Mais Dieu,
« irrité de leur dessein, confondit leur langage et ils
« furent obligés de se séparer ; et cette tour fut appelée
« Babel, c'est-à-dire confusion, parce que c'est là que
« Dieu confondit le langage des hommes. »

Dites-moi : c'est donc le *logos* qui, là, instantanément, a révélé toutes les langues de la terre ? Et comme ces langues ont été subitement créées et parlées, ce divin *logos* est donc l'auteur de tous leurs détails, même de leurs détails grossiers, vulgaires, obscènes ?

Remarquez-le bien : vous ne pouvez plus ici, comme pour le langage primitif, m'alléguer une revélation fon-

damentale qui souffre ensuite des développements successifs de la part de l'homme. Ici, pour le cas pressé dont il s'agit, le *logos* doit tout achever d'un seul coup. Il confond, *hic, et nunc, et subitò,* les langues humaines; donc il compose tout l'ensemble de ces langues; donc il en accepte l'entière et absolue responsabilité?

Si vous me répondiez que les choses se sont passées autrement, que l'humanité a été induite à créer elle-même, suivant le type primitif, les variétés de son langage, je vous ferais observer qu'alors nous sommes tout à fait sortis de notre thèse; je vous enfermerais dans votre concession imprudente; et je vous dirais : L'homme a donc pu, à un certain moment, penser sa parole avant de parler sa pensée? Il a donc pu, sans le secours du verbe intérieur, arriver à la communication de ses idées par les sons?

Allons! ma sœur Anne, monte sur la tour de Babel; elle est bien haute, quoique inachevée; elle a, d'après le *Jacult,* pieux livre talmudique, quatre-vingt-un mille pieds, quelque petite chose comme *vingt-sept mille mètres:* peut-être, de ce point élevé, tu verras la solution venir. Je l'attends.

---

(5) *De tout cela je conclus qu'il y a urgence d'organiser un instrument provisoire.*

J'admire comme nous sommes peu pressés en fait d'améliorations. Cette fusion des langues européennes, dont

on parle, ne sera opérée que dans un temps fort long, si jamais elle s'opère. En attendant, il faut donc rester les bras croisés?

Non! il faut chercher si l'on ne pourrait pas inventer quelque moyen de suppléer à cette fusion possible et jusqu'à un certain point probable. En ceci, comme en beaucoup d'autres choses, suivons l'exemple que nous ont donné les Américains dans la construction des chemins de fer. Voulant jouir promptement de ce magnifique procédé de locomotion, voulant que l'Union tout entière en jouît jusque dans les territoires les plus reculés, ils ne se sont pas amusés à préparer lentement des chemins de fer indestructibles, éternels, dernière expression de l'art qui travaille à loisir. Ils ont coupé de grands arbres, construit à la hâte des pilotis gigantesques, improvisé des chaussées, étendu comme des chemins de fer vierges, en attendant les chemins de fer de la civilisation. Et ainsi, en quelques vingt années, ils ont élevé leur niveau industriel et commercial au-dessus du niveau de tous les peuples du monde.

Peut-être y a-t-il une méthode semblable à suivre pour la langue générale. Cherchons un bon provisoire, en laissant la force des événements historiques préparer le définitif.

---

(6) *Cette chose tant prédite, l'universalité de la langue française.*

L'opinion qui veut que la fusion des langues euro-

péennes soit, dans l'avenir, la solution du grand problème de la langue universelle, a été parfaitement exprimée par Fourier :

« Les relations des peuples, dit Fourier, prendront un « tel degré, une telle activité, que sans cesse ils s'em- « prunteront les uns aux autres des radicaux, des tour- « nures de phrase ; chaque idiome local versera dans la « langue générale tout ce qu'il a d'original et d'éner- « gique ; on sent qu'avant peu d'années les langues « purement nationales se seront épuisées, en apportant « leurs éléments les plus précieux à la langue d'unité, « qui ne serait plus le français, tissu primitif, mais un « riche et magnifique langage, seul digne de l'humanité « associée, parce qu'il résumerait en lui le génie de tous « les peuples. »

IV

LES MÉTHODES STÉNOGRAPHIQUES

Simplifier.

(ÉMILE DE GIRARDIN.)

De même que la pensée, l'expression et la peinture de la pensée devraient être vives comme l'éclair.

(ANDREAS.)

La sténographie devrait, dans une certaine mesure DAGUERRÉOTYPER la parole.

(ANDREAS.)

I.

Le Principe des Réformes.

Nous avons peu de chose à dire des méthodes tachygraphiques, ou sténographiques, ou okygraphiques. Nous nous bornerons à indiquer les bases essentielles que doivent se proposer les réformateurs.

Toute réforme en ce genre doit nécessairement, si elle a pour but de simplifier sérieusement la sténographie, se baser sur deux principes.

Premièrement : utiliser l'idée de la portée musicale, suivant l'indication déjà ancienne d'Honoré Blanc. La portée, outre qu'elle permet l'emploi de signes beaucoup plus simples (1), facilite singulièrement la lecture des hiéroglyphes sténographiés.

Secondement : se baser sur la phonographie la plus absolue. Tout sténographe qui veut orthographier suivant l'orthographe de l'usage, est un sténographe arriéré.

II.

Une Expérimentation.

L'auteur de ce livret avait été invité, il y a quelque temps, à aller voir l'application d'une nouvelle méthode okygraphique. Il se rendit avec empressement à cette invitation.

Les sujets de l'expérience étaient les enfants d'un docteur médecin, dont le zèle pour le bien et le progrès est au dessus de tout éloge, le docteur de Bonnard.

Les enfants du docteur de Bonnard ont été formés à la sténographie d'après la méthode de M. Leray,

dont il est question plus haut dans l'étude sur la réforme orthographique, et qui est un des grammairiens les plus consommés de Paris.

Je fus véritablement étonné de ce que je vis. Un de ces sténographes bambins, un enfant de huit ans, écrivit sous mes yeux avec une rapidité incroyable, et qui n'avait rien de comparable à ce que j'avais vu à la Chambre législative dans les tribunes des rédacteurs, ni même au bureau des sténographes du *Moniteur*.

Cette expérience m'engage à recommander fortement la méthode de M. Leray. Elle repose sur les principes émis plus haut. De plus, M. Leray est arrivé à retrancher les voyelles de l'écriture en attachant leur nom d'une manière fixe aux lignes de la portée. C'est là un pas immense. La lettre *b*, par exemple, écrite au-dessous de la première ligne, signifie *ba*, sur la première ligne elle-même, *bé*, dans le premier interligne, *beu*, sur la seconde ligne, *bi*, etc.

Je dois même ajouter ici un renseignement utile. M. Leray s'est entendu avec un musicien d'un grand mérite, M. Perrot, auteur d'une nouvelle méthode musicale, jugée excellente par les autorités compétentes et officielles, consistant essentiellement dans la substitution de la portée de trois lignes à la portée de cinq lignes ; et les deux nova-

teurs sont arrivés à un résultat tel, que l'enfant, en apprenant la sténographie, apprendrait la musique.

C'est à ces marques de simplicité féconde, que se reconnaissent les bonnes méthodes, les idées justes et vraiment neuves, les inventions appelées au succès.

NOTE

DU CHAPITRE QUATRIÈME.

(1) *L'emploi de signes sténographiques beaucoup plus simples.*

La sténographie n'est pas précisément une science de déduction. Il faut avoir, pour en juger, plutôt de l'expérience que de la logique. Nous sommes donc, quant à nous, très incapable de nous former un jugement

absolu sur ce moyen si judicieux de rendre la parole humaine.

Cependant nous croyons être tout à fait dans le vrai, lorsque nous disons que toute bonne méthode okygraphique doit reposer, comme celles d'Honoré Blanc et de M. Leray, sur l'application de la portée musicale et sur le retranchement des voyelles.

Nous ajouterons même ici une idée qui n'a encore été exprimée, que nous sachions, par personne. Il est possible qu'elle soit inapplicable ; mais, dans tous les cas, on comprendra comment nous avons dû être conduit à la concevoir.

Pourrait-on arriver à n'employer dans la sténographie qu'un seul et unique signe rendant tous les sons de la langue par la diversité de ses positions, par le plus ou moins de grosseur de l'une ou l'autre de ses parties ?

Je livre cette question, à laquelle je suis personnellement dans l'impuissance absolue de répondre, à la sagacité des hommes spéciaux ; et, pour bien préciser la nature du problème, je reproduirai ici quelques lignes de l'une des notes insérées à la suite du chapitre II (l'Alphabet universel). Il s'agit de l'écriture cunéiforme ou persépolitaine.

« On sait, dit la note, en quoi consiste l'écriture cunéiforme. Son élément unique est le clou ou fer de lance, qui, par ses nombreuses combinaisons avec lui-même, forme tous les sens voulus par l'esprit. Cette idée, d'une simplicité féconde, est peut-être la formule la plus puissante de l'écriture alphabétique. *Toutefois, il paraît-*

trait que ce système ne fut employé que pour l'écriture monumentale. L'Alphabet cunéiforme était pratiqué du temps de Darius, de Xerxès et des guerres Médiques. »

Si cette donnée pouvait être appliquée à la sténographie, quelle simplification !

V

LE CONGRÈS LINGUISTIQUE.

Formâsti patriam diversis gentibus unam;
Urbem ecisti quod priùs orbis erat.
(RUTILIUS.)

Il viendra un temps fatal et prédestiné qu'Ahrimane sera destruit; et lors la terre sera toute plate, unie et esgale, et n'y aura plus qu'une vie et une sorte de gouvernement parmi les hommes, QUI N'AURONT PLUS QU'UNE LANGUE ENTRE EUX, et vivront heureusement.
(PLUTARQUE, trad. d'AMYOT.)

La philosophie, lasse de voir les hommes longtemps divisés par des maîtres qui ont tant d'intérêt à les isoler, se réjouit maintenant de les voir, d'un bout à l'autre de la terre, se former en république sous la domination d'une même langue.
(RIVAROL.)

Le genre humain doit se réunir en un vaste corps organisé, ayant connaissance de lui-même. Les intérêts particuliers feront place à l'amour universel, et le but de l'existence sera de former une vie sociale, juste, vertueuse et grandiose à la fois.
(FICHTE.)

Le Congrès linguistique, annoncé par les journaux, ne devrait être, selon nous, qu'une réunion préparatoire aplanissant les voies à un grand Congrès européen qui pourrait se réunir l'année prochaine, à l'époque de l'Exposition.

Si nous ne craignions de paraître indiscret, nous dirions ici comment nous comprenons la tâche de cette réunion préparatoire.

Premièrement. Tracer, dans une réunion générale, après des ajournements plus ou moins multipliés et des préparations plus ou moins longues, un grand et large programme comprenant tout ce qui se rattache au langage : la Réforme orthographique, l'Alphabet universel, la Langue Universelle, les Méthodes sténographiques, etc., etc. Ce programme doit être un manifeste en faveur de l'Unité.

Le Congrès linguistique peut et doit prendre dans le monde une physionomie aussi ample que celle du Congrès de la paix. Il n'a ni moins d'opportunité, ni moins d'importance pratique. Il a même sur le Congrès de la paix un avantage : c'est que ce dernier ne peut obtenir aucun résultat sans la volonté des gouvernements, tandis que nous pouvons faire, du moins partiellement, notre révolution d'A-B-C, en dépit de tous les Nicolas de la terre.

Secondement. Le programme étant tracé, le tableau des études *permanentes* du Congrès étant dressé, l'Assemblée nommerait des commissions spéciales chargées d'approfondir les questions diverses, de préparer les discussions futures, soit sur l'Alphabet français, soit sur la sténographie, soit sur la langue universelle. Ces commissions présen-

teraient le résultat de leurs travaux, leurs rapports, aux époques fixées pour la réunion générale.

Troisièmement. L'Assemblée générale, en vue du Congrès européen de l'année prochaine, ferait surtout préparer et étudier, cette année-ci, la matière dont ce Congrès s'occuperait le plus probablement, c'est-à-dire la question de l'Alphabet universel, et, comme préparation, la question relative à la réforme orthographique, c'est-à-dire à l'organisation rationnelle des Alphabets particuliers de chaque nation.

Nous oserions prédire à un Congrès qui procéderait ainsi, largement et prudemment tout ensemble, un concours certain, tant de la part des savants solitaires, que de la part des organes de la publicité.

Deux journaux ont récemment accueilli des études sur la réforme orthographique : ce sont la *Presse* et le *Siècle*.

La *Presse*, nous n'y revenons pas. Il n'est pas besoin de connaître beaucoup son éminent directeur, pour être assuré d'avance qu'il se prêtera avec empressement à une entreprise aussi humanitaire que celle du Congrès. M. Emile de Girardin (nous le dirions par esprit de justice si nous étions parmi ses adversaires, et nous sommes heureux de le proclamer avec les sentiments de la plus

sincère cordialité), M. Emile de Girardin a ce caractère singulier, parmi les hommes forts de ce temps : c'est qu'on est toujours certain de l'avoir avec soi quand il s'agit d'une idée neuve et claire, rationnelle en même temps que hardie, grande et simple à la fois.

Oui, j'y insiste, — et je ne saurais le faire plus à propos qu'au moment où le grand journaliste philosophe vient d'être odieusement attaqué dans une publication plus ridicule encore que méchante, — il est une chose par laquelle M. de Girardin force l'admiration même de ses ennemis, c'est sa rare virilité d'âme, c'est l'*efficacité* qu'il donne toujours, et en quelque sorte malgré lui, à ses idées, à ses affections : il ne sert que les causes qui lui agréent; mais les causes qui lui agréent, il les sert infailliblement, et toujours énergiquement. Je souhaiterais une pareille honnêteté à tous ceux qui tiennent une plume !

Le *Siècle*, à peu près à la même époque que la *Presse*, en novembre 1853, publia un article sur la réforme de l'Alphabet. Cet article, signé du nom d'un écrivain dont les travaux quotidiens sur la politique étrangère sont toujours animés d'un vif sentiment patriotique, M. Hippolyte Lamarche, concluait à peu près en ces termes :

« C'est surtout dans l'écriture que la réforme de « l'Alphabet serait utile. Il ne suffit pas, en effet, « de lire l'imprimé, il faut lire les écritures, et ici « éclatent d'immenses difficultés. Sans parler de « l'inhabileté presque générale à tracer des carac- « tères nets et distincts, il y a des complications « naissant de l'orthographe, qui, ainsi que nous « l'avons dit d'abord, est tantôt étymologique, « tantôt phonétique, tantôt idéologique (*). Com- « ment la masse des individus, hommes, femmes « et adolescents, connaissant la manière de tracer « les lettres, pourrait-elle se reconnaître au milieu « des trente-sept manières signalées par Volney « de retracer le son *an?* Le peuple participe lar- « gement à la création de la langue parlée; il « n'a aucune part à l'établissement de la langue

(*) Nous croyons qu'ici l'expression n'a pas rendu exactement la pensée de l'auteur. L'écriture idéologique est celle qui peint matériellement les objets, comme l'ancienne écriture chinoise. Dieu merci, nous sommes loin de là; et, certes, nous devons nous en estimer bien heureux, car les *conservateurs* et les *fixeurs* de l'Institut ne manqueraient pas de nous faire de bons dictionnaires orthodoxes, où la lune serait représentée par un croissant, les yeux, par une losange, avec un rond au milieu, et ainsi du reste; et, si quelque grammairien démagogue proposait d'éclaircir ces hiéroglyphes, les abbés Régnier du jour se hâteraient de crier à l'ATTENTAT.

« écrite (*) : celle-ci se fait dans les salons ; elle « est réglementée ensuite dans le cabinet des sa- « vants. On ne changera pas cet ordre de géné- « ration, mais on le modifiera avec avantage pour « les masses si l'on parvient à établir une ortho- « graphe assez facile pour devenir populaire. »

Un article ainsi conçu est un gage donné par le *Siècle* à la cause du perfectionnement dans les méthodes et dans les instruments du langage. Ce journal, d'ailleurs, rédigé par toute une phalange d'hommes jeunes, progressites, intelligents, est connu, comme la *Presse*, pour l'accueil qu'il fait à toutes les idées utiles, et à toutes les manifestations d'un légitime esprit de liberté.

Les autres journaux, à n'en pas douter, seconderont aussi le Congrès. Le *Constitutionnel*, comme on l'a vu dans notre étude sur la réforme orthographique, est le premier journal de Paris qui, depuis la Révolution de 1848, ait parlé de la réforme de l'orthographe française, et qui en ait montré l'avantage dans son application à l'Alphabet arabe. L'article cité plus haut, et signé du nom de M. Henri Trianon, le jeune et savant bibliothécaire de Sainte-Geneviève, porte la date d'octobre 1852. Ainsi, en fait de révolutionarisme abécédaire,

(*) Cette remarque nous paraît très juste.

M. Lamarche et moi cédons le pas à M. Trianon, de même que la *Presse* et le *Siècle* doivent le céder au *Constitutionnel*.

Il y a un journal considérable sur lequel il me semble que le Congrès pourra aussi compter beaucoup : ce sont les *Débats*. Quoique le rédacteur en chef de cette feuille, toujours si distinguée, soit académicien, et que, par conséquent, le présent livre ne soit pas fait pour lui plaire, la question de l'Alphabet universel, par exemple, patronnée par la diplomatie dans la personne de M. Bunsen, ministre de Prusse, trouvera certainement grâce devant des intelligences aussi élevées que celles de MM. Sylvestre de Sacy, le fils de l'illustre érudit, Michel Chevalier, Saint-Marc-Girardin, Alloury, John Lemoine, Rigaut, etc. Je serais bien étonné, par exemple, que l'esprit si franchement libéral, si oseur dans les limites d'une prudente conservation, de M. Michel Chevalier, ne fût pas sympathique à l'idée de détruire les douanes de la pensée, de la communication intellectuelle, en même temps que les douanes qui entravent les communications matérielles et mercantiles.

Quant aux autres feuilles qui se publient à Paris, nous avons déjà pu voir avec quelle complaisance les annonces relatives au Congrès linguistique ont

été accueillies par le *Pays*, l'*Athœneum*, le *Mousquetaire*, l'*Eté*, etc., etc.

Eh! mon Dieu, comment le Congrès n'aurait-il pas pour lui et avec lui tous ces journaux, tous ces hommes? Comment et pourquoi n'aurait-il pas même l'héritière, chaque jour plus rajeunie, de la vieille *Gazette de France?* Pourquoi pas l'*Union*, qui s'imagine que le passé peut renaître, tout aussi bien que le charmant *Charivari*, dont les rédacteurs sont toujours les hommes les plus spirituels et les plus philosophes de France? Pourquoi pas?

Tout le monde croit se disputer, mais, au fond, tout le monde est d'accord. Il y a pour cela, d'ailleurs, une bonne raison : c'est que la Providence, qui ne s'inquiète pas des efforts partiels, et qui agit sur les grandes masses, conduit les générations humaines par les voies inéluctables du progrès fatal. Hommes d'un jour, ombres passagères, nous nous remuons dans notre coin, et nous avons l'orgueil de croire que cela cause quelque branle à l'immense machine, et que nous pouvons faire rétrograder son mouvement. Non! Chose sublime! l'orbe roule incessamment, emportant aux régions sereines ceux-là mêmes qui blasphèment le jour, ceux-là mêmes qui appellent la nuit!

Il convient même de faire cette réflexion im-

portante : c'est que nul ne veut être avec le parti du recul; c'est que personne, de volonté, n'est rétrograde. Chaque parti se croit le plus juste, le mieux doué d'intention, le plus progressif dans le sens véritable, le plus ami de l'humanité. J'ai vu des preuves de conviction si fortes chez l'adversaire qui défendait sa cause que je trouvais exécrable, contre la mienne que je trouvais sainte, que j'ai compris que les volontés sont souvent innocentes des actes, que le même système d'électricité humaine circule dans toutes les entrailles et monte à la plupart des cœurs, que le vrai critérium du bon sens est la tolérance, que la seule propagande utile est l'enseignement pacifique, et que le seul moyen de faire réussir l'idée d'une réforme sociale quelconque, c'est d'en semer les germes dans le sol fécond de la liberté !

Eh bien! dans cet esprit de fraternité sans réserve, en dehors de toute préoccupation d'école, de secte, de parti, bien persuadé que, d'une manière plus ou moins inconsciente, tous ceux qui me lisent veulent le bien, le juste, le progrès sérieux en avant, je viens prier, de toute mon énergie, les écrivains libres, les hommes engagés dans la presse périodique, tous les penseurs, tous les hommes de volonté honnête, de favoriser cette petite chose, ce rien, ce Congrès, que je n'ai pas convoqué moi-

même, je le déclare, dont je connais depuis peu les promoteurs, quoiqu'ils m'aient communiqué leur projet, mais qui est, j'en ai la persuasion intime, un signe des temps, une imperceptible étoile, annonçant une grande aurore, un coup d'archet préludant au puissant concert de l'universelle Unité.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

PROLOGUE.

Le manuscrit de Destutt de Tracy..... 7
L'Académie française et l'Académie des Sciences morales et politiques..... 14
Les Sociétés littéraires et scientifiques libres; le Congrès linguistique..... 24
Zelus domûs tuæ comedit me..... 26

LIVRE I.

La Réforme de l'orthographe française.

Comment ce premier livre est reproduit du journal la *Presse*, à l'exception des notes..... 31
I. Avant-propos..... 33
II. État de la question..... 34

III. Les patrons de l'Idée 36
IV. Orthographes espagnole et italienne 36
V. Les réformateurs au XVIe siècle 37
VI. Les réformateurs sous Louis XIV ; l'immortel abbé Régnier 39
VII. Les réformateurs au XVIIIe siècle 44
VIII. Les grammairiens philosophes 46
IX. Les réformateurs du XIXe siècle 50
X. Où en est la réforme 55
XI. Les deux camps 57
XII. Les phonographes 59
XIII. Réforme de l'Alphabet 62
XIV. Objections et réponses : l'Usage 65
XV. L'étymologie 71
XVI. La filiation des mots 75
XVII. Les équivoques 75
XVIII. Les patois et les accents 77
XIX. La poésie 79
XX. L'utilité 81
XXI. La langue universelle (aperçu) 85
XXII. Les néographes 87
XXIII. Conclusion 88

Notes du livre I.

Note 1, Philologie, linguistique et grammaire 91
— 2, Glorification du XVIIIe siècle 93
— 3, La Phonographie dans la *Démonomanie des sorciers* de Bodin 94
— 4, Pascal et les Jésuites 95
— 5, Chrestiens, chrétiens, christiens, christians 97
— 6, Desfontaines et Fréron 98
— 7, Les galvanisateurs du moyen-âge ; relevons le gant ! 99

Note 8, La phonographie en Angleterre et aux États-Unis 102
— 9, Les Titans du XVIIIe siècle 105
— 10, Volney 106
— 11, Lettre sur l'œuvre phonographique de M. Marle, exposant le côté politique de la question 106
— 12, Le romantisme et le fantaisisme 109
— 13, La phonographie ramenée à une question physiologique 128
— 14, De l'augmentation de nos caractères d'Alphabet 129
— 15, Modifications déjà apportées dans l'alphabet 131
— 16, La réforme orthographique est du ressort de la liberté 131
— 17, De MM. de Maistre, de Bonald et Nicolas.. 132
— 18, La logique naturelle des enfants déformée par la garrulite des maîtres 137
— 19, L'absence de la langue générale, l'une des *barbaries* de ce temps 138
— 20, Le serment du Grutli contre l'orthographe irrationnelle 139

LIVRE II.

L'Alphabet universel.

I. De quoi il s'agit exactement 143
II. L'Idée, tout en s'égarant, se fortifie par une application spéciale (le prix Volney) 147
III. Nouvelle spécialisation de l'Idée (les Missions protestantes et romaines) 151
IV. Le Congrès de Londres 158
V. Ni la médaille, ni les Paralipomènes 159
VI. L'Utilité au point de vue des nations majeures 161
VII. L'Utilité au point de vue des possessions coloniales (Algérie) 162

VIII. La phonotypie est le point de départ..... 164
IX. Comment procéder? (Système de Destutt de Tracy). 165
X. Conclusions pratiques..... 171

Notes du livre II.

Note 1, Philosophie historique de l'écriture; excellence de l'Alphabet sanscrit..... 173
— 2, L'Alphabet universel et Volney..... 177
— 3, Les Missions romaines et les Missions protestantes comparées au point de vue des ressources financières; tableau des Missions protestantes..... 178
— 4, Les missionnaires romains et les missionnaires protestants comparés au point de vue du régime des Missions..... 184

LIVRE III.

La Langue universelle.

I. Le point de départ..... 191
II. Prenez mon ours! Ours de l'*Encyclopédie*..... 193
III. Course à travers la ménagerie du citoyen Delormel. 198
IV. Ours plus modernes; système anonyme..... 199
V. L'ours le mieux léché; système Grosselin..... 202
VI. L'ours oriental; victoire suprême de l'Occident sur l'Orient..... 205
VII. En résumé..... 209
VIII. Qu'en penser?..... 210
IX. Distinction importante..... 211
X. L'unité dans la variété..... 214
XI. Arc à deux cordes..... 215
XII. Simplifiez la langue française..... 216
XIII. L'égalité des mots devant la règle..... 218

Notes du livre III.

ote 1, Distinction à établir entre la langue universelle et la langue philosophique; Condillac, le grand métaphysicien de toutes ces questions 225
— 2, Nos langues modernes faites par les barbares, dans les carrefours; opinions de Voltaire et de Condillac; étrennes et escarpins... 229
— 3, Toujours les Juifs..... 233
— 4, De l'origine divine du langage 236
— 5, Langue universelle provisoire..... 252
— 6, Idée de Fourier sur la fusion des langues européennes..... 253

LIVRE IV.

Les Réformes sténographiques.

I. Le principe des réformes... 257
II. Une expérimentation..... ... 258

Notes du livre IV.

Application du principe de l'écriture cunéiforme à la sténographie..... 261

LIVRE V.

Le Congrès linguistique.

Programme d'un grand Congrès linguistique..... 267
Appel aux journaux. 273
Fatalité du progrès..... 273
Imperceptible étoile et grande aurore..... 275

Imprimerie Maulde et Renou, rue de Rivoli, 114.

OUVRAGES PHONÉTIQUES

Par Adrien FÉLINE.

MÉTHODE DE LECTURE, première partie; Syllabaire phonétique. Prix. . . . . » 60

MÉTHODE DE LECTURE, deuxième partie; passage de l'écriture phonétique à l'écriture usuelle; Histoire de Pierre Lavisé. 3 50

QUATRE TABLEAUX pour enseigner par la méthode simultanée. . . . . » 60

EXERCICE DE LECTURE PHONÉTIQUE. Robinson. . . . . 3 »

DICTIONNAIRE DE LA PRONONCIATION précédé d'un Mémoire sur la réforme des Alphabets et suivi des verbes . . . . . 9 »

LE MÉMOIRE, seul. . . . . » 50

LES VERBES, seuls. . . . . » 25

POUR PARAITRE EN OCTORRE :

LETTRES PHILOSOPHIQUES

SUR L'ÉDUCATION,

Par Adolphe CHOUIPPE.

EN VENTE

Blondine, par Mme Cécile de VALGAND. — 1 vol. in-8. 4 »

Coopération des puissances neutres, et Nécessité du rétablissement de la Pologne, par Adrien FÉLINE. — in-8. 1 »

De l'Avenir alimentaire de la France, par le comte de MONTUREUX. —1 vol. in-8. 2 »

Éloge de la Mort, Guide dans la vie, des choses mystérieuses et surnaturelles, par J.-M. GALLY. — 1 vol. in-8. 3 50

Esthétique nouvelle, ou Nouvelle théorie de l'attraction passionnelle, et rapport harmonique entre les sons, les odeurs et les couleurs, par le comte Gust. de LA MOUSSAYE. — in-8. 1 »

Fables, par Fr. JACQUIER. — 1 vol. in-18. 3 »

Fables morales et politiques, par M. de LABOULIE. — 1 vol. in-18 anglais. 2 50

Feuilles de lierre, par Ferdinand FABRE. — 1 vol. in-18 anglais. 3 »

Histoires cavalières, par D.-L. EIMANN, avec une Préface par Alexandre DUMAS. — 1 vol. in-18 anglais. 2 »

La Jeunesse de Pierrot, par ARAMIS. — 1 vol. in-24. (Livre pour enfants.) » 75

Le Bois de Boulogne, histoire, types, mœurs, embellissements, transformation, par Edouard GOURDON.—1 vol. in-18 anglais. 2 50

— Avec la Carte itinéraire coloriée. 3 »

— La Carte seule. » 75

Les Habitants du monde invisible, ou les Purs esprits, les Anges déchus et les Possédés. — 1 vol. in-8. 5 »

Les Mœurs d'aujourd'hui, par Aug. LUCHET.—Un très-joli vol. in-18 jésus. 2 50

Les Pleurs, poésies, par Mme Desbordes-Valmore. — 1 vol. in-8. 2 »

Les Révolutionnaires de l'A-B-C, par Alex. ERDAN. — 1 demi-vol. in-8. 3 50

Paris la nuit, par Ed. GOURDON. — 1 vol. in-24. 1 »

Physiologie de l'Amour, par C.-D. 2 »

Révolution de Brumaire, ou Relation des principaux événements des journées des 18 et 19 brumaire, par Lucien BONAPARTE, prince de Canino. — 1 vol. in-8. 3 »

Saphir, pierre précieuse montée par Alexandre DUMAS,—1 vol. in-18 anglais. 2 50

Stratégie de la Paix, auxiliaire de la guerre, par Ernest CHARRIÈRE.—in-12. 1 »

On trouve à la même Librairie :

André, par G. SAND. — 1 vol. in-8. 2 »

Abrégé de Chimie, par PELOUZE et FRÉMY. — 2 vol. in-12. 6 »

Au Coin de l'âtre, nouvelles et mélanges, par Jules PAUTET. — 1 vol. in-8. 3 50

Changements d'organisation des Ponts-et-Chaussées et de l'École Polytechnique, par VALLÉE. — 1 vol. in-8. 5 »

Charlotte de Valois et Jacques de Brézé, —1 vol. in-8. 2 50

Chasses exceptionnelles, par d'HOUDETOT. — 1 vol. in-8. 7 50

Colomba, par Prosper MÉRIMÉE. — 1 vol. in-8. 3 »

Correspondance diplomatique de Bertrand de SALIGNAC DE LA MOTHE FÉNELON, ambassadeur de France en Angleterre, de 1568 à 1575, auprès de la reine Elisabeth, sous les règnes de Charles IX et de Henri III. — 7 vol. in-8. 56 »

Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de La Marck. — 3 vol. in-8. 15 »

Cours d'économie politique, par P. Rossi.— 2 vol. in-8. 15

Cours de style épistolaire, par M. Cellier-Dufayel. — 1 vol. in-8. 5 »

De la Démocratie en France, par M. Guizot. — 1 vol. in-8. 3 »

De la Démocratie française et de son avenir, par J. Bonnetain. — 2 vol. in-8. 8 »

De la Pologne et des cabinets du Nord, par Félix Colson. — 3 vol. in-8. 10 »

De l'État civil des personnes et de la condition des personnes dans les Gaules, par C.-J. Perreciot. — 2 vol. in-8. 10 »

De l'Équitation et des Haras, par le comte Savary de Lancosme-Brèves. — 1 vol. in-4. 6 »

De l'Ordre religieux basé sur le Christianisme, par J. Bonnetain. — 2 vol. in-8. 10 »

Des Prolétaires, nécessité et moyen d'améliorer leur sort, par Gougenot-Desmousseaux. — 1 vol. in-8. 5 »

Des Ventes aux enchères, débouchés nouveaux à ouvrir dans Paris pour les marchandises de toute espèce, par Dumesnil-Marigny. — 1 vol. in-8. 2 »

Dictionnaire des Arts et Manufactures, de l'Agriculture, de Mines, etc., publié sous la direction de M. C. Laboulaye. — 4 vol. grand in-8, à deux colonnes, 3,000 gravures intercalées dans le texte. 60 »

Dictionnaire des Actes sous seing privé et conventions verbales, par Frémy-Ligneville. — 2 vol. in-8. 15 »

Dictionnaire raisonné des difficultés de la langue française, par Laveaux.—1 vol. grand in-8. 9 »

Dictionnaire des Arts et Métiers, par MM. Francœur, Robiquet, Payen, Pelouze, Brongniart, Chevreul et Dufresnoy. — 6 vol. in-8, avec atlas. 20 »

Encyclopédie des Connaissances utiles.— 2 vol. grand in-8, illustrés d'environ 1,500 gravures intercalées dans le texte. 25 »

Encyclopédie du Dentiste, par William Rogers. — 1 vol. in-8. 7 50

Exposé d'un système philosophique, suivi d'une Théorie des sentiments ou perceptions. — 1 v. in-8. 6 »

Fables de Pfeffell, traduites par Paul LEHR. — Un magnifique vol. grand in-8, édition de luxe. 10 »

Harmonies sociales, par Louis LE HIR. — 1 vol. in-8. 3 50

Histoire de Colbert. Histoire de la vie et de l'administration de Colbert, par Pierre CLÉMENT. — 1 vol. in-8. 8 »

Histoire de la Convention nationale, par M. de BARANTE. — 6 vol. in-8. 36 »

Histoire de huit ans, par Elias REGNAULT. — 3 vol. in-8. 12 »

Histoire de la Bourgeoisie de Paris, par Francis LACOMBE, et les **Bourgeois célèbres de Paris**, par le même. — 4 vol. in-8. 20 »

Histoire de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, par TOURNOIS. — 2 vol. in-8. 10 »
— Le même ouvrage. — 1 vol. in-12. 3 »

Histoire de la Vie et des ouvrages de Raphaël, par QUATREMÈRE DE QUINCY.— 1 vol. in-8. 10 »

Histoire de Madame de Maintenon, par M. le duc DE NOAILLES. — Les 2 volumes parus. 18 »

Histoire de Paris, par TH. LAVALLÉE. — 1 vol. grand in-8, édition illustrée de 207 grav. 12 »

Histoire de Venise, par Daru. — 8 vol. in-18. 18 »

Histoire naturelle des Oiseaux, par Lemaout. — Un vol. grand in-8, figures coloriées. 21 »

Homme, Univers et Dieu, par AMARD.—2 vol. in-8. 12 »

tinéraire de Paris à Jérusalem, par CHATEAUBRIAND. — 1 vol. in-8. 5 »

La Médecine jugée par les Médecins. — 1 vol. in-8. 2 50

La Bretagne, par J. JANIN, édition magnifiquement illustrée. — 1 vol. grand in-8. » »

La Chambre des Députés et la Révolution de Février, par M. SAUZET, ancien président de la Chambre de Députés. — 1 vol. in-8. 5 »

La Comédie de la Mort, par Th. GAUTIER.—Un magnifique vol. in-8, *édition de luxe*. 10 »

La Peau de Chagrin, par H. de BALZAC.—1 vol. illustré de nombreuses gravures sur acier. 7 »

Lettres posthumes de Cabanis.—1 vol. in-8. 3 »

Imp. Maulde et Renou, rue Rivoli, 114. 5382

60613279

CONGRÈS LINGUISTIQUE

LES

RÉVOLUTIONNAIRES

DE L'A-B-C

PAR

ALEXANDRE ERDAN

[= A. A. Jacob]

PARIS

COULON-PINEAU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE CHARPENTIER,

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 16.

1854

Veb. F. III. B. 1064

5397

A LA MÊME LIBRAIRIE.

Pour paraître dans le courant de novembre :

LA

FRANCE MYSTIQUE

Tableau des excentricités religieuses de ce temps.

Par ALEXANDRE ERDAN.

Un fort volume in-8°, avec gravures.

Cet ouvrage, fruit de longues et sérieuses études, et appelé à un succès incontestable, ne peut manquer de frapper la curiosité publique au plus haut degré. Sa publication répond aux visibles préoccupations de notre époque en matière de religiosité et de mysticisme. L'auteur y passe en revue toutes les manifestations auxquelles a donné lieu la soif de l'idéal et le besoin de rénovation morale, au milieu de notre génération.

Ce livre sera l'histoire des révélateurs et des dieux au XIXe siècle. On y verra figurer, entre autres, le Saint-Simonisme jusqu'à ses plus récentes manifestations; — le Positivisme de M. Auguste Comte; — le Mysticisme philosophique tel qu'il se présente, par exemple, chez Lamennais et chez M. Pierre Leroux; — le Mysticisme littéraire; — le Mysticisme politique de MM. Wronski et Towianski; — le Mysticisme protestant (Irvingisme, Méthodisme, etc.); — le Mysticisme romain (MM. Vintras, Coëssin, etc.); — le Mysticisme magnétique (les Tables, les Esprits), etc., etc.

Déjà nous avons admiré une grande partie de cette galerie originale; déjà nous avons lu des pages remarquables de ce curieux ouvrage où le pittoresque et l'esprit viennent en aide à un vif sentiment philosophique, et nous pouvons hardiment affirmer que si un reproche nous est adressé jamais, ce sera d'être resté au dessous de la vérité, et de n'avoir pas rappelé le talent sérieux et vrai de l'écrivain si aimé des lecteurs de la *Presse* et du *Siècle*.—C.-P.

Pour paraître en Octobre et Novembre :

MADEMOISELLE DE ROBESPIERRE

(SŒUR DU FAMEUX CONVENTIONNEL).

D'après des Mémoires parfaitement authentiques laissés par elle.

Œuvre complétement inédite de Mme DASH.

LE SURNATURALISME

DÉTRUIT PAR LE MAGNÉTISME,

PAR CH. FAUVETY.

5716 Imprimerie MAULDE ET RENOU, rue de Rivoli, 114.